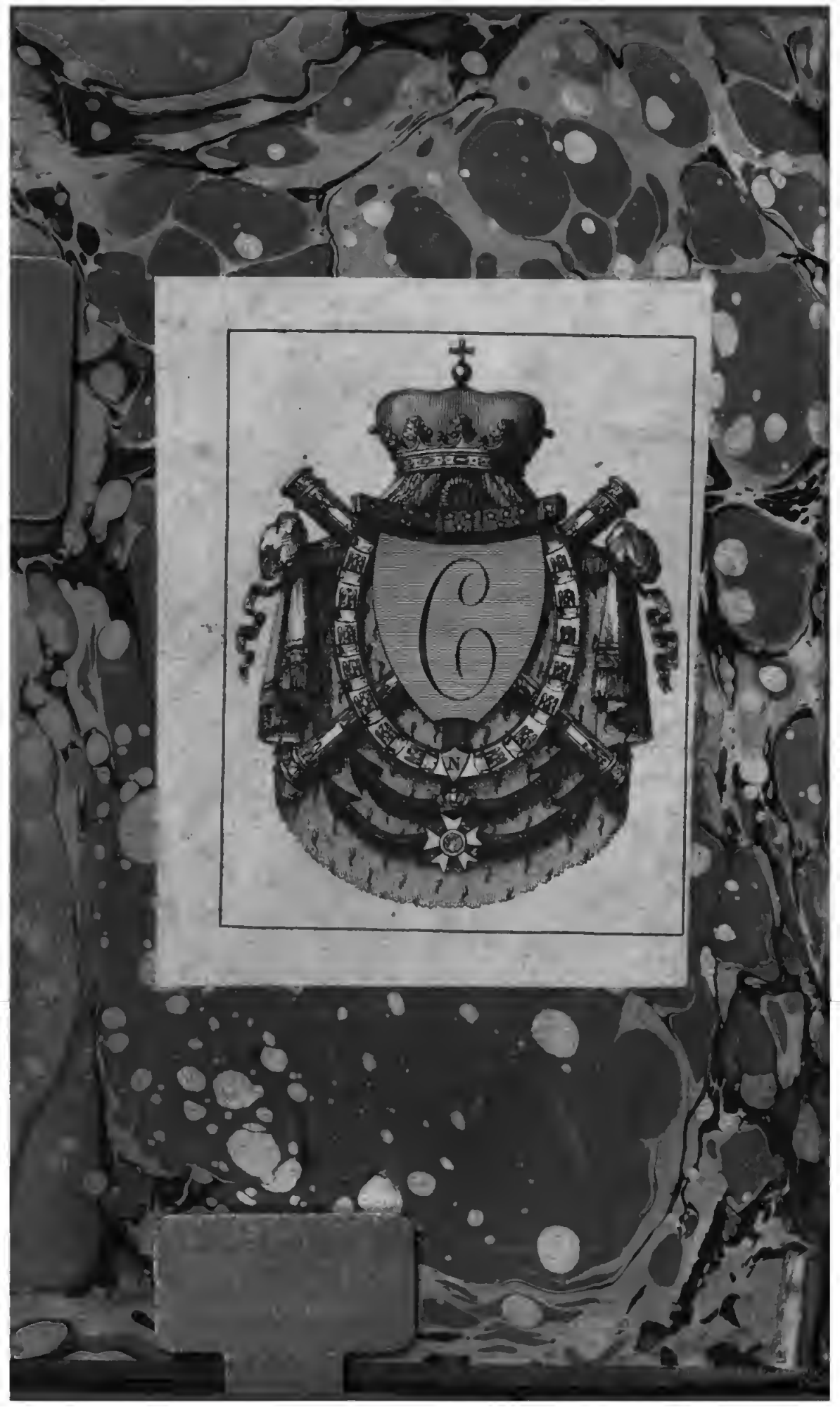
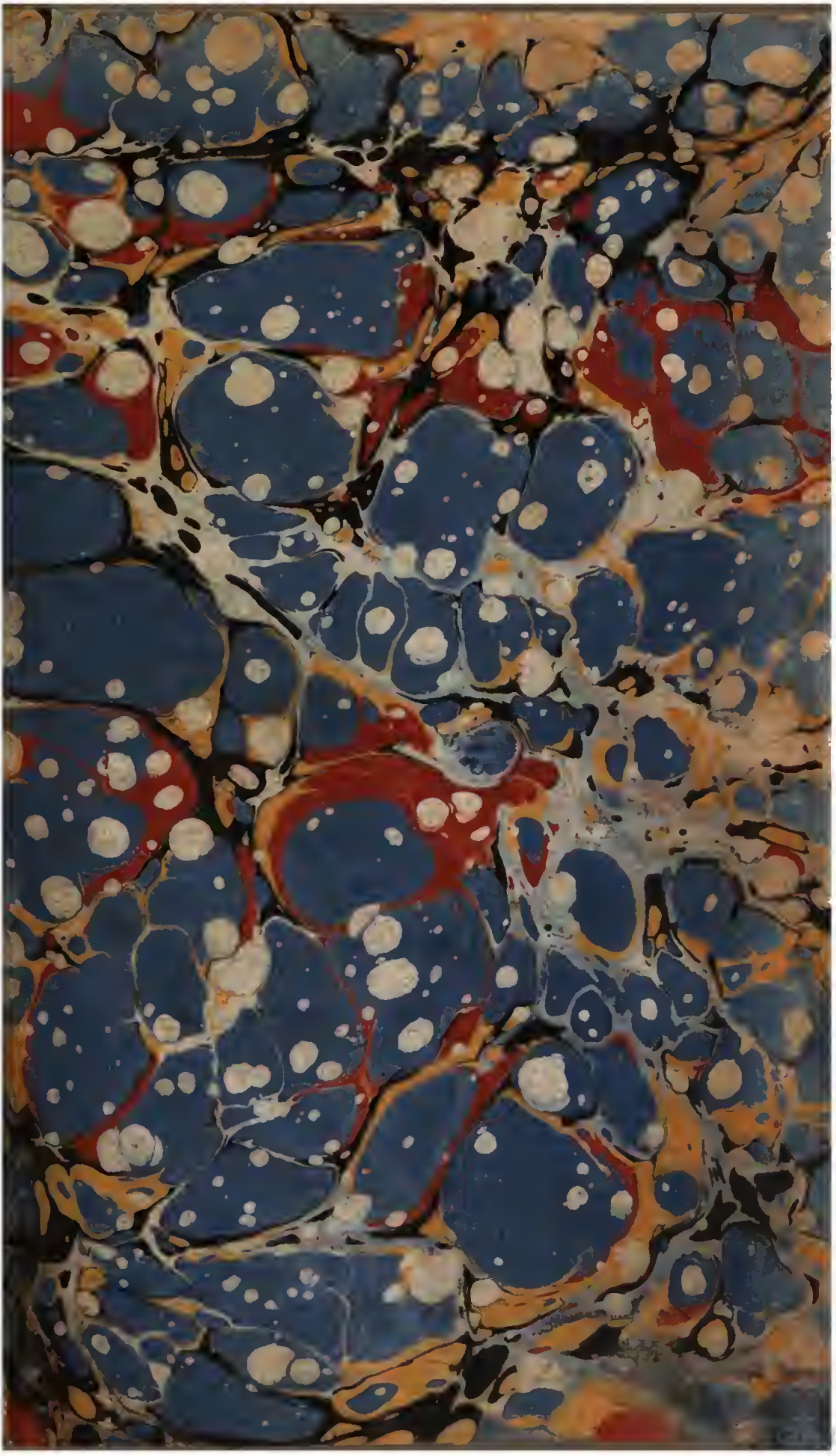

6



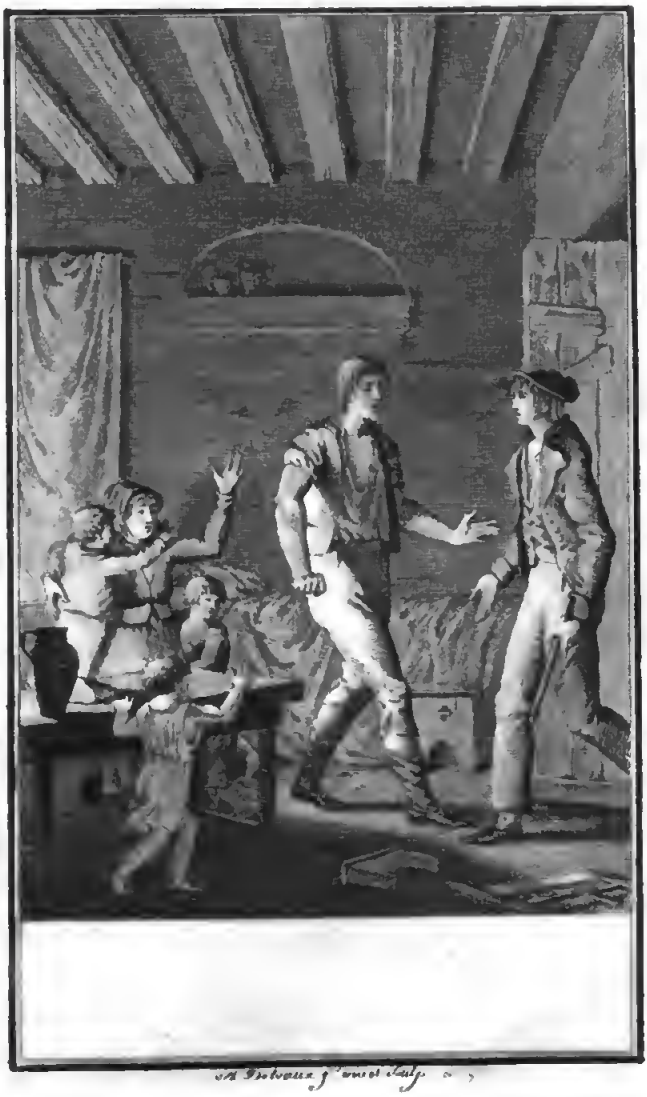
20. 5. 7.
3483

Rés. Y. XXXIII-5

ENTRETIENS,
DRAMES
ET CONTES MORAUX.

Digitized by Google

Biblioteca Nazionale
FONDO
PALATINO
Napoli



583525

ENTRETIENS,
DRAMES
ET CONTES MORAUX,

DESTINÉS à l'éducation de la jeunesse de l'un et de l'autre sexe, et à la former aux vertus religieuses et sociales.

Ouvrage enrichi de gravures en taille-douce, dédié à la REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE, *par madame* DE LA FITE; *et qui peut faire suite aux ouvrages d'éducation publiés par madame* DE GENLIS.

QUATRIEME EDITION.

Ne sonde point de Dieu l'immense profondeur;
Travaille sur toi-même, et rentre dans ton cœur:
L'étude la plus propre à l'homme, est l'homme même.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ { J. CH. PONCELIN, imprimeur-libraire, rue du Hurepoix, n°. 17, au Lys d'or; ROYEZ, libraire, rue de Thionville, n°. 20, à l'entrée de la nouvelle rue du Pont de Lodi.

1801. — AN IX.

ENTRETIENS,

DRAMES,

ET

CONTES MORAUX.

I. ENTRETIEN.

Madame DE *Valcour, Julie.*

JULIE.

MAMAN, je trouve que je suis encore bien ignorante; je m'en apperçois presque toujours quand vous causez avec des personnes raisonnables, car on se sert alors de mots que je n'entends point. Par exemple, monsieur B. disait tout-à-l'heure, en parlant de quelqu'un : *Sa physionomie annonce une belle ame.* Je voudrais bien savoir ce que c'est qu'une *ame.* L'on répète ce mot très-souvent, et vous avez toujours évité jusqu'ici de me l'expliquer.

Madame DE VALCOUR.

J'avais mes raisons pour cela; mais je

veux bien essayer aujourd'hui de t'en donner une idée. Je commence par observer qu'il est quelquefois plus aisé de dire d'une chose ce qu'elle n'est pas, que de dire ce qu'elle est.

JULIE.

Comment cela?

Madame DE VALCOUR.

Par exemple, voici une petite boîte que je tire de ma poche, tu ignores ce qu'elle contient, n'est-il pas vrai?

JULIE.

Assurément.

Madame DE VALGOUR.

Soulève-la sans l'ouvrir: crois-tu qu'elle soit pleine d'or ou d'argent?

JULIE.

Non, à coup sûr, car elle serait plus pesante.

Madame DE VALCOUR.

Crois-tu qu'elle renferme un éventail aussi grand que celui qui est sur cette table?

JULIE.

Cela est impossible, la boîte serait trop petite pour la contenir.

Madame DE VALCOUR.

Il est donc quelquefois plus aisé de dire d'une chose ce qu'elle n'est pas, que de dire ce qu'elle est.

JULIE.

Mais cela ne m'apprend pas encore ce que c'est que l'ame.

Madame DE VALCOUR.

J'en conviens; mais avant de parler de l'ame, j'ai plusieurs questions à te faire. Qui a peint le beau tableau que tu vis hier chez monsieur B. ?

JULIE.

Je n'en sais rien.

Madame DE VALCOUR.

Serait-ce ta cousine Annette?

JULIE.

Maman, vous plaisantez, Annette sait à peine dessiner une fleur.

Madame DE VALCOUR.

Ce tableau ne s'est pas fait lui-même, n'est-il pas vrai?

JULIE.

Mais non, tout doit avoir une cause, vous me l'avez dit souvent, et ce tableau a été fait par un peintre.

Madame de Valcour.

Connais-tu les ouvriers qui ont bâti l'église du village?

Julie.

Pas plus que le peintre qui a fait le tableau.

Madame de Valcour.

Souviens-toi bien de ceci : il y a des êtres que nous n'avons jamais vus, et cependant nous sommes sûrs de l'existence de ces êtres.

Julie.

Oui, nous les connaissons par leurs ouvrages.

Madame de Valcour.

Le rideau que tu vois est dans son entier; que diras-tu si demain matin tu le retrouves à demi-brûlé?

Julie.

Je dirai qu'il a été trop près du feu.

Madame de Valcour.

Ce n'est point pour l'avoir vu que tu le dirais.

Julie.

Non; mais je devine la cause par l'effet, comme cela nous arrive très-souvent. Par exemple, si, en me promenant le matin,

je trouve la terre fort humide, je conclus de-là qu'il a plu pendant que je dormais.

Madame DE VALCOUR.

Tu as vu des marionnettes, n'est-il pas vrai ?

JULIE.

Oui, maman, elles m'ont fort amusée ; et j'étais bien surprise de voir des figures de bois aller, venir, et imiter nos actions.

Madame DE VALCOUR.

On t'aura sans doute expliqué ce mystère ?

JULIE.

Oui ; ce sont des hommes cachés derrière le théâtre, qui font agir ces figures.

Madame DE VALCOUR.

Eh bien, mon enfant, ton corps est une espèce de marionnette qu'un être invisible fait agir.

JULIE.

Est-il possible ? — C'est drôle..... et qui est-ce donc, maman, qui fait agir mon corps.

Madame DE VALCOUR.

C'est un être qui ne ressemble en rien au corps, et que je ne puis ni te montrer, ni te décrire comme les choses qu'on peut voir, entendre ou toucher. Souviens-toi

que j'ai observé, en commençant, qu'il est quelquefois plus aisé de dire d'une chose ce qu'elle n'est pas, que de dire ce qu'elle est.

JULIE.

Et comment appelle-t-on cet être qui ne ressemble pas au corps?

Madame DE VALCOUR.

Tu voulais savoir ce qu'on entend par l'*ame*, n'est-il pas vrai?

JULIE.

Oui, maman.

Madame DE VALCOUR.

Eh bien, c'est de l'ame dont je parle maintenant. C'est elle qui ne ressemble point au corps, et qui le fait agir. Ainsi l'homme est composé de deux êtres entièrement différens; l'un commande, l'autre obéit; l'un est visible, l'autre ne saurait être vu.

JULIE.

Mais puisqu'on ne peut pas voir l'ame, comment sait-on qu'elle existe?

Madame DE VALCOUR.

Pourquoi étais-tu si convaincue que c'est un peintre, et non pas Annette, qui a fait le tableau de monsieur B.? Parce que tu savais qu'elle est hors d'état de faire un tel ouvrage. C'est en raisonnant ainsi que

l'homme a découvert qu'il avait une ame, c'est-à-dire quelque chose de différent du corps; car en s'examinant, il s'est trouvé des facultés qu'on ne peut attribuer à aucune des choses que nous connaissons par les sens. D'ailleurs, tu n'as pas vu non plus le peintre qui a fait le tableau de monsieur B., ni les ouvriers qui ont bâti l'église, ni les hommes cachés derrière le théâtre, qui faisaient mouvoir les marionnettes; ainsi, comme je l'ai déjà dit, nous savons que certains êtres existent, parce que nous les connaissons par leurs effets, quoique nous ne les ayons jamais vus.

JULIE.

Maman, je vous prie de me faire connaître l'ame par ses effets.

Madame DE VALCOUR.

Je vais auparavant ouvrir la boîte que j'ai tirée de ma poche. Regarde ce qu'elle renferme.

JULIE.

Le portrait d'une belle femme.

Madame DE VALCOUR.

Ferme les yeux pour un moment, et rappelle-toi ce que tu as vu dans la boîte.

JULIE.

Maman, il me semble que je vois encore ce joli portrait.

Madame DE VALCOUR.

Ce ne sont pas tes yeux qui le voient.

JULIE.

Vraiment non. Serait-ce mon ame?

Madame DE VALCOUR.

Assurément. Elle a la faculté ou le pouvoir de se représenter des objets.

JULIE.

Ainsi l'ame est donc un être qui représente des objets.

Madame DE VALCOUR.

Tu ne t'exprimes pas bien, et je vais te le faire sentir. Hier au soir, pendant notre promenade, tu t'amusais à contempler dans l'eau l'image de la lune et des arbres qui sont plantés sur le bord, et tous les jours, en passant devant une glace, tu y vois ta figure; ainsi le miroir et l'eau, quand elle est calme, peuvent aussi représenter des objets.

JULIE.

C'est bien vrai; mais il y a pourtant, ce me semble, une grande différence entr'eux et l'ame. Je ne puis pas l'expliquer, mais je la sens.

Madame DE VALCOUR.

Je la sens, dis-tu ; assurément si tu n'avais point d'ame, tu n'éprouverais pas ce que tu exprimes ainsi. Mais je vais t'expliquer ce que tu ne fais que sentir. Il y a deux grandes différences à cet égard entre le miroir et l'ame ; le premier représente des objets sans savoir qu'il les représente, au lieu que l'ame se représente ces objets à elle-même, et sait qu'elle en a l'image. L'autre différence, c'est que le miroir ne représente plus rien quand les objets sont absens, au lieu que l'ame a le pouvoir de se rappeler l'image d'un objet qu'elle n'a pas vu depuis plusieurs années.

JULIE.

Je comprends cela très-bien.

Madame DE VALCOUR.

Je t'ai montré autrefois une estampe du livre de monsieur *Basedow*, qui t'amusait beaucoup : on y voit cinq enfans, dont chacun est occupé d'une idée différente.

JULIE.

Oui, c'était pour m'expliquer l'usage des cinq sens.

Madame DE VALCOUR.

L'un de ces enfans regarde un portrait dont son ame reçoit l'image ; un autre fait

sonner une clochette, et son ame a l'idée du son; un troisième qui fait brûler une plume à la chandelle, éprouve la sensation d'une mauvaise odeur; un autre mange une pomme, dont le goût procure à son ame une sensation agréable; le cinquième s'est coupé le doigt avec un couteau, et son ame éprouve la douleur que lui cause sa blessure. Supposons que ces cinq enfans éprouvent réellement tout ce que je viens de dire, ne crois-tu pas qu'ils pourraient se rappeler dans la suite, l'un le portrait, l'autre le son de la clochette, le troisième la mauvaise odeur de la plume brûlée, etc.?

JULIE.

Oui, maman.

Madame DE VALCOUR.

On appelle *mémoire* la faculté qu'a notre ame de se rappeler les idées qu'elle a reçues.

JULIE.

J'imagine que si nous n'avions pas des sens, nous ne pourrions pas connaître les choses que nous connaissons à présent; car j'ai ouï dire, par exemple, que les aveugles n'ont aucune idée des couleurs.

Madame DE VALCOUR.

Tu as raison; et il en serait de même du

son et des odeurs pour ceux qui n'auraient pas le sens de l'ouïe et celui de l'odorat. Ainsi les sens sont les instrumens dont l'ame se sert pour acquérir des idées, car avoir une idée ou se représenter un objet, c'est la même chose.

JULIE.

L'ame ne serait donc rien sans les sens?

Madame DE VALCOUR.

Avant de te répondre, j'ai une question à te faire. Que faut-il pour broder une robe comme celle que j'ai là?

JULIE.

Il a fallu de la mousseline, des soies de plusieurs couleurs, un métier, et des aiguilles à broder.

Madame DE VALCOUR.

Ainsi, en mettant toutes ces choses ensemble, il en résultera une broderie.

JULIE.

Ah! j'oubliais de dire que pour faire de tout cela une robe comme la vôtre, il fallait avoir le talent de broder comme vous, maman.

Madame DE VALCOUR.

Je n'ai actuellement aucune des choses dont je me suis servie pour broder, ainsi

tu vois qu'il m'est impossible dans ce moment de commencer une nouvelle robe.

JULIE.

Sans doute.

Madame DE VALCOUR.

Et tu conclus de-là que je n'ai plus le talent de broder.

JULIE.

J'aurais tort de penser cela, car ce n'est pas le talent, ce sont les instrumens qui vous manquent.

Madame DE VALCOUR.

Tu avais donc tort de penser que l'ame ne serait rien sans les sens, puisque ceux-ci ne sont que les organes ou les instrumens de l'ame.

JULIE.

Vous avez raison.

Madame DE VALCOUR.

Mon enfant, j'ai encore beaucoup de choses à te dire sur ce sujet; mais je ne veux pas t'en parler trop long-tems de suite. J'ajouterai seulement cette définition pour t'aider à retenir ce que je t'ai appris. L'ame est un être différent du corps, elle a la faculté d'*appercevoir* et de *se rappeler* les objets que les sens lui ont fait connaître.

II. ENTRETIEN.

Madame DE *VALCOUR*, *JULIE*.

JULIE.

MAMAN, j'ai beaucoup pensé à l'ame depuis hier au soir; tout-à-l'heure encore j'y pensais, en jouant avec mon canari, et je voudrais bien savoir si les animaux ont une ame comme nous.

Madame DE VALCOUR.

Je crois qu'ils ont une ame.

JULIE.

Comme la nôtre?

Madame DE VALCOUR.

Nous allons voir. Aujourd'hui encore j'ai plusieurs questions à te faire, avant de répondre à celle que tu me proposes. Je te demanderai, par exemple, s'il n'y a pas des chagrins de plusieurs espèces?

JULIE.

Oui, maman, je le sais par expérience; j'ai pleuré quelquefois parce que j'avais mal aux dents, et j'ai pleuré aussi lorsqu'Annette a pris congé de nous. — Je me rappelle qu'un petit mendiant vint un jour

me demander l'aumône : nous étions bien affligés tous deux, mais par une cause toute différente ; il se plaignait de n'avoir pas mangé depuis la veille, et moi qui avais fort bien dîné, je regrettais de vous avoir fait de la peine, en manquant de douceur.

Madame DE VALCOUR.

N'avons-nous pas aussi des plaisirs de plus d'un genre ?

JULIE.

Mais sans doute. Le plaisir de boire quand on a soif, de dormir quand on est bien fatigué, est tout différent du plaisir de causer, d'écouter des histoires, et de faire du bien aux malheureux.

Madame DE VALCOUR.

Les animaux connaissent-ils toutes les peines et tous les plaisirs dont nous venons de parler ?

JULIE.

Sûrement ils n'en connaissent que quelques-uns ; ils sont sensibles à la douleur, au plaisir de manger, de boire, de dormir.

Madame DE VALCOUR.

Ils ne peuvent sentir que des biens et des maux *physiques ;* on appelle ainsi tout ce qui se rapporte au corps.

JULIE.

Oui, nous avons des plaisirs dont les animaux n'ont aucune idée.

Madame DE VALCOUR.

Nous avons aussi des peines qui leur sont inconnues : l'ennui, par exemple.

JULIE.

Vous avez raison, maman, les animaux que je vois paître dans la prairie, n'ont jamais l'air ennuyé, quoiqu'ils ne s'occupent à rien qu'à brouter l'herbe. Sûrement ils ne demandent jamais qu'on leur conte des histoires.

Madame DE VALCOUR.

Ils ne sentent donc pas comme nous le besoin de s'instruire ?

JULIE.

Je crois qu'ils ne se mettent guère en peine de leur ignorance.

Madame DE VALCOUR.

Crois-tu qu'ils sentent davantage le plaisir d'être utile aux autres, ou le regret de leur avoir fait de la peine?

JULIE.

Non, sans doute ; ce n'est guère que dans les fables qu'on voit des animaux empressés à se rendre service, et il me semble

que les chiens mordent et que les chats égratignent sans en avoir le moindre repentir.

Madame DE VALCOUR.

On t'a conté que la gazelle, le rat, le corbeau et la tortue avaient formé entr'eux une société; qu'un jour la tortue surprise et inquiète de ne pas voir la gazelle à l'heure du repas, engagea le corbeau à tâcher de découvrir où elle était; que l'oiseau fit *l'office d'espion et de messager*, et que le rat apprenant le péril où se trouvait leur compagne au pied léger, alla au plutôt à son secours, et vint à bout de lui rendre la liberté en rongeant les nœuds du lacs que le chasseur avait tendu....

JULIE.

Maman, je ne l'ai point oublié, et je pourrais même achever le récit.

Madame DE VALCOUR.

Cela n'est pas nécessaire. Si quelqu'un te disait à présent que ce n'est là ni une fable ni un conte, mais une histoire réellement arrivée, que dirais-tu ?

JULIE.

Je n'en croirais rien, je penserais qu'on se moque de moi.

Madame

Madame DE VALCOUR.

D'où vient cela ?

JULIE.

C'est qu'on attribue là aux animaux plusieurs qualités qu'ils n'ont pas.

Madame DE VALCOUR.

Il est vrai, par exemple, que les animaux ne paraissent avoir aucune affection pour ceux qui ne sont pas de leur espèce. Quant à leurs petits, ils les aiment et en ont le plus grand soin, mais leur tendresse ne dure guère ; car aussi-tôt que les petits sont en état de pourvoir à leur subsistance, les parens deviennent indifférens pour eux ; et pendant le reste de leur vie, ils sont étrangers les uns aux autres.

Tout ce que je viens de dire, mon enfant, doit te faire sentir qu'il y a des différences bien frappantes entre l'homme et les animaux.

JULIE.

Oui, maman, je vois que ce n'est pas seulement par la figure que nous différons d'eux.

Madame DE VALCOUR.

Quand l'homme s'est comparé aux objets qui l'environnent, il a observé qu'il avait avec eux plusieurs rapports. Les ani-

maux naissent et meurent, et connaissent divers besoins qui sont aussi au nombre des besoins de l'espèce humaine. En se comparant avec les plantes, l'homme a trouvé aussi des rapports entre lui et les végétaux: ceux-ci ont une espèce d'enfance; d'abord faibles et petits, on les voit croître et se fortifier de même que le corps humain; enfin, arrivés au terme de la vieillesse, ils dépérissent et meurent; les parties qui les composaient se divisent et se dispersent; bientôt leur figure n'existe plus; et voilà ce qui arrive au corps humain dans le tombeau. Enfin, l'homme s'est comparé à toutes les choses visibles qui sont dans le monde. Il a encore trouvé qu'elles avaient des ressemblances avec lui, car toutes ces choses peuvent être *divisées*, c'est-à-dire, partagées en diverses parties aussi bien que le corps humain. Mais en continuant d'observer, l'homme a vu qu'il se passait en lui des choses qui n'avaient point lieu chez les animaux, et encore moins dans les plantes et le reste des objets visibles. Par exemple, comme nous l'avons déjà dit, cette curiosité, ce besoin de s'instruire, qui nous sont naturels, cette compassion quenous font éprouver les maux d'autrui, le regret d'avoir commis une faute, et le plaisir de faire du bien ne se retrouvent pas

chez les animaux : l'homme a conclu de-là qu'il était bien supérieur à eux et à tous les objets qui l'entourent.

JULIE.

A présent, maman, vous avez répondu à la question que je vous proposais, et je vois bien que les animaux n'ont pas une ame comme la nôtre.

Madame DE VALCOUR.

Je vais te rappeler en d'autres termes les principales différences qu'il y a entr'eux et nous. L'homme est un être *intelligent*, qui raisonne sur lui-même et sur les choses qui l'environnent ; il est capable des plus grands progrès en connaissances, et plus il connaît de choses, plus il désire d'en connaître de nouvelles. Les animaux, au contraire, ont très-peu d'idées, et ne sont pas capables d'étude et de progrès. On leur apprend des tours singuliers, on parvient à leur faire imiter quelques-unes de nos actions, mais par des moyens différens de ceux qu'on emploie pour instruire des êtres raisonnables, et ils ne peuvent enseigner à d'autres animaux de leur espèce ce qu'on est venu à bout de leur apprendre.

JULIE.

Quand un perroquet parle, il ne sait ce qu'il dit ?

Madame de Valcour.

A force d'entendre répéter un mot, il conserve l'idée du son qu'on produit en le prononçant; mais il n'a aucune idée de la chose que le mot désigne.

Julie.

Ainsi, quand je lui aurais appris à prononcer le mot *Julie*, il ne comprendrait pas que c'est là mon nom?

Madame de Valcour.

Sûrement il ne le saurait point. Passons à une autre différence.

L'homme a non-seulement une ame intelligente qui le rend capable des plaisirs de l'esprit, il en connaît d'autres encore qu'il nomme les plaisirs du cœur. Tels sont l'affection pour nos parens, la reconnaissance pour un bienfaiteur, la bienveillance envers tous nos semblables, l'admiration que nous cause le récit d'une action vertueuse, le plaisir plus doux encore de faire soi-même une bonne action, et de sentir qu'on s'est rendu digne de l'estime des autres.

Julie.

Je vois de plus en plus, que nous avons bien des avantages sur les animaux.

Madame DE VALCOUR.

Je ne t'ai parlé que des plaisirs du cœur; il faut te dire aussi quelque chose de ses peines, car le bien et le mal sont presque toujours mêlés pour nous. Par cela même que nous trouvons de la satisfaction à être aimés de ceux que nous aimons, et à jouir de leur société, nous ressentons le chagrin le plus sensible quand ils cessent de nous aimer ou quand la mort nous en sépare. De même parce que la reconnaissance est un sentiment très-doux, l'ingratitude qu'on éprouve quelquefois de la part de celui qu'on oblige, est affligeante pour le bienfaiteur. Et tu sais, par ta propre expérience, que si le plus grand plaisir qu'on puisse goûter, est de pouvoir se dire qu'on vient de faire une bonne action, il n'est point de chagrin plus vif que celui qu'on éprouve après avoir manqué à son devoir. On appelle *bien* et *mal moral* les plaisirs et les peines du cœur dont je viens de te parler.

JULIE.

Ils ne ressemblent pas au bien et au mal *physique*, qui se rapporte seulement au corps.

Madame DE VALCOUR.

Non, sans doute; car l'ame peut être

tranquille tandis que le corps souffre ; au lieu qu'on peut jouir d'une parfaite santé, et cependant éprouver des sentimens pénibles, parce qu'on est mal avec soi-même. Un homme qui, dans un accès de colère, aurait blessé quelqu'un, pourrait se porter fort bien, mais sûrement il ne serait pas à son aise.

A présent, Julie, je crois t'avoir fait sentir que l'homme étant un être *intelligent* et *moral*, est bien supérieur aux animaux, puisque ceux-ci ne sont capables ni des *connaissances*, ni des *vertus* que nous pouvons acquérir.

LETTRE

De JULIE à sa cousine ANNETTE.

O LA bonne nouvelle que tu m'apprends-là ! J'aurai donc bientôt le plaisir de revoir ma chère Annette ! Maman en est aussi aise que moi ; elle a déjà eu la bonté de me promettre que nous repasserions toutes les choses qu'elle m'a apprises pendant ton absence. C'est un grand plaisir que celui de s'instruire, et je voudrais partager tous mes plaisirs avec ma bonne amie. J'espère que tu me trouveras changée à mon avan-

tage : tu sais que je n'étais pas douce, que je me fâchais presque toujours quand les autres avaient une volonté opposée à la mienne ; mais à présent je m'applique à être tout-à-fait bonne comme toi. Tu seras sûrement charmée de savoir ce qui a produit en moi ce changement. C'est une conversation très-intéressante que j'ai eue depuis peu avec maman, et qui m'a fait tant d'impression, que je l'ai mise aussitôt par écrit. J'ai prié maman de la lire pour en corriger les fautes ; elle a eu cette complaisance, et a bien voulu y ajouter plusieurs choses qu'elle m'avait dites, et que je n'avais pas bien retenues ou que j'avais mal exprimées. Adieu, ma chère Annette ; aime-moi toujours.

JULIE.

III. ENTRETIEN.

Madame DE VALCOUR, JULIE.

JULIE.

MAMAN, il me semble que vous êtes un peu moins affligée que vous ne l'étiez hier ; voulez-vous bien causer avec moi ?

Madame de Valcour.

Volontiers, ma fille.

Julie.

Je n'ai pas du tout compris ce que disait hier monsieur B. Vous pleuriez, et il vous en demandait la raison. Vous lui répondîtes qu'on vous avait appris le matin la mort de votre sœur, et il dit alors que cette perte l'affligeait aussi, mais que vous aviez un grand motif de consolation. Je voudrais bien savoir ce qu'il voulait dire par-là.

Madame de Valcour.

Je t'ai vu fort triste quand Annette est partie ; cependant tu avais aussi un motif de consolation.

Julie.

Sans doute, je me flattais de la revoir dans quelque tems, et vous-même m'aviez promis qu'au retour de son voyage elle reviendrait ici. — Mais vous, maman, vous n'avez pas l'espérance de revoir votre sœur.

Madame de Valcour.

Je ne la reverrai pas dans ce monde.

Julie.

Maman, je ne vous comprends pas.... Y a-t-il donc un autre monde que celui-ci ?

Madame DE VALCOUR.

Qu'entends-tu par le monde?

JULIE.

Vous m'avez dit que la terre sur laquelle nous vivons, avec toutes les choses qu'elle renferme, s'appelait le monde; qu'on lui donne aussi le nom de *planète*, et qu'elle tourne autour du soleil, ainsi que d'autres globes, dont quelques-uns sont infiniment plus grands que la terre.

Madame DE VALCOUR.

Infiniment; je ne me suis pas servie de cette expression, j'en suis bien sûre.

JULIE.

Infiniment; cela ne veut-il pas dire *beaucoup?*

Madame DE VALCOUR.

Souvent on dit l'un pour l'autre, mais cela n'est pas exact. On appelle *fini* tout ce qui est borné, toutes les choses dont on peut voir ou concevoir la fin, les limites. Ce qui est *infini* est opposé à ce qui est fini: on ne peut ni le compter, ni le mesurer, ni le comparer à rien de fini. Quant à la différence qu'il y a entre la grandeur de notre terre et celle des autres planètes, les astronomes sont parvenus à la connaître: c'est pour eux une affaire de calcul; ainsi,

il n'y a aucune planète qui soit *infiniment* plus grande que notre globe.

JULIE.

J'entends dire quelquefois: *il y a un tems infini que je ne vous ai vu*; cette expression n'est donc pas juste?

Madame DE VALCOUR.

Sans doute, elle ne l'est point; car on désigne souvent par-là un tems assez court, renfermé dans l'espace de quelques mois ou de quelques années, ou dont on *voit* la fin, les limites, au moment qu'on en parle. Quand il s'agirait d'un tems beaucoup plus long, il ne serait pas infini pour cela. Un siècle, par exemple, mille ans, cent mille ans, sont des termes bien longs par rapport à nous; cependant on en peut *concevoir* la fin, par conséquent leur durée n'est pas *infinie.*

JULIE.

Maman, vous souvenez-vous de la toile de Pénélope? Cette toile ne finissait pas, puisque l'ouvrière défaisait pendant la nuit ce qu'elle avait fait durant le jour. Si elle eût toujours, toujours continué à travailler comme cela, son ouvrage aurait duré infiniment, n'est-il pas vrai?

Madame DE VALCOUR.

Oui, en supposant que Pénélope ne mourût jamais; c'est le meilleur exemple que tu eusses pu trouver d'une *durée infinie.* Je vais à présent répondre à ta question, en t'apprenant que nous ne vivrons pas toujours sur la terre, et que nous aurons après la mort une autre manière d'exister ?

JULIE.

Ainsi, en quittant ce monde, nous irons ailleurs ?

Madame DE VALCOUR.

Oui, ma fille.

JULIE.

Mais il me semble que cela n'est guère possible; comment pourrons-nous voyager, puisque notre corps est insensible après la mort, et qu'il se détruit même dans le tombeau ?

Madame DE VALCOUR.

Tu as donc oublié que ton corps n'est qu'une partie de toi-même ?

JULIE.

Ah! je commence à comprendre. C'est l'ame qui fera le voyage. — Maman, je n'ai jamais beaucoup pensé à la mort, mais vous m'y faites songer. Ne pourriez-vous

pas m'accorder une grace? c'est de ne pas aller dans cet autre monde sans moi, afin que nos ames soient toujours ensemble.

Madame de Valcour.

Tu me demandes-là une chose qu'il n'est pas en mon pouvoir de t'accorder.

Julie.

C'est bien malheureux que je ne sois pas sûre d'être toujours avec vous, et que vous ne puissiez pas toujours disposer de moi!

Madame de Valcour.

Celui qui dispose de toi, Julie, est infiniment plus sage, infiniment meilleur que ta mère.

Julie.

Maman, vous m'étonnez; de qui donc parlez vous?

Madame de Valcour.

Tu sais combien je t'aime, mon enfant; mais tu sais aussi que le pouvoir que j'ai de te faire du bien est très-borné. Tu es exposée à mille accidens que je ne puis prévoir, et dont ma prudence ne peut te garantir; je suis un être faible et borné, sujet à l'erreur, ainsi je puis me tromper quelquefois sur tes vrais intérêts; les avantages que je possède sont fragiles, et s'ils m'étaient enlevés, je ne pourrais plus

fournir à tes besoins : enfin, je suis mortelle, tu dois naturellement me survivre, et tu perdras un jour l'appui que tu trouves en ta mère. — Si je t'apprenais qu'il y a un Etre qui t'aime plus encore que je ne suis capable de t'aimer ; un Etre qui peut tout ce qu'il veut ; qui connaît parfaitement le passé, le présent et l'avenir, et qui ne saurait se tromper, puisqu'il sait tout et prévoit tout ; un Etre qui ne peut subir aucun changement, parce qu'il a toujours été et qu'il sera toujours, et qui ne cessera de te protéger. Dis-moi, ma Julie, ne serait-ce pas la plus heureuse nouvelle que je pourrais t'annoncer ?

JULIE.

Ah ! sans doute, maman. Mais y a-t-il en effet un pareil Etre ?

Madame DE VALCOUR.

Oui, mon enfant, et je vais augmenter ta joie, en t'apprenant que ce n'est pas seulement toi qu'il aime et qu'il protège, mais qu'il est le père et le bienfaiteur de tous les hommes, et que sa bonté s'étend aussi sur tous les êtres sensibles.

JULIE.

Où est-il, maman, celui dont vous parlez ?

Madame DE VALCOUR.

Par-tout.

JULIE.

Par-tout !... et quel est son nom ?

Madame DE VALCOUR.

Dieu, ou la Divinité. Nous l'appelons aussi l'ETRE SUPRÊME, parce qu'il est au-dessus de tout ce qui existe ; l'ETRE INFINI, l'ETERNEL, parce qu'il n'a point eu de commencement et qu'il n'aura point de fin ; le TOUT-PUISSANT, parce qu'il peut tout ; l'Etre TOUT-BON, parce qu'il n'emploie son pouvoir qu'à faire du bien.

JULIE.

M'en a-t-il déjà fait ?

Madame DE VALCOUR.

Sans lui, mon enfant, tu n'existerais pas, tu ne serais rien ; tu ne jouirais pas du plaisir de vivre, de penser, d'aimer.

JULIE.

C'est donc lui qui m'a faite ?

Madame DE VALCOUR.

Tout ce qui existe est son ouvrage.

JULIE.

Quoi, tous les hommes, les animaux, les plantes, le soleil et la lune ?

Madame DE VALCOUR.

Oui, tout l'univers. Il a existé avant toutes choses ; mais comme il est infiniment bon, il a voulu faire d'autres êtres pour répandre le bonheur autour de lui.

JULIE.

Maman, je l'aime déjà beaucoup.

Madame DE VALCOUR.

Voilà, ma Julie, un des plus grands bienfaits qu'il t'accorde, car c'est lui aussi qui t'a rendue capable de le connaître et de l'aimer.

JULIE.

Tous les hommes le connaissent-ils ?

Madame DE VALCOUR.

Dans tous les tems et dans tous les lieux, les hommes qui ont fait usage de leur raison, ont reconnu que le monde n'a pu exister par lui-même, et ils ont conclu de-là que le monde, et tout ce qu'il renferme, avait pour auteur un Etre infiniment puissant, infiniment élevé au-dessus de tous les êtres que nous connaissons.

JULIE.

N'a-t-il jamais parlé aux hommes ?

Madame DE VALCOUR.

Il s'est fait connaître à nous de diverses manières.

JULIE.

Comment cela, je vous prie ?

Madame DE VALCOUR.

D'abord, la raison qui distingue l'homme des autres animaux, le conduit à la connaissance de Dieu, comme je viens de le dire. — Tu sais bien que rien ne se fait sans cause ?

JULIE.

Oui, maman ; je vois sur cette table un livre et une montre, je sais bien qu'ils ne se sont pas faits eux-mêmes, et je conclus de-là qu'un auteur a écrit le livre et qu'un horloger a construit la montre.

Madame DE VALCOUR.

C'est en raisonnant ainsi, que les hommes ont découvert qu'il existait un Dieu avant que l'univers eût commencé à exister, et qu'ils se sont convaincus que ce Dieu est le créateur, c'est-à-dire, l'auteur du monde.

JULIE.

Mais, puisqu'il est par-tout, pourquoi donc ne puis-je pas le voir ?

Madame DE VALCOUR.

Mon enfant, j'essayerai bientôt de te faire

faire comprendre pourquoi Dieu est invisible. Mais ne t'attends pas que je puisse t'expliquer tout ce qui regarde ce grand Etre. Les hommes qui ont le plus d'intelligence ne peuvent le connaître que très-imparfaitement ; ils ont fait cependant des études et ont acquis des connaissances qui les aident à se faire une idée plus juste de la grandeur et des perfections de l'Etre suprême; ces connaissances manquent aux hommes ordinaires , et elles sont bien moins encore à la portée d'un enfant.

Sur beaucoup d'autres sujets, tu pourrais faire des questions, auxquelles les gens les plus habiles ne pourraient te répondre, parce qu'à ton âge l'intelligence est très-bornée, et que tu n'as pas eu le tems d'acquérir les lumières qu'il faut avoir pour comprendre leurs réponses. Je vais t'en donner un exemple, qui te fera mieux saisir ma pensée. La petite Desprez n'a aucune idée d'arithmétique, n'est-il pas vrai ?

JULIE.

Aucune, j'en suis sûre.

Madame DE VALCOUR.

Si je la faisais venir, et que m'adressant à vous deux je promisse trois ducats à celle qui dirait la première combien on

peut avoir de sous pour ces trois pièces d'or.

JULIE.

Oh ! c'est moi qui les gagnerais, car je répondrais d'abord que puisqu'un ducat vaut cent cinq sous, il y en a trois cents quinze dans trois ducats.

Madame DE VALCOUR.

Si la petite Desprez te priait de lui enseigner à faire ce calcul et d'autres semblables, pourrais-tu, dès la première leçon, la rendre aussi habile que toi ?

JULIE.

Non certes, car il m'a fallu du tems et de l'application pour bien apprendre l'arithmétique.

Madame DE VALCOUR.

Si tu demandais à un astronome, comment il est venu à bout de prédire qu'il y aurait une éclipse de lune ou de soleil à tel jour et à telle heure ; ou si tu voulais savoir comment on s'y est pris pour mesurer la grandeur du soleil et des planètes, crois-tu qu'il pourrait aussi-tôt te le faire comprendre ?

JULIE.

Non, maman, car je serais bien plus ignorante en comparaison de lui, que la

petite Desprez ne l'est en comparaison de moi.

Madame DE VALCOUR.

Supposons que cet astronome soit le plus habile qu'il y ait aujourd'hui dans le monde, il s'en faut bien cependant qu'il possède parfaitement la science qu'il cultive ; peut-être il en viendra un dont les connaissances surpasseront de beaucoup les siennes, et celui-ci, avant sa mort, ne sera point parvenu à tout apprendre.

La même chose a lieu dans les autres sciences. Par exemple, on fait tous les jours de nouvelles découvertes dans l'histoire naturelle, et l'on a décrit depuis quelques années des insectes et des plantes entièrement inconnus jusqu'alors ; ainsi les hommes les plus savans de leur siècle doivent sentir qu'il leur reste encore beaucoup à savoir.

Tu vois donc, mon enfant, que rien n'est si aisé que de faire des questions ; mais qu'il n'est pas facile d'y satisfaire, quand celui qui veut être instruit manque de l'intelligence ou des lumières nécessaires pour comprendre ce qu'on pourrait lui répondre.

Les hommes qui ont le plus de génie et de science, sont d'ignorans enfans com-

parés à l'Etre qui sait tout. Dieu seul connaît parfaitement ses ouvrages, Dieu seul connaît parfaitement sa nature.

Il est trop grand pour que ses créatures puissent comprendre tout ce qu'il est; mais celles qu'il a douées d'intelligence ne sauraient douter qu'il existe: tout nous parle de lui, par-tout nous sommes environnés de ses ouvrages et de ses bienfaits. L'Etre *infini* ne peut être comparé à rien; mais à quelques égards le soleil nous offre une faible image de la Divinité. Les rayons de ce bel astre fécondent la terre et réjouissent les humains; et ce n'est pas seulement sur notre globe qu'il répand la vie et la clarté, les autres planètes qui tournent autour de lui en reçoivent également la chaleur et la lumière. Si donc il cessait d'exister, les ténèbres et la mort se répandraient dans tous les lieux où l'on jouit maintenant de la lumière et de la vie. Les bienfaits de Dieu s'étendent bien plus loin que l'influence du soleil, et sans lui rien n'aurait existé.

On est parvenu à calculer la distance qui sépare la terre du soleil, et à mesurer la grandeur de cet astre. Il n'y a qu'un très-petit nombre de personnes qui soient en état de faire ces calculs; mais

tous les hommes, sans exception, ressentent l'heureuse influence du soleil. C'est-là une image de ce que nous éprouvons par rapport à la Divinité : nous ne pouvons connaître sa nature que très-imparfaitement ; mais ses bienfaits nous environnent dans tous les momens de notre vie.

Dieu n'est pas plus visible que notre ame, il n'est pas, comme nous, revêtu d'un corps. Dieu est un *esprit :* on appelle ainsi les êtres qui ne sont pas composés de parties comme le sont tous les corps.

Je t'ai déjà fait observer que nous pouvons acquérir des connaissances de trois manières différentes. Par *les sens*, par *le raisonnement*, et par *le témoignage* d'autrui. Si tu avais vu peindre le tableau de monsieur B. tu saurais par le témoignage de tes *yeux* qu'il est l'ouvrage d'un peintre: quand je t'ai demandé si c'est Annette qui l'avait peint, tu as fait usage du *raisonnement*, et tu t'es convaincue qu'on ne pouvait attribuer ce tableau qu'à un habile artiste. A présent, si tu voulois savoir le nom de ce peintre, ce ne serait ni par tes sens, ni par le raisonnement que tu pourrais le découvrir : il faudrait avoir recours au *témoignage d'autrui.*

Il y a donc des objets que nous ne pouvons connaître par les sens ; mais rien ne serait plus déraisonnable que de mettre en doute leur existence , par la raison que nous ne pouvons ni les voir, ni les toucher, ni les entendre , etc.

Il y a aussi des choscs que nous ne pouvons comprendre , et cependant nous sommes certains que ces choses existent. Ce que je viens de dire a besoin d'être éclairci par des exemples : continue à m'écouter avec attention. Je connais un homme né sourd et muet : par conséquent il n'a aucune idée du son , mais il a beaucoup d'intelligence et comprend par signes un grand nombre de choses. Il voit bien que nous avons une autre manière de nous communiquer nos idées , et il est convaincu que nous possédons un sens qui lui manque. Quand il fait choquer deux verres , il n'entend rien ; mais les mouvemens de tête de ceux qui sont autour de lui , l'avertissent qu'il a produit sur eux un effet ; cependant il lui est impossible de savoir en quoi cet effet consiste.

Lorsqu'on découvrit l'Amérique , les habitans du nouveau-monde n'avaient aucune connaissance de certains arts de l'Europe. Un roi du Pérou fait prisonnier par les Espagnols , admirait sur-tout qu'ils

eussent le talent de se communiquer leurs pensées par des traits formés avec la plume, car il n'avait nulle idée de ce que nous appelons écrire et lire. Il pria un des soldats qui le gardaient de tracer sur l'ongle de son pouce le nom de *Dieu ;* puis il montra cette écriture à tous ceux qui entraient successivement dans sa prison, et fut très-surpris que tous ensemble répétassent le même mot. Les deux exemples que je viens de citer prouvent assurément, *que sans pouvoir comprendre certaines choses, nous savons pourtant qu'elles existent, parce que si elles n'existaient pas, certains effets que nous connaissons ne pourraient avoir lieu.*

JULIE.

Maman, ces deux exemples m'ont fait saisir votre pensée.

Madame DE VALCOUR.

Si l'ignorance, ou le défaut d'un sens peuvent rendre incapable de certaines connaissances à la portée du commun des hommes, il n'est pas surprenant que nous trouvions des mystères dans ce qui concerne la Divinité et ses ouvrages, car l'homme le plus intelligent et le plus éclairé, tant qu'il vit sur la terre, est dans un état d'imperfection et d'enfance.

JULIE.

Quoiqu'il y ait tant de choses que je ne suis pas en état de comprendre, vous me permettrez pourtant de vous faire des questions sur Dieu?

Madame DE VALCOUR.

Sans doute; et même tu dois chercher à connaître, autant qu'il te sera possible, le grand Etre auquel tu dois la vie, ses ouvrages, ses perfections, les rapports que nous avons avec lui. Je t'aiderai dans cette étude, non pour satisfaire ta curiosité, mais parce que tu es déjà dans l'âge de réfléchir et de prendre l'habitude de faire ce qui lui est agréable. Je ne dirai rien dont je n'aie une pleine certitude; et plus tu auras acquis de raison et de connaissances, plus tu seras convaincue par toi-même de la vérité de mes instructions.

JULIE.

Je voudrais faire ce qui est agréable à Dieu, puisqu'il a fait tant de bien à vous, à moi, et au reste des hommes; mais comment pouvons-nous savoir sa volonté?

Madame DE VALCOUR.

Tu sais déjà qu'il n'a créé les hommes, que parce qu'il voulait les rendre heureux; la raison nous enseigne qu'il ne pouvait

avoir d'autre motif en leur donnant la vie, car il est trop grand, trop heureux par lui-même pour avoir besoin d'aucun autre être.

JULIE.

Ainsi Dieu veut notre bonheur : il permet donc que j'aie du plaisir ?

Madame DE VALCOUR.

Sans doute ; mais tu n'ignores pas qu'il y a deux espèces de plaisirs.

JULIE.

Vous m'avez souvent dit qu'il y avait de faux plaisirs, et des plaisirs véritables.

Madame DE VALCOUR.

Qu'entends-tu par les faux plaisirs ?

JULIE.

Ceux qui ne nous rendent heureux que pendant quelque tems, et qui bientôt sont suivis de regrets. Je crois, maman, que Dieu ne veut point que nous nous attachions à ceux-là ?

Madame DE VALCOUR.

Sans doute, par la raison qu'il nous aime, car ce n'est pas à lui, c'est à nous-mêmes que nous faisons tort en recherchant de faux biens.

JULIE.

Maman, il me vient une idée ; puisque

Dieu est bon et qu'il peut tout, pourquoi y a-t-il des pauvres, et pourquoi les hommes ont-ils des chagrins, des souffrances ?

Madame DE VALCOUR.

Je répondrai une autre fois à la première de ces questions. Quant à la douleur, je t'assure qu'il nous est souvent fort utile de l'éprouver.

JULIE.

Comment donc cela ?

Madame DE VALCOUR.

Elle contribue dans bien des cas à la conservation de notre corps, et la souffrance est quelquefois l'avertissement d'un danger auquel nous sommes exposés, et qu'elle nous évite. Par exemple, si la brûlure ne causait pas une sensation douloureuse, on s'approcherait souvent trop près du feu sans s'en appercevoir, et l'on s'exposerait ainsi à perdre un de ses membres.

JULIE.

Vous avez raison, maman, je n'avais jamais songé à cela.

Madame DE VALCOUR.

Tu sais qu'il y a deux espèces de maux.

JULIE.

Oui, le mal *physique*, c'est-à-dire, celui

qui se rapporte au corps, et le mal *moral*, qui est celui de l'ame.

Madame DE VALCOUR.

N'y a-t-il pas certains maux de l'ame qu'il ne tiendrait qu'à nous d'éviter ?

JULIE.

Mais oui. Par exemple, je ne suis pas tranquille, ni contente de moi-même quand j'ai manqué de douceur, ou que je vous ai désobéi ; et je sens bien alors, qu'il n'eût tenu qu'à moi de m'épargner ce chagrin.

Madame DE VALCOUR.

On appelle *remords de la conscience*; le sentiment pénible qu'on éprouve après avoir manqué à son devoir...

JULIE.

Maman, il me semble qu'il y a une espèce de rapport entre la douleur corporelle et les remords de la conscience.

Madame DE VALCOUR.

Voyons si tu pourras m'expliquer en quoi il consiste.

JULIE.

Vous avez dit que souvent la douleur nous avertit d'un péril qui nous menace, et qu'elle nous le fait éviter : de même, les remords nous avertissent que si nous conti-

nuons à faire de mauvaises actions, nous serons malheureux.

Madame de Valcour.

Tu as raison ; ainsi, pour plaire à Dieu qui veut le bonheur du genre humain, il faut bien se garder de nuire aux autres ou à nous-mêmes, et ne se permettre aucune action qui cause du regret après l'avoir commise. Je t'ai dit dans une conversation précédente, qu'un des grands avantages qui distinguent l'homme des autres habitans de la terre, est d'être capable de vertu. Aussi rien n'est plus facile que de faire comprendre à un enfant, dont la raison commence à se développer, que l'homme juste est préférable à l'homme injuste ; l'homme reconnaissant à celui qui se permet d'être ingrat. Quand l'instruction et la réflexion nous ont appris à connaître ce qui est bien, et ce qui est mal, la conscience se forme en nous, c'est-à-dire, que nous avons alors *le sentiment de notre conduite.* Si elle a été bonne, cette conduite, elle produit en nous un sentiment agréable, que toi-même as souvent éprouvé ; si elle a été mauvaise, elle produit ce sentiment pénible qu'on appelle *remords.*

Pour accomplir la volonté divine, il

faut donc éviter le mal et faire le bien. C'est pourquoi Dieu nous a donné la *raison*, qui examine et découvre si telle ou telle action est bonne ou mauvaise, propre à nous attirer l'approbation ou le mépris; et la *conscience*, qui est la faculté d'éprouver de l'aise ou du mal-aise, selon que nous avons agi d'une manière conforme ou contraire à ce que la raison nous enseigne.

Les facultés de notre corps ne se développent que par degrés. Un enfant, durant les premiers mois de sa vie, fait sans doute usage de ses yeux, mais il ne voit pas les objets tels qu'il les verra dans la suite, et n'a encore aucune idée des distances. Un aveugle, à qui l'on vient de lever la cataracte, se trouve dans le même cas.

Il en est ainsi des facultés de l'ame, elles se développent peu-à-peu. Pour que la mémoire s'exerce, il faut déjà s'être représenté des objets; et il faut avoir reçu des idées, pour être en état de les comparer et de faire un raisonnement. De même aussi la conscience a besoin d'être éclairée, pour nous avertir si ce que nous avons fait est bien ou mal, propre à nous rendre heureux ou malheureux, conforme ou contraire à la volonté divine.

La crainte du blâme et le desir d'être

approuvé, sont des sentimens naturels à l'homme ; aussi, nous arrive-t-il souvent d'éviter de faire une mauvaise action, de peur de nous attirer le mépris de nos semblables. Mais on peut réussir à tromper les hommes et à leur paraître meilleur qu'on ne l'est en effet : ainsi rien ne donne plus de force au sentiment de la conscience, que l'idée d'un Etre présent en tout lieu, de qui toutes les créatures dépendent, d'un Dieu trop juste et trop bon pour ne pas haïr le mal et récompenser la vertu.

Cependant, la raison, aidée de la conscience, n'étant pas toujours pour l'homme un guide suffisant, Dieu s'est fait connaître d'une manière particulière à plusieurs hommes dans différens tems. Il leur a confirmé tout ce que la raison apprend de lui, de ses perfections, de sa volonté, et leur a enseigné d'autres choses très-importantes, que la raison seule ne pouvait découvrir. On appelle *révélation* tout ce que Dieu a appris aux hommes par des voies extraordinaires.

JULIE.

Maman, avez-vous parlé à l'une de ces personnes ?

Madame DE VALCOUR.

Non, car je n'ai pas vécu dans le tems

où Dieu se faisait connaître d'une manière particulière.

JULIE.

Comment savez-vous donc ce que Dieu leur a dit?

Madame DE VALCOUR.

Parce que les hommes à qui Dieu s'est révélé, ont mis par écrit les choses qu'il leur a enseignées.

JULIE.

Maman, je voudrais bien les savoir. Faites-moi lire, je vous prie, tout ce qu'ils ont écrit, car sûrement vous avez tous ces livres.

Madame DE VALCOUR.

J'en ai un qui les renferme tous, et qu'on nomme la *Bible* ou la *Parole de Dieu*. Je ne puis pas t'expliquer à la fois toutes les choses que ce livre nous enseigne, ou nous confirme; mais voici la première des vérités que nous y lisons : c'est que *Dieu a créé le ciel et la terre*. Après avoir formé le soleil, la lune, et tous les astres qui brillent dans le firmament, il arrangea notre globe pour servir de demeure aux hommes; il y fit croître toutes les espèces de plantes qui devaient servir à la nourriture ou aux plaisirs de l'homme, et d'ali-

ment aux animaux. Alors Dieu peupla la terre, les airs et les eaux d'une multitude d'êtres vivans, qui, par la manière admirable dont ils sont formés, trouvent tous leur subsistance, et jouissent d'une certaine portion de bonheur. Enfin l'homme, la plus belle et la plus excellente créature que ce monde renferme, reçut la vie. Dieu voulait qu'il y fût aussi l'être le plus heureux, et qu'il trouvât son bonheur, non-seulement dans les plaisirs des sens, comme les animaux qui n'en connaissent point d'autres, mais aussi dans des plaisirs plus nobles. En un mot, l'homme fut créé *intelligent et bon.* Les animaux n'ont qu'un très-petit nombre d'idées et de besoins; l'homme, au contraire, est capable de connaître une multitude d'objets; par-tout les beautés de la nature s'offrent à ses regards; il en jouit en les admirant, il en jouit surtout en pensant qu'elles sont l'ouvrage du plus grand, du meilleur de tous les êtres, de celui qu'il doit le plus aimer, puisqu'il n'a créé le monde que pour y répandre le bonheur.

Le premier homme qui exista sur la terre fut nommé *Adam*, et Dieu lui donna une compagne qui reçut le nom d'*Eve.* Ces deux époux sont les seuls hommes qui n'ont point passé par l'état d'enfance, car ils

ils se trouvèrent à l'âge de raison en commençant leur vie.

JULIE.

Ils eurent des enfans sans doute ?

Madame DE VALCOUR.

Assurément, car c'est d'eux que nous descendons, nous et tous les hommes qui sont en vie, comme tous ceux qui ont vécu autrefois.

JULIE.

Maman, tous les hommes sont donc frères ?

Madame DE VALCOUR.

Oui, tout le genre humain n'est qu'une gaande famille.

JULIE.

Mais si cela est, les hommes ont donc bien tort de se faire la guerre !

Madame DE VALCOUR.

Tu as raison.

JULIE.

Maman, nous n'avons jamais eu ensemble de conversation aussi intéressante... oh ! j'ai encore tant de choses à vous demander ! souvent je vous ai priée de m'expliquer ce que c'était que *Dieu* et *la religion*, dont j'entendais parler quelquefois,

mais vous ne vouliez pas répondre à mes questions.

Madame DE VALCOUR.

J'attendais que tu fusses plus en état de comprendre mes réponses. Tu m'as demandé souvent pourquoi avant et après le repas, je baissais les yeux et joignais les mains avec un air d'attention et de respect, comme si j'étais occupée d'une action sérieuse; tu sais que cette action se nomme *la prière*, mais tu ignores en quoi elle consiste et à qui elle s'adresse.

JULIE.

Je commence à le comprendre : *Prier*, c'est demander quelque chose; combien de fois ne vous ai-je pas priée, maman, de m'accorder ce que je desirais; vous m'avez dit que Dieu était le père de tous les hommes, je crois que c'est à lui que vous demandez des graces.

Madame DE VALCOUR.

Oui, c'est à lui que je m'adresse, tant pour le remercier des biens qu'il m'a faits, que pour lui en demander de nouveaux.

JULIE.

Mais peut-il vous entendre?

Madame DE VALCOUR.

Sans doute, car il sait tout.

JULIE.

Peut-il savoir aussi ce que les hommes pensent ?

Madame DE VALCOUR.

Il connaît leurs actions, leurs paroles, leurs pensées; rien n'est caché pour lui.

JULIE.

Mais comment peut-on savoir cela ?

Madame DE VALCOUR.

Nous savons par expérience qu'il agit sur notre ame, qu'il daigne souvent exaucer nos prières. Il m'est arrivé plus d'une fois d'éprouver des chagrins, d'être inquiète pour la santé de mes amis, ou souffrante moi-même: j'avais recours alors à l'être tout bon, je le priais, non de faire cesser tout-à-coup le sujet de mes peines, mais de m'accorder la grace de les souffrir avec patience, de préférer toujours sa volonté à la mienne, et de lui plaire dans toutes les situations de ma vie. Mon ame éprouvait alors un heureux changement, je devenais plus tranquille, plus contente, après avoir prié.

JULIE.

Pourquoi n'avez-vous par prié Dieu d'empêcher votre sœur de mourir ?

Madame DE VALCOUR.

Dieu n'exauce pas toujours nos vœux.

JULIE.

D'où vient cela ?

Madame DE VALCOUR.

Parce qu'il nous aime ; parce que nous lui demandons quelquefois des choses qu'il nous est plus avantageux de ne pas obtenir.

JULIE.

Mais n'était-il pas plus avantageux pour ma tante de vivre que de mourir ? A présent elle ne peut plus penser à Dieu, ni faire du bien, ni jouir d'aucun plaisir.

Madame DE VALCOUR.

Ne t'ai-je pas dit qu'il y avait un autre monde que celui-ci ?

JULIE.

Je n'aimais pas trop à y penser, parce que vous avez dit en même-tems que vous iriez peut-être sans moi.

Madame DE VALCOUR.

J'espère, ma chère fille, que nous ne serons séparées que pour peu d'années, et qu'alors nous serons réunies dans un séjour bien plus beau que celui-ci, où la paix, la joie, le bonheur ne sont mêlés

d'aucune peine, où nous serons beaucoup meilleures, bien plus éclairées et plus heureuses qu'ici-bas, où nous verrons une multitude de créatures aussi vertueuses, aussi fortunées que nous, enfin où nous connaîtrons Dieu d'une manière bien plus parfaite que sur la terre.

JULIE.

Ce n'est donc pas un malheur de mourir?

Madame DE VALCOUR.

Non, quand on a aimé Dieu et pratiqué la vertu.

JULIE.

Et les méchans iront-ils aussi dans le monde dont vous parlez?

Madame DE VALCOUR.

Les méchans ne sauraient avoir les mêmes plaisirs que les gens de bien.

JULIE.

Et pendant que ceux-ci seront heureux, à quoi s'occuperont les méchans?

Madame DE VALCOUR.

A regretter d'avoir été ingrats envers Dieu et trop faibles pour écouter la voix de leur conscience, qui les avertissait qu'on se rend malheureux en faisant le mal, et en négligeant de faire le bien.

JULIE.

Je commence à comprendre quel est ce motif de consolation, dont parlait monsieur B., au sujet de la mort de ma tante. Sans doute qu'elle aimait Dieu et remplissait bien ses devoirs; ainsi vous la retrouverez un jour dans le monde où l'on est heureux.

Madame DE VALCOUR.

Oui, c'est l'objet de mon espérance. Nous reprendrons cet entretien, ma Julie; mais avant de nous séparer, je veux remercier Dieu avec toi, des principaux biens qu'il t'a faits; le bénir de ce qu'il t'a donné et conservé la vie, de ce qu'il a préservé ton enfance de mille accidens fâcheux qui auraient pu nuire à ta santé ou défigurer ton corps; sur-tout je lui rendrai graces de ce qu'il t'a donné un esprit capable de te connaître, un cœur sensible capable de tendresse et de compassion envers tes semblables, de reconnaissance et d'amour pour ton céleste bienfaiteur.

JULIE.

Maman, je veux prier Dieu tous les jours, et le remercier aussi de m'avoir donné une si bonne mère.

IV. ENTRETIEN.

Madame DE *Valcour, Julie.*

JULIE.

MAMAN, voulez-vous bien me parler encore de Dieu et de ce qu'il a fait pour nous.

Madame DE VALCOUR.

Sans doute. Je tâcherai de te montrer de plus en plus, que l'avantage de le connaître est le plus glorieux de tous ceux dont nous jouissons. Non-seulement cet avantage nous distingue des êtres qui nous environnent, mais les autres biens n'ont aucune valeur en comparaison de celui-là. Les richesses, la santé, les talens, l'estime des autres contribuent à nous rendre heureux; mais connaître Dieu, l'aimer et s'attacher à lui plaire, est une source de bonheur infiniment plus précieuse et plus durable, c'est un bien qui nous console au milieu des peines de la vie, et qui nous rend plus agréable la possession de tous les autres biens. Aussi la RELIGION est la première des sciences, puisqu'elle nous apprend ce que Dieu a fait pour nous,

et ce que nous devons faire pour lui être agréables. Je t'ai déjà entretenue des deux vérités qui en sont le fondement : *l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame.* La raison les enseigne et la révélation nous les confirme. L'une et l'autre nous instruisent aussi des PERFECTIONS de Dieu. Ce que nous appelons vertus chez les hommes, telles que la *bonté*, la *justice*, la *sagesse*, nous distinguent et nous élèvent fort au-dessus de tous les autres habitans de la terre, et nous rapprochent en quelque sorte de l'Etre suprême. Ainsi l'homme occupe un rang bien remarquable dans la création. Il a des rapports avec tous les êtres bornés qui l'environnent, et il en a aussi par ses vertus avec l'Etre tout parfait. La révélation nous apprend que *Dieu créa l'homme à son image*, c'est-à-dire, qu'il le créa intelligent et capable de vertu. Quel honneur pour la nature humaine, que d'avoir des traits de ressemblance avec le plus grand des Etres! Cependant, qu'est-ce que l'homme en comparaison de lui? Nous sommes des êtres faibles et bornés, et nos vertus s'en ressentent; elles sont imparfaites et fragiles. Mais en Dieu qui est l'Etre infini, tout est parfait, tout est durable. Comparons la bonté humaine à la bonté divine, et nous verrons en quoi

elles se ressemblent, et combien elles diffèrent.

Etre bon, c'est aimer à faire du bien. Il y a des ames si remplies de cette vertu, qu'elles ne connaissent pas de plus doux plaisir que de contribuer au bonheur du genre humain; mais le pouvoir des hommes est si borné, qu'il n'arrive jamais aux ames bienfaisantes de faire autant d'heureux qu'elles l'eussent desiré. D'ailleurs, la bonté humaine n'est pas toujours éclairée. Quelquefois pour épargner un mal passager à l'objet qu'on aime, on lui fait un tort irréparable. On a vu des parens assez faibles pour ne pas châtier des enfans qui manquaient à leurs devoirs, et les vices de ceux-ci, qu'on aurait pu réprimer dans l'enfance, fortifiés avec l'âge, ont fait leur malheur. Enfin, la bonté des hommes n'est pas toujours généreuse, elle trouve un obstacle dans l'amour-propre, et souvent nous n'avons pas le courage de faire aux autres un sacrifice pénible.

La bonté de Dieu s'étend sur toutes ses créatures : elle ne connaît point de bornes, et rien ne saurait la gêner dans son exercice, puisqu'il peut tout ce qu'il veut. J'ai dit qu'en voulant faire du bien, il nous arrive quelquefois de nuire; mais Dieu ne saurait se tromper, la toute-

science, qui est l'une de ses perfections ; lui découvre tout ce qui a été, tout ce qui est et tout ce qui sera. Il est bon à l'égard de ses créatures, lors même qu'il refuse d'accomplir leurs vœux, et qu'il les éprouve par la souffrance et l'adversité. Si l'amour-propre nuit quelquefois à la bonté humaine, tu sens que la même chose ne sauroit avoir lieu à l'égard du plus grand des êtres, de celui qui fait le bien sans effort, et peut tout donner sans rien perdre.

Julie.

Mais puisque Dieu est bon et qu'il peut tout, pourquoi n'oblige-t-il point tous les hommes à être vertueux ? pourquoi n'empêche-t-il pas que nous fassions des fautes et de mauvaises actions ?

Madame de Valcour.

Mon enfant, je vais te mettre en état de satisfaire toi-même à cette question. Ecoute bien ce que je vais te conter. Un homme bienfaisant, généreux, toujours prêt à céder ou à procurer aux autres ce qui pouvait leur être utile ou agréable, était heureux et par l'approbation de sa conscience, et par l'idée du plaisir qu'il faisait éprouver à ses semblables. « Je » voudrais, disait-il, que mon fils cher-

» chât aussi son bonheur là où je trouve » le mien ; mais il ne pense qu'à lui ; in- » différent pour tout le reste, il ne s'oc- » cupe que de son intérêt et de ses amu- » semens. Comment ferai-je pour le rendre » vertueux ? Heureusement je suis le plus » fort, il n'est pas en état de me résis- » ter, et je vais le contraindre à faire de » bonnes actions. » Dans ce moment en- tra une pauvre femme, à qui le père faisait souvent la charité. « Qu'on appelle » mon fils », dit-il ; — le jeune homme arrive, et le père lui commande de don- ner à la pauvre femme un ducat qu'il lui remet entre les mains. *Je voudrais l'em- ployer à autre chose*, dit le fils.—Je veux que tu le donnes à cette femme, répliqua le père.— *Je n'en ai nulle envie.*—Oh, je saurai bien t'y contraindre ! — Alors usant de sa force, il obligea le petit avare à laisser tomber dans la main de la pauvre femme le ducat qu'il tenait serré entre ses doigts. Voilà un acte de charité, dit le père; à présent il faut en faire un de complai- sance : je t'avais promis de te mener de- main à la campagne ; mais j'apprends que le fils de notre voisin desire fort que tu lui cèdes ta place ; écris à ce jeune homme que tu consens à lui rendre ce service. — *Non, papa, je ne puis m'y résoudre ;*

jamais je n'écrirai cela. Le père eut de nouveau recours à la contrainte, il prit son fils sur ses genoux, et lui conduisant la main, lui fit écrire et signer le billet le plus poli. Que penses-tu, ma fille, de cette petite histoire?

JULIE.

Je pense que le père s'y prenait bien mal pour rendre son fils vertueux.

Madame DE VALCOUR.

Il dit pourtant qu'il lui a fait faire un acte de charité et un acte de complaisance.

JULIE.

Oui, mais je crois que son ame n'y avait aucune part.

Madame DE VALCOUR.

D'où vient le crois-tu?

JULIE.

Mais quand on fait une bonne action, on éprouve du plaisir, au lieu que ce jeune homme avait de l'humeur d'être obligé de se défaire de son ducat, et de céder sa place.

Madame DE VALCOUR.

Avait-il beaucoup d'estime pour lui?

JULIE.

Aucune, je vous assure.

Madame DE VALCOUR.

Et par quelle raison ?

JULIE.

C'est qu'il n'est pas vertueux.

Madame DE VALCOUR.

On peut donc faire de bonnes actions sans être vertueux ?

JULIE.

Maman, j'en reviens à dire que ce n'est pas lui, que ce n'est pas son ame qui avait part à ses bonnes actions. Son père le forçait à faire ce qu'il ne voulait pas.

Madame DE VALCOUR.

Si au lieu d'user de contrainte, le père lui avait laissé le choix d'employer son ducat à acheter des jouets ou à faire une bonne œuvre, et qu'il se fût déterminé pour celle-ci, aurait-il fait alors un acte de vertu ?

JULIE.

Sans doute.

Madame DE VALCOUR.

Pour être vertueux, il faut donc vouloir le bien ?

JULIE.

Assurément; et je vois à présent que ce jeune homme n'était pas vertueux,

parce qu'il n'avait pas la volonté de faire de bonnes actions.

Madame de Valcour.

Supposons que ce jeune homme fût menteur, et que le père l'enfermât dans une prison dont personne ne pourrait avoir l'entrée, et où il n'aurait rien de ce qu'il faut pour écrire : le voilà sans doute hors d'état de tromper les gens par ses discours et par ses écrits : peux-tu en conclure qu'il n'est plus menteur ?

Julie.

Maman, je vois bien qu'il serait puni de ses mensonges, mais j'ignore s'il en serait corrigé.

Madame de Valcour.

Cette distinction est fort juste. On lui aurait ôté l'occasion et le pouvoir de mentir, mais peut-être en aurait-il toujours la volonté.

Ne trouves-tu pas, Julie, qu'un père qui ressemblerait à celui dont je viens de te parler, aurait un grand défaut ?

Julie.

Oui..... le père de ce jeune homme n'était pas éclairé.

Madame de Valcour.

Et il manquait de sagesse ; car cette

vertu consiste à se proposer un but raisonnable et à choisir les meilleurs moyens pour y parvenir.

JULIE.

Je comprends votre idée, Maman. Ce père n'était sage qu'à moitié; il se proposait un très-bon but, en voulant que son fils devînt vertueux, mais il n'employait pas les vrais moyens pour y réussir.

Madame DE VALCOUR.

Tu es donc bien convaincue que ce n'est pas en gênant la liberté des hommes qu'on les rend bons?

JULIE.

Vous me l'avez fait sentir.

Madame DE VALCOUR.

Tu commences à comprendre aussi *pourquoi Dieu* n'oblige *point tous les hommes à être vertueux, pourquoi il n'empêche pas que nous fassions des fautes et de mauvaises actions?*

JULIE.

Oui, Dieu qui est parfait, est sans doute le plus sage des êtres, et il sait que la contrainte ne rend pas les hommes vertueux.

Madame DE VALCOUR.

Dieu par un effet de sa suprême sa-

gesse ne gouverne pas les ames comme il gouverne les corps. Ceux-ci n'ont point de *volonté* et ils cèdent à la force. Mais un être *intelligent* tel que l'ame humaine, se détermine par des *motifs*. C'est pourquoi Dieu, en se proposant de nous rendre vertueux, nous a donné la faculté d'éprouver du plaisir à l'idée d'avoir fait une action que nous avons jugée bonne, ou de la peine si nous l'avons jugée mauvaise : et ce sentiment de plaisir ou de peine devient un *motif* de faire le bien, et d'éviter le mal.

JULIE.

Maman, un homme qui voudrait faire le bien, mais qui n'en aurait pas le pouvoir, serait-il vertueux?

Madame DE VALCOUR.

Assurément. De même un homme qui aime le vice, pourrait être encore vicieux au fond du cœur, quoiqu'on lui ôtât toute occasion de mal faire. Tu vois donc, mon enfant, que tu avais tort d'être surprise que Dieu n'*oblige* pas les hommes à être vertueux, car pour être tel, il faut avoir la liberté de choisir entre le mal et le bien, et se déterminer pour celui-ci. Privé de cette faculté, l'homme ne serait pas un être moral, il n'eût point été *créé à l'image de*

de Dieu. Ceux qui choisissent mal et préfèrent le vice à la vertu, se privent ainsi de l'avantage le plus glorieux de la nature humaine, ils cessent d'avoir des traits de ressemblance avec la Divinité. Gardons-nous de les imiter, mais gardons-nous aussi de les haïr. Plaignons-les, comme nous plaindrions un souverain détrôné, privé de la gloire et des plaisirs pour lesquels il était né, et réduit à la condition la plus humiliante, pour avoir abusé des avantages et du pouvoir qui lui avaient été confiés.

LETTRE

D'ANNETTE à JULIE.

J'AI reçu avec bien du plaisir, ma bonne amie, la lettre que tu m'as écrite, et ta conversation avec ma tante m'a fort intéressée. Je suis bien fâchée d'avoir cette fois-ci une mauvaise nouvelle à t'apprendre. Nous nous arrêtons au milieu de notre route à cause des affaires de mon père, et je ne pourrai te revoir que dans trois semaines.

J'ai fait connaissance ici avec les enfans du baron S., ils me procurent toutes

sortes d'amusemens, et je voudrais bien pouvoir leur faire plaisir à mon tour. Ils aiment tous à lire, depuis l'aîné, âgé de douze ans, jusqu'à son petit frère qui n'en a que six; leur sœur, qui est de mon âge, est très-aimable aussi. Heureusement, j'avais la copie de quelques-uns des drames que ta maman a traduits pour nous, c'est-à-dire, du *Paysan généreux* et de *l'Amour fraternel*. Oh! comme ces deux pièces leur ont fait plaisir! Mais l'aîné des frères après les avoir lues, a dit une chose à laquelle je n'ai su que répondre. Il admirait le caractère de *Charlot* et celui d'*Adélaïde* et de *Paulin*, mais il ajoutait que mentir est une chose défendue, et pourtant qu'ils ne faisaient tous trois de bonnes actions qu'en disant des mensonges (1). Je prie ma tante de vouloir bien te dire quelle réponse j'aurais dû faire au jeune baron. J'ai une autre grace à lui demander, c'est de vouloir bien m'envoyer encore un drame, ou quelques histoires pour amuser l'aimable famille qui a tant de complaisance pour moi. Adieu, ma chère Julie, je t'aime plus que jamais.

ANNETTE.

---

(1) Cette objection m'a réellement été proposée par le comte de *******, âgé de douze ans.

RÉPONSE.

Madame DE VALCOUR.

VOUS desirez, ma chère Annette, que je vous aide à répondre à l'objection du baron S. Je souhaiterais que parmi les jeunes lecteurs, il s'en trouvât beaucoup qui lussent avec autant de réflexion qu'il paraît le faire, car un des buts que je me propose en écrivant pour vous et pour Julie, est de vous engager à réfléchir.

Je suis sûre que si le jeune baron communique à son gouverneur les remarques qu'il a faites sur la conduite de Charlot et des enfans de monsieur de Belmont, il lui répondra à-peu-près ainsi : Une des plus grandes fautes qu'un enfant puisse commettre, est de ne pas dire la vérité. Ce qui rend sur-tout le mensonge odieux, c'est qu'on ne ment d'ordinaire que parce qu'on croit avoir intérêt de mentir, parce qu'on veut cacher une faute qu'on a commise. Charlot, Henri et sa sœur qu'on représente comme des enfans bien nés, n'auraient jamais pu se résoudre à faire un mensonge pour s'épargner un châtiment, s'ils avaient pris l'habitude d'avouer leurs torts, parce qu'il vaut encore mieux souf-

frir une punition, que de se rendre coupable d'une nouvelle faute. Mais, pour nous en tenir aux enfans de monsieur de Belmont, voici un cas singulier qui se présente. Henri, qui aimait tendrement son frère, ne peut soutenir l'idée de le perdre; il ne voit plus qu'un seul moyen de lui sauver la vie, c'est d'exposer la sienne; et il oublie dans ce moment, que le mensonge est un mal. Mais son motif est si noble, le courage et l'amitié qu'il montre sont des sentimens si rares et si beaux, qu'on ne peut lui refuser l'admiration. Il ne reçoit que des éloges; mais convenons aussi que très-peu d'enfans et même bien peu d'hommes seraient capables d'une pareille action. Cela n'empêche assurément pas qu'il ne faille éviter le mensonge avec le plus grand soin; mais Henri s'était montré si généreux, qu'on ne pouvait guère lui reprocher le sien dans ce moment. Supposons qu'un jeune homme ait dessiné une tête beaucoup mieux que tous les autres écoliers de son maître; qu'il ait parfaitement saisi la ressemblance, et mis beaucoup d'expression dans la physionomie: n'a-t-il pas mérité des éloges, et faudra-t-il le gronder pour avoir laissé tomber une goutte d'encre sur le papier où se trouve cette belle tête? Ces réflexions, qu'on peut

appliquer aussi à la conduite d'Adélaïde et de Charlot, satisferont sans doute le baron S.

Julie n'a pas le tems de vous écrire aujourd'hui; elle s'occupe à copier un drame qui, j'espère, intéressera vos jeunes amis. Je suis très-contente de vous, mon enfant, et j'aime à vous voir éprouver le besoin des bons cœurs, qui est d'obliger à leur tour ceux qui leur ont rendu service ou procuré du plaisir. Dans les lectures que je fais, je pense souvent à vous et à *Julie*, et j'extrais ou traduis les morceaux qui peuvent vous instruire ou vous amuser. Je vous en envoie quelques-uns pour les enfans du baron S., et je n'ai point oublié le plus jeune de la famille.

L'extrait de la vie du duc de Bourgogne, offre un exemple doublement remarquable : il fait voir combien la vertu ennoblit l'enfance; car tout élevé qu'était le rang où la providence l'avait fait naître, l'idée de ce prince, mort depuis plus de vingt ans, serait effacée du souvenir des hommes, si rien ne l'avait distingué que sa naissance. D'ailleurs on aime sur-tout à voir exercer la vertu par les princes, à cause de l'heureuse influence qu'ils ont alors sur la vertu et le bonheur de ceux qui les entourent. Le rang qu'ils occupent donne de l'éclat à

toutes leurs actions; c'est un *réverbère* qui augmente l'effet de la lumière placée devant lui.

Il est même certaines vertus qu'on admire davantage encore quand elles se trouvent chez les princes. Il leur est plus difficile qu'à nous d'être modérés, doux, patiens, parce qu'ils ne sont point accoutumés a trouver d'obstacle à leurs desirs. Tout ce qui les entoure leur rappelle qu'ils sont élevés au-dessus des autres; ils se voient exempts de plusieurs des maux qui font gémir le peuple, ils se croient nés pour être toujours heureux, et oublient souvent qu'ils sont hommes, c'est-à-dire, des êtres qui ne sauraient goûter sur la terre une félicité parfaite. Ainsi quand les princes ont l'esprit assez juste, et l'ame assez noble pour sentir que la vertu fait leur vraie grandeur, ils méritent et l'estime des sages et l'amour de tous les cœurs sensibles. Ces réflexions ne seront pas inutiles au fils aîné du baron S., puisqu'il est appelé par sa naissance à vivre auprès des grands. Eclairé sur leurs devoirs et leurs vrais intérêts, il évitera de les flatter; car ce sont les courtisans flatteurs qui empêchent les rois d'être bons et les peuples d'être heureux.

J'ai placé à la suite des anecdotes sur le

duc de Bourgogne, un exemple de patience et de générosité qui nous est fourni par un homme de la condition la plus abjecte. En lisant ce morceau, vous sentirez que la vertu inspire l'amour et le respect dans quelque état que se trouve celui qui l'exerce.

Adieu, ma chère Annette, je vous aime de tout mon cœur.

EXTRAIT de la Vie du duc DE BOURGOGNE.

CE prince, frère aîné du roi de France qui règne aujourd'hui (1), n'avait que neuf ans quand il mourut; et cependant sa vie a mérité d'être écrite, parce qu'il était déjà un modèle de vertu et de piété dans cet âge si tendre. Un jour on l'entretenait des témoignages d'affection que les Français avaient donnés à Louis XV, son aieul, pendant une maladie très-dangereuse que ce monarque essuya, et à l'occasion de laquelle ses sujets le nommèrent LOUIS LE BIEN-AIMÉ. *Ah!* dit le jeune

(1) Lorsque madame de la Fite écrivait, Louis XVI était sur le trône. Ce prince était le frère cadet du duc de Bourgogne, mort en bas âge. (*Note de l'Editeur.*)

prince, *que le roi dut être sensible à tant d'amour, et que je souhaiterais d'avoir ce plaisir au prix d'une pareille maladie !*

On lui avait appris que les flatteurs des princes sont leurs plus grands ennemis; quelqu'un lui donna un jour des louanges qu'il vit bien n'être pas sincères. *Monsieur*, lui dit-il, *vous me flattez, et je n'aime pas qu'on me flatte.*

Le soir en se couchant il dit à son gouverneur : *Ce monsieur me flatte, prenez garde a lui.* Le meilleur moyen d'acquérir son estime, était de le reprendre quand il avait tort. On lui demandait lequel de ses trois pages il aimait le mieux ? « C'est un » tel, *répondit-il*, parce qu'il ne me » passait rien dans mon bas âge, et qu'il » allait redire tout ce que je faisais de mal, » afin que l'on me corrigeât ».

Un jeune seigneur qui était admis à lui faire sa cour, le flattait dans ses petits caprices, et alla même jusqu'à lui dire qu'il fallait se moquer des avis et des corrections. Le duc de Bourgogne, irrité de pareils discours, le prit alors tellement en aversion, qu'il cessa entièrement de lui parler, malgré le goût naturel qu'il avait pour lui. Ce jeune homme voyagea, et fut deux ans sans voir le prince. Au bout de ce tems il se conduisit bien différemment : c'était

un homme vrai, sincère, qui relevait ses fautes et osait le contredire. Le duc de Bourgogne lui rendit son amitié. « J'avais » conçu de l'aversion pour vous, lui » disait-il, à cause de vos flatteries; mais » je vous aime à présent, parce que vous » avez changé de ton, et que vous me dites » mes vérités ».

Les ridicules le frappaient vivement, mais il n'en plaisantait pas. Jamais un trait de mépris, ni une raillerie offensante ne sortirent de sa bouche. Les défauts corporels excitaient sa compassion. Un jour la conversation étant tombée par hasard sur un de ces défauts, en présence de quelqu'un qui en était affligé, le prince mit le doigt sur la bouche, appela celui qui parlait, et lui dit à l'oreille : *Ne craignez-vous pas de le fâcher?*

On assure qu'il n'a jamais menti; jamais il ne cherchait à excuser ses fautes, il les avouait même avec une noble candeur. Un jour qu'il avait contenté ses maîtres moins qu'à l'ordinaire, une dame entra après les leçons, et dit que sans doute elles avaient été bonnes, et que monseigneur avançait de plus en plus. On lui répondit qu'oui. Quand cette dame se fut retirée, le jeune prince regarda le maître et lui dit : « Quoi, monsieur, vous qui m'exhortez à

» ne m'écarter jamais de la vérité, vous » mentez devant moi et pour moi ! »

Il était plein de charité pour les pauvres. La première fois qu'on lui présenta dans une bourse, la somme que le roi avait destinée pour ses menus plaisirs, il en réserva la moitié pour des aumônes. Il avait desiré une petite artillerie ; ceux qui étaient auprès de lui ne s'y opposèrent pas, mais lui dirent seulement qu'il y avait bien des malheureux. Il n'en fallut pas davantage. Il aima mieux supprimer un amusement qu'une aumône ; et ordonna qu'on distribuât aux pauvres, l'argent qu'on aurait employé à l'artillerie. Le sieur Tourolle, son premier valet-de-chambre, lui parlait d'un village à 15 lieues de Paris, qui venait d'être entièrement consumé par un incendie. *Nous n'avons pas grand'chose*, dit-il, *il faudra faire ce que nous pourrons.* Le soir, le dauphin et la dauphine, ses augustes parens, étant venus le voir, avec *mesdames*, tantes du duc de Bourgogne, il fit une quête dans sa propre famille, pour le soulagemcnt des pauvres habitans de ce village, et y ajouta tout ce qu'il put prendre sur l'argent destiné à ses plaisirs. Sa générosité s'accordait très-bien, dit on, avec l'amour de l'ordre et de l'économie, Il savait déjà que pour exercer la vraie

bienfaisance, ce n'est pas assez de donner, mais qu'il faut encore bien placer ses dons, éviter d'être prodigue autant que d'être avare.

Le duc de Bourgogne n'avait point de disposition à la prodigalité. Une personne d'un état inférieur lui disait un jour : « Si » vous vouliez me donner cent mille livres, » j'acheterais une belle maison ». *Quand je le pourrais*, répondit-il, *je ne vous les donnerais pas : il n'est point de votre état d'avoir une si belle maison.*

Jusqu'à l'âge de sept ans les princes de France restent entre les mains des femmes; lorsque le duc *de Berry* eut atteint l'âge d'être élevé par un gouverneur, le duc de Bourgogne, son frère aîné, se proposa d'être pour lui un modèle de bonne conduite. On faisait tous les huit jours, une revue exacte de tout ce qu'il avait fait de bien ou de mal dans la semaine. On l'écrivait sans rien déguiser, et à la fin du mois on examinait s'il s'était corrigé de quelque défaut, et on écrivait en marge les moyens de réformer ceux qui lui restaient encore. Il conservait avec soin dans sa cassette ces petits journaux de sa vie. « Mon frère, » *dit-il au duc de Berry*, venez apprendre » comment on en usait avec moi pour me » corriger de mes défauts, cela vous fera

du bien ». Ensuite il remit les papiers entre les mains du sous-gouverneur, en lui disant : « Monsieur de Sineti, lisez tout ». Pendant la lecture, on s'appercevait par la rougeur qui montait au visage du duc de Bourgogne, qu'il se sentait humilié, surtout lorsqu'on en fut venu à un certain article. On voulut cesser de lire ; il s'y opposa : Non, dit-il, achevez jusqu'au bout. Il ajouta seulement : *Pour ce défaut-là, je crois m'en être corrigé.*

Bientôt après, la santé de ce prince donna les plus vives alarmes, et on fut obligé de lui faire une opération douloureuse, qu'il soutint avec une fermeté admirable. Peu de jours ensuite il écrivit ce billet au dauphin : « Je vous prie de me » permettre de continuer mes études ; j'ai » grand'peur d'oublier et grande envie » d'apprendre ». Il appela le duc de la Vauguyon, son gouverneur, et lui dit : « Je vous prie de me permettre d'écrire » une lettre à quelqu'un, mais sans que » vous la lisiez ». « Je le veux bien, mon» seigneur, lui répondit monsieur de la » Vauguyon, parce que je sais que vous » êtes très-raisonnable, et que j'ai grande » confiance en votre sagesse. » Il l'écrivit ; et comme il était au moment de la cacheter, il dit à son gouverneur : « Tenez,

» voilà ma lettre, lisez-la, je ne puis me » résoudre à avoir un secret pour vous ». Cependant tous les remèdes qu'on employait pour lui sauver la vie ne produisaient aucun effet, et son état devenait de jour en jour plus fâcheux; mais la bonté de cet excellent prince augmentait avec ses maux. Jamais il ne montra d'humeur contre ceux qui le servaient. « Je souffre » beaucoup, *leur disait-il*, mais je sais » bien que ce n'est pas votre faute. Ne » vois-je pas que vous me servez avec tout » le zèle et toute l'affection possible? » Plus il souffrait, plus il veillait sur la santé de ses domestiques. Dans ses insomnies, il était fâché qu'ils ne dormissent pas; lorsqu'il avait besoin de quelque chose pendant la nuit, il appelait doucement, de peur d'éveiller tous ceux qui couchaient dans sa chambre. « Mon pauvre Tourolle, » *disait-il*, vous vous tuez auprès de moi; » allez prendre l'air, je tâcherai de me » passer de vous pendant deux heures ». *Bonnemant*, l'un de ses valets-de-chambre, le veillait quoiqu'il fût très-enrhumé. Il dit au duc de la Vauguyon : « Je vous en prie, » renvoyez Bonnemant, c'est le tuer, que » de le faire veiller, et il vous empêchera, » vous et Tourolle, de reposer ». Enfin, on lui déclara que son dernier jour appro-

chait; il reçut cette nouvelle avec résignation, persuadé que les grandeurs et les plaisirs dont il aurait joui sur la terre, ne sont rien au prix de la gloire et du bonheur que Dieu accorde dans une meilleure vie au chrétien vertueux.

LE PARDON DES INJURES.

DANS une petite ville d'Allemagne vivaient deux hommes, dont le métier était de fendre du bois. Martin, c'est le nom de l'un d'eux, était jaloux d'Henri, son confrère, parce que celui-ci était bien plus souvent employé que lui. Cela devait naturellement être ainsi, car Martin était brusque, grossier, importun, et l'on ne venait jamais à bout de le contenter. Henri, au contraire, acceptait avec reconnaissance ce qu'on lui offrait, quelque peu que ce fût; par cette raison, il arrivait quelquefois qu'on lui payait au-delà de son salaire, et il avait tant d'ouvrage qu'il ne pouvait y suffire.

Quand Martin venait à passer dans la rue où travaillait Henri, il n'y a sorte de mauvais tours qu'il ne lui jouât; tantôt, comme par accident, il lui renversait son chevalet, tantôt il coupait la corde de sa scie, ou s'il

pouvait s'emparer de sa cognée, il la brisait.

On conseillait alors à l'offensé d'en porter ses plaintes au magistrat.

Non, disait-il, *tant qu'il me restera des bras, Martin ne m'empêchera point de gagner un morceau de pain*, et il souffrait avec patience les injures de son ennemi, et le dommage qu'il lui causait. Un jour, Martin ayant gagné quelques sous, les employa à s'enivrer. Dans cet état il ne savait plus ce qu'il faisait, et mit sans le vouloir le feu à sa maison; tout fut consumé, excepté Martin et sa famille, qu'on vint à bout de retirer des flammes. Quoiqu'il ne fût point aimé, on eut compassion de sa misère : l'un lui fournit un lit, d'autres habillèrent un peu ses enfans, et ces malheureux allèrent se réunir dans une petite chambre pratiquée sous le toît d'une maison. Le soir ils entendirent frapper doucement à la porte : Martin l'ouvre et frémit en reconnaissant celui à qui il avait fait tant d'outrages : il voulait le repousser avec violence, lorsqu'Henri lui dit : « J'ai » deux cognées, et ne puis me servir de » toutes les deux en même-tems : celle-ci » est pour toi. Je viens aussi d'acheter » une nouvelle scie, et j'ai racommodé ce » chevalet; tout cela est à ton service.

» Le marchand qui demeure ici près, m'a » fait dire qu'il aurait demain de l'ouvrage » pour moi, mais comme je m'étais déjà » engagé à travailler pour le Bailly, j'ai » fait répondre au marchand que j'enver- » rais quelqu'un à ma place. Vas-y de bon » matin, et dis que tu viens de ma part.

» A présent te voilà de nouveau en état » de gagner quelque chose, mais prends » garde de ne plus renverser mon chevalet, » et de ne plus briser ma cognée! » — Martin, malgré sa dureté, fut sensible à des procédés si généreux; il tendit la main à son bienfaiteur, qui continua à lui procurer l'ouvrage dont il ne pouvait pas se charger. On observa dans la suite que le caractère de Martin s'était adouci, et plusieurs personnes qui avaient refusé de l'employer, voulurent bien alors lui fournir de l'occupation.

LE

LE CONGÉ,

DRAME.

Personnages.

Monsieur FORTIS, capitaine.
Madame FORTIS.
EMILIE, âgée de douze ans,
JULIE, âgée de dix ans,
CHARLES, âgé de huit ans,
MARIANNE, âgée de quatre ans,
FREDERIC, âgé de deux ans,
} Enfans de monsieur et de madame FORTIS.
Le prince ANTOINE, âgé de seize ans.
Monsieur DE FRONSAC, officier.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente un bois. Emilie, assise sur un tronc d'arbre, épluche des fraises dans un chapeau de paille; Charles vient lui en apporter d'autres.

CHARLES, EMILIE.

CHARLES.

TIENS, ma sœur; il me semble que nous en avons cueilli de quoi faire un beau plat?

EMILIE.

Oui, et je ne sais plus où les mettre ; mon chapeau est presque rempli.

CHARLES.

Bon, Julie avait promis de nous suivre avec sa petite corbeille ; je ne sais où elle reste. Si en attendant, tu les mettais dans ton tablier.

EMILIE.

Je m'en garderai bien, cela ferait une marmelade, et puis que dirait maman ? Ecoute, faisons mieux, donne-moi ton chapeau qui en peut contenir davantage, voici le mien dans lequel tu pourras mettre celles que tu cueilleras encore.

CHARLES.

A merveille. Et puis Julie arrivera enfin. Mais n'y en a-t-il pas déjà assez ?

EMILIE.

Pas tant que tu le penses.

CHARLES.

Oui, cueillons toujours, car s'il en reste, il y en aura pour nous autres.

EMILIE.

Je crois que l'envie de manger et de boire nous passera ce soir. Ah ! mon frère, songe que c'est le dernier souper que nous ferons avec notre père ! (*Elle pleure.*) et qui sait si jamais nous le reverrons ?

CHARLES, *en s'essuyant aussi les yeux.*

Hélas ! Mais, enfin, Dieu le veut ainsi.

EMILIE.

Oui, Dieu et notre roi. O cette vilaine guerre !

Quel bonheur ce serait si les hommes étaient moins ambitieux, et s'ils s'aimaient comme nous nous aimons, nous autres frères et sœurs....

CHARLES.

Cependant nous nous disputons quelquefois pour une bagatelle : chacun veut avoir raison, et souvent personne ne sait de quel côté est le bon droit. J'imagine qu'il en est ainsi dans le monde parmi les grands.

EMILIE.

Ils devraient donc terminer leurs que-

relles comme nous terminons les nôtres ; du moins il n'y aurait pas de sang répandu.

Charles.

Oui, nos parens viennent mettre fin à nos disputes ; mais les grands seigneurs ne sont pas des enfans qui se laissent commander ; et s'il arrive que l'un fasse tort à l'autre, quel parti l'offensé doit-il prendre ? ne faut-il pas qu'il se mette en défense, ou se laissera-t-il enlever ce qui est à lui ? Mais tu sais que papa n'aime point que nous parlions de ces choses-là. Il dit que chacun a son devoir à remplir. Celui du prince est de veiller comme un père au bien de ses sujets, de les protéger, et de les défendre ; et le devoir de ceux-ci est d'obéir au souverain, en sacrifiant, s'il le faut, leur vie et leur fortune au bien de la patrie: Si le prince a tort, c'est lui qui en répondra ; mais c'est à nous à faire ce qu'il veut, puisque c'est-là le devoir des sujets. Par conséquent si l'on est militaire...

Emilie.

Oh ! tu parles toujours comme un petit soldat ! Mais je t'assure, mon ami, que je n'eusse guère été plus affligée si notre

bon papa fût mort dans sa dernière maladie, que je le suis à présent qu'il va...

CHARLES.

Que dis-tu ? Ne peut-il pas encore à présent nous être utile de plusieurs manières ? Tu le sais, nous sommes pauvres ; notre petite terre ne suffit point... Mais ne pleure donc pas si fort, nos parens disent qu'il ne faut pas les trop attendrir.

EMILIE.

Laisse-moi donc à présent pleurer à mon aise. Ici personne ne le voit, et... et... on a beau vouloir s'en empêcher, il faut bien que les larmes coulent quand on est triste...

CHARLES, *pleurant aussi.*

Oui... c'est vrai... pleurons ici... et en même tems je vais voir s'il reste encore quelque chose à cueillir.

(Il sort.)

SCENE II.

EMILIE.

O mon cher, mon tendre père!... faut-il vous voir partir?.... Ah! si j'étais vraiment pieuse, peut-être que le ciel exaucerait mes prières .... ou si j'étais plus grande, j'irais me jeter aux pieds du Roi..... je suis sûre qu'il ne serait point inexorable. (*Elle se lève, et pendant qu'elle continue à cueillir des fraises, arrive le prince, accompagné d'un officier; leur uniforme est caché par un surtout. Ils s'arrêtent en la voyant.*)

SCENE III.

Le Prince, Fronsac, Emilie, qui ne les apperçoit point d'abord.

LE PRINCE, *bas à Fronsac.*

Regardez donc, Fronsac, l'aimable enfant!

FRONSAC.

C'est sans doute la fille du gentilhomme

qui demeure ici près, ou celle du ministre de la paroisse.

LE PRINCE.

Ne découvrez pas qui je suis, je veux lui parler. (*A Emilie qui a le dos tourné contre lui.*) Vous voilà bien occupée, ma belle enfant.

EMILIE, *effrayée.*

Monsieur... Monsieur!...

LE PRINCE.

Pour qui rassemblez-vous ces fraises? Elles doivent être bien bonnes, si fraîches et cueillies par d'aussi jolies mains?

EMILIE.

Puis-je vous en offrir?.... (*elle lui présente le chapeau.*) Je suis fâchée de n'avoir pas de meilleure assiette.

LE PRINCE, *en prend quelques-unes; elle tend aussi le chapeau à Fronsac.*

Excellentes, en vérité! Auriez-vous vie de nous les céder, ma belle enfant? uel prix y mettez-vous

EMILIE.

Non, Monsieur, je ne voudrais pas les échanger quand vous m'en donneriez je ne sais combien.

LE PRINCE.

Vous avez raison, cueillies par vous, elles sont inestimables.

EMILIE.

Eh, Monsieur, que dites-vous-là!—Ces fraises et toutes celles que je pourrais cueillir d'ici à ce soir, seraient fort à votre service, si elles n'étaient destinées.... (*elle essuie quelques larmes*) à notre père. Ce sont les premières fraises que nous cueillons cette année, et... les dernières qu'il mangera avec nous.

LE PRINCE.

Il est donc malade? et vous craignez pour sa vie?

FRONSAC, *un peu ironiquement.*

Je pense que son état n'est pas tout-à-fait désespéré, s'il mange ce soir toutes les fraises qui sont-là.

EMILIE.

Vous ne m'avez pas compris, Messieurs; il est vrai qu'il a souffert des douleurs de sciatique pendant tout l'hiver, et qu'il n'est pas encore bien rétabli,.... mais si nous pouvions le garder, nous serions sans alarmes; au lieu que dès demain, hélas! nous aurons la douleur de le voir partir.

LE PRINCE.

Qu'est-ce donc qui l'oblige à ce départ?

EMILIE.

Il doit accompagner son régiment qui demain passera près d'ici.

LE PRINCE.

Quel régiment ?

EMILIE.

Celui du prince Waldemir.

LE PRINCE, *bas à Fronsac.*

C'est à coup sûr une fille du capitaine Fortis.

EMILIE, *qui l'a entendu.*

Oui, c'est le nom de mon père.... Ah ! Monsieur, le connaissez-vous ?

LE PRINCE.

Sans doute, Mademoiselle, je suis adjudant dans ce régiment, et voici mon camarade, le lieutenant Fronsac.

EMILIE.

O ciel! le régiment est-il si près? arrivera-t-il dès ce soir ?

LE PRINCE.

Non, mais nous l'avons devancé par ordre du prince pour lui chercher un quartier dans la ville prochaine où il pas-

sera la journée de demain. Un accident arrivé à notre voiture à quelques pas d'ici, nous en a fait descendre, et pendant qu'on la raccommode, nous sommes venus respirer le frais dans ce joli bois.

FRONSAC.

En suivant ce sentier, peut-on regagner le grand chemin ?

EMILIE.

Non, Monsieur, il conduit directement à notre village.

LE PRINCE.

Ce village appartient-il à monsieur de Fortis ?

EMILIE.

Ah, Monsieur, il s'en faut bien! mon père n'y possède qu'une maison, un jardin et une petite prairie; c'est-là qu'il passe sa vie avec nous quand il n'est pas au régiment.

LE PRINCE.

A-t-il donc été malade pendant tout l'hiver?

EMILIE.

Il n'est que trop vrai : ses souffrances ont été si vives, qu'à peine pouvait-il faire usage de ses membres; de plus, une ancienne blessure s'était rouverte, et à pré-

sent.... à présent qu'il touche à sa convalescence... il va partir.

LE PRINCE.

Mais dans des circonstances si fâcheuses, d'où vient n'a-t-il pas sollicité son congé?

EMILIE.

Peut-être l'a-t-il fait, mais au moins il ne l'a pas obtenu; soit que le roi n'ait pas voulu l'en croire, soit mauvaise volonté de la part du prince qui commande le régiment....

LE PRINCE.

Il est sûr que le roi non plus que le prince, ne se privent pas aisément d'un aussi brave officier que votre père; c'est à l'école de ses pareils que doivent s'instruire des commençans tels que moi.

EMILIE.

En effet, vous paraissez très-jeune. Combien vos parens ont dû pleurer en vous quittant! Dites-moi, je vous prie, n'aviez-vous pas bien de la peine à vous séparer d'eux? Je sais ce qu'il en a coûté à ma mère et à nous autres enfans, lorsque mes deux frères aînés sont partis, l'un pour être placé parmi les cadets, l'autre pour aller dans une école; et cela est bien différent que de partir pour la guerre.

LE PRINCE.

Oui, et ces pères qui sont eux-mêmes au service sont toujours un peu durs.

EMILIE.

Ah! le mien est si bon, si tendre, personne n'est plus compatissant que lui; et cependant, nous avons lieu de croire que s'il n'a point obtenu son congé, c'est par sa propre faute. Maman pense aussi qu'il ne l'a jamais desiré sérieusement.

FRONSAC.

D'où vient le pense-t-elle?

EMILIE.

C'est que mon père a souvent répété qu'il passerait pour un lâche, en sollicitant son congé au moment où la guerre commence; qu'il demandait au ciel d'avoir seulement assez de forces et de santé pour pouvoir se rendre où son devoir l'appelle, et verser s'il le faut pour servir sa patrie et son roi, jusqu'à la dernière goutte de son sang. Maintenant il a ce qu'il desire, et nous, pauvres enfans... nous n'aurons plus de père...

FRONSAC.

Rassurez-vous, Mademoiselle, si toutes les balles portaient coup...

EMILIE.

Oui, mais celles qui atteignent, donnent presque toujours la mort ; ainsi la vie de ce bon père est en danger.

LE PRINCE.

J'en conviens, cependant... Mais qui est cette aimable fille que je vois courir à nous ?

EMILIE.

C'est Julie, ma sœur cadette.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, et JULIE.

EMILIE.

AH ! Julie, apportes-tu enfin la corbeille? combien tu nous as fait attendre! (*Elle répand les fraises dans la corbeille.*)

JULIE.

Oui, comme s'il était si aisé de quitter notre papa! Pendant que maman travaillait pour lui, Marianne, Frédéric et moi... (*Elle apperçoit le prince et Fronsac, et tire sa sœur à l'écart.*) Qui sont ces Messieurs ?

LE PRINCE, *à Fronsac.*

Les jolis enfans! oh! quelle fête je me prépare!

EMILIE.

Ce sont deux officiers du régiment de papa.

JULIE.

Ah! ils viennent donc le chercher?

EMILIE.

Non, ils ont pris les devans par ordre du prince, qui sera demain dans la ville.

JULIE.

Je voudrais que ces messieurs, le prince, et tout le régiment fussent à l'autre bout du monde.

EMILIE.

Paix donc, quelle imprudence! s'ils nous écoutaient!

LE PRINCE, *bas à Fronsac.*

Ces bons enfans ont l'air de se méfier de nous.

JULIE, *à Emilie.*

Je m'en inquiète fort peu; oh! je hais tous ces militaires, ils vont nous priver de notre bon papa.

FRONSAC.

Que sera-ce quand ils sauront qui vous êtes ?

LE PRINCE.

Ne me trahissez pas, je vous en conjure; il n'est pas tems encore de me découvrir.

EMILIE.

Je sais bien que tu es une étrange fille.

JULIE, *s'approchant du Prince et de Fronsac.*

Bonjour, Messieurs.

LE PRINCE.

Le capitaine Fortis a des enfans bien aimables; j'apprends que vous êtes aussi une de ses filles.

JULIE.

Rien n'est plus vrai; et pour ce qui est d'être aimable, on dit aussi que je le suis.

EMILIE.

Pendant que nous jasons ici, le pauvre Charles a seul toute la peine; il faut que j'aille l'aider à cueillir. (*Bas à Julie.*) J'emporterai ces fraises de peur qu'elles ne soient trop du goût de ces messieurs.

JULIE, *bas à Emilie.*

C'est fort bien, prends la corbeille et laisse-moi le chapeau.

EMILIE, *présente encore la corbeille au Prince et à Fronsac : Julie la tire par le bras avec des signes de mécontentement.*

Veuillez en prendre encore quelques-unes.

LE PRINCE.

Non, ma belle enfant ! je m'en ferais scrupule, sachant à qui elles sont destinées.

EMILIE.

Je tâcherai d'en rassembler encore.

LE PRINCE.

Faut-il renoncer au plaisir de vous revoir ?

EMILIE.

Non, si vous avez le tems d'attendre un peu. Je ne serai pas long-tems absente, afin de pouvoir d'autant plutôt rejoindre mon père : je vous prierais bien volontiers, Messieurs, de passer la soirée avec nous, cela ferait sûrement plaisir à notre papa...

JULIE.

Non, non, Messieurs ! cela ne lui ferait point plaisir. Personne de nous ne s'en réjouirait ; il faut que notre papa soit entièrement à nous ce soir, et vous savez bien qu'en présence d'étrangers...

EMILIE,

EMILIE, *qui a toujours fait des signes à sa sœur.*

A quoi penses-tu, Julie? quelle impolitesse!

JULIE.

Bon, j'avais peur qu'ils ne te prissent au mot.

SCENE V.

LE PRINCE, FRONSAC, JULIE.

JULIE.

N'EST-il pas vrai, Messieurs, vous n'êtes pas fâchés de ce que j'ai dit là? Les enfans n'ont pas la permission de jaser quand il y a compagnie, aujourd'hui j'ai tant, mais tant de choses à dire à mon papa! j'ai le cœur si plein, je voudrais lui parler de mes chagrins, de mes espérances... et je serais très-mal à mon aise si quelqu'un m'en empêchait.

LE PRINCE.

Ne craignez rien, mon aimable Julie, vous ne serez point troublée, je vous en donne ma parole.

JULIE.

Mais dites-moi, Messieurs, à quoi pense

le roi d'enlever leur père à de pauvres enfans? Croit-il donc que nous n'avons pas besoin d'un père pour être bien élevés?

LE PRINCE.

Je ne sais, mais il a besoin, lui, de bons officiers pour combattre.

JULIE.

Pour combattre! Est-il donc absolument nécessaire de se faire du mal les uns aux autres. Je n'ose pas expliquer ma pensée, car plus d'une fois déjà, j'ai été grondée pour avoir voulu le faire, et pourtant ce que je disais n'était pas si déraisonnable.

LE PRINCE.

Non, sans doute; comment une aussi aimable fille pourrait-elle manquer de raison?

JULIE.

Oh! il m'est arrivé souvent de faire et de dire des choses qui n'étaient pas fort sensées; mais il n'en est pas ainsi de tout ce que je dis ou de tout ce que je fais. Par exemple, il me paraît que notre papa, en élevant bien ses enfans, rendrait aussi un bon service à la patrie.

LE PRINCE.

Assurément.

FRONSAC.

Sur-tout si l'éducation des autres pouvait réussir aussi bien que la vôtre, Mademoiselle.

JULIE.

Ah! vous pourriez bien ne pas dire cela sérieusement, car on m'accuse d'être la plus étourdie de toute la famille, et l'on ajoute que si je n'étais pas fille, je serais tout-à-fait propre au militaire.

LE PRINCE.

Mais, une petite amazone comme vous, ne laisserait pas que d'être redoutable.

JULIE.

Pour nul autre que pour ceux qui attaqueraient mes amis. Du reste je suis douce comme un agneau, et ne puis pas même voir du sang. Mais dans le cas que j'ai dit, je ne ferais grace à personne.

LE PRINCE.

Quoique vous ne puissiez pas soutenir la vue du sang?

JULIE.

Oui, mais vous supposez bien que je me ferais bander les yeux, et que mon adversaire serait obligé de rester tranquille, sans faire aucun mouvement.

LE PRINCE.

A ces conditions, j'accepterais le défi.

JULIE.

Voyons! est-ce vous qui venez m'enlever notre bon papa? si cela est, donnez-moi votre épée.

LE PRINCE *lui remet son épée.*

La voici! et vous pouvez compter que je resterai immobile.

JULIE *prend l'épée.*

Oh! cela est d'une pesanteur horrible! Mais comment faites-vous pour la soulever?.... J'espère au moins qu'elle n'a encore tué personne, sans quoi je frémirais de la toucher.

LE PRINCE.

Non, personne; c'est ici ma première campagne.

JULIE.

Eh bien, je souhaite que cette épée ne soit jamais souillée de sang.

FRONSAC.

Ne l'en croyez pas si aisément; il est vrai que c'est ici sa première campagne, mais monsieur ne vous dit point combien d'hommes il a tué en duel.

JULIE.

Et moi je devine que vous voulez m'en imposer. Allez, je m'en fie bien plus à ce monsieur qu'à vous : sûrement il n'a fait encore du mal à personne, et je parie que les ennemis n'en auront pas peur.

LE PRINCE.

Tant pis pour moi, si vous dites vrai. Mais, ma belle enfant, ce n'est point par le visage et la taille qu'il faut juger de la valeur.

JULIE.

Cela peut être; cependant je sais que les poulets de notre basse-cour ont bien plus peur d'un vautour que d'une fauvette.

LE PRINCE.

Il est à présumer que je n'ai pas l'air d'un héros.

FRONSAC.

Et moi donc, est-ce que je ressemble à un vautour?

JULIE.

Mais .... il ne faut pas faire aux gens des questions si singulières. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'aurais plus peur de vous que de monsieur.

LE PRINCE.

Oh ! vous êtes charmante, et il faut que j'obtienne de vous un baiser !

(*Elle s'échappe en criant.*)

JULIE.

Charles ! Emilie ! Charles ! Emilie !

LE PRINCE.

Je croyais que vous n'aviez point peur de moi.

JULIE.

Non pas de votre épée, mais bien de vos caresses.

FRONSAC.

Quant à moi, c'est tout le contraire, n'est-il pas vrai ? vous redoutez mon épée, mais vous n'aurez pas peur si je vous embrasse.

JULIE.

Ne m'approchez point, ou je m'enfuis vers mon papa. C'est un militaire comme vous savez, et il ne souffrira pas qu'on fasse de la peine à sa Julie.

LE PRINCE.

Ah ! je n'ai garde de vouloir vous offenser ! ce n'était qu'une plaisanterie.....

SCENE VI.

Les Précédens, EMILIE, CHARLES.

CHARLES.

N'AS-TU pas crié, Julie? Je venais à ton secours.

LE PRINCE.

Contre nous, mon petit ami?

CHARLES.

Contre tous ceux qui offenseront ma sœur.

JULIE.

Oh! je te remercie, mon petit frère, je n'ai pas besoin de ton aide. Vois-tu ce monsieur-là, et bien, je l'ai désarmé. (*Elle lui remet l'épée.*) Tenez, monsieur, pour cette fois-ci, les choses n'iront pas plus loin, mais, entendez-vous! n'y revenez point!....

LE PRINCE.

Vous êtes une petite espiégle!

EMILIE.

Oh! j'aurais bien dû vous en avertir! Mais voyez, monsieur, nous avons fait encore une si belle récolte de fraises, qu'il

y en a plusieurs à votre service : veuillez me donner votre chapeau.

JULIE.

Oui, oui, je serai bien-aise qu'il en ait ; mais pour cet autre monsieur.... (*Au prince.*) Donnez votre chapeau : nous en garderons encore assez.

EMILIE.

Et quand il n'en resterait pas pour nous, peu importe, vous êtes du régiment de notre père, et il serait mécontent si nous ne vous faisions pas toutes les politesses qui dépendent de nous.

JULIE.

Il faut donc que je vous donne le bouquet de muguet que je me suis cueilli ce matin. (*Elle le présente au prince.*)

LE PRINCE.

Vous êtes de bien aimables enfans. Non, je ne vous priverai point de vos fraises.... je n'en veux que trois ; mais pour votre bouquet, ma chère Julie, je le garderai.

JULIE.

Je crains qu'il ne soit déjà un peu flétri ; si vous vouliez attendre un peu, j'irais dans notre petit jardin, il y croît toutes sortes de fleurs.

EMILIE.

Oui, et je te prie même de cueillir sur le rosier qui est devant ma fenêtre, la rose qui vient de s'épanouir.

LE PRINCE.

Charmantes filles! en vérité, vous êtes trop bonnes, je vous rends graces, et je préfère le plaisir de causer encore un moment avec vous, à toutes les fleurs du monde.

JULIE.

Il me vient une idée; vous êtes militaire, monsieur, et vous devez connaître toutes les ruses dont il faut user pour obtenir la permission de renoncer au service. Ne pourriez-vous pas nous dire comment nous devrions nous y prendre pour solliciter le congé de notre papa?

EMILIE.

Oh! si vous vouliez nous le dire! vous pourriez disposer de tout ce qui nous appartient.

CHARLES, *qui jusqu'ici n'a fait que considérer tantôt le prince, tantôt son épée, son chapeau, etc.*

Oui, si vous le pouviez! mon cheval de bois, mon espadon, mon fouet, mes

petites tymbales, je vous donnerais tout cela de bon cœur.

JULIE.

Ecoutez; vous vouliez m'embrasser tout-à-l'heure, et bien je ne crierai point, et même je vous tendrai la joue.

LE PRINCE.

Voilà de belles promesses! — Oui, si je savais qu'il fût un moyen....

EMILIE.

Ah! j'entends, vous n'en voyez aucun. Nous n'insisterons pas davantage; ce serait vous affliger, que de vous demander un service que vous ne pourriez nous rendre.

LE PRINCE.

Sans doute.

JULIE.

Pour moi, je ne me laisse pas rebuter si aisément. Par exemple, vous pourriez nous avertir de l'heure où le prince qui commande le régiment passera près d'ici. Nous trois, et peut-être encore notre plus jeune sœur, nous pourrions nous échapper de la maison, nous jeter à ses pieds, embrasser ses genoux, le prier, le supplier, le caresser jusqu'à ce....

EMILIE.

Nous lui exprimerons nos vœux, nos craintes, il sera touché de nos larmes; nous lui dirons combien notre père a été malade, combien nous perdrons à son absence.

LE PRINCE.

En premier lieu, mes aimables enfans, il est trop tard pour recourir à ce moyen : le prince ne peut, sans l'aveu du roi, donner congé à aucun officier ; d'un autre côté, le prince n'est point avec le régiment, il accompagne le roi.

EMILIE.

Je croyais que vous alliez lui chercher un quartier dans la ville voisine ?

(Le prince se mord les lèvres d'un air mécontent.)

JULIE.

Comment donc ? il vous échappe quelquefois de dire des choses qui ne sont pas vraies ?

LE PRINCE.

Il est sûr que le prince Waldemir est actuellement loin d'ici ; mais son fils, le prince Antoine, qui doit apprendre le mé-

tier de la guerre sous ses yeux, accompagne le regiment en qualité de volontaire.

CHARLES, *qui se promène avec un air de réflexion.*

En qualité de volontaire ?

EMILIE.

Puisque vous ne pouvez nous aider ni par votre crédit, ni par vos conseils, permettez que nous prenions congé de vous. (*Elle lui présente encore la corbeille de fraises : le prince refuse d'en prendre.*)

JULIE.

Oui, oui, nous ne pouvons pas nous arrêter plus long-tems; sans quoi je causerais encore volontiers avec vous, car je vous trouve fort aimable ; mais aujourd'hui nos momens....

EMILIE.

Oui, nos momens sont précieux, puisque nous pouvons encore voir notre père. Mais avant de nous quitter, j'ai une prière à vous faire. Tâchez autant qu'il sera en votre pouvoir, de le garantir du péril : vous le conserverez ainsi à une famille qui l'aime; cherchez à lui adoucir les peines du service, et s'il était malade ou blessé.... (*Ses larmes l'empêchent de poursuivre.*)

LE PRINCE.

(*A part.*) J'ai peine à leur cacher.... (*A Emilie.*) Ame noble et tendre, j'espère que vous n'aurez point à craindre....

JULIE.

Sur-tout, puisqu'il doit nous quitter, faites, s'il est possible, que son absence ne soit pas longue. Dites au prince Waldemir et à son fils, que vous avez vu un jeune essaim qui a besoin des ailes paternelles; dites-leur qu'une fille de neuf ans leur donnera mille bénédictions, s'ils consentent à lui rendre bientôt son père.

LE PRINCE, *aux deux sœurs.*

Je ne puis vous quitter sans vous laisser un petit souvenir de l'agréable entretien que nous venons d'avoir ensemble. Vous, ma douce Emilie, j'entends que c'est ainsi qu'on vous nomme, acceptez cette bague. (*Il la tire de son doigt et la lui présente.*)

EMILIE.

Non, non, monsieur, mes parens me désapprouveraient, et je ne voudrais pas, aujourd'hui sur-tout, donner à mon père le moindre sujet de mécontentement.

LE PRINCE.

Ne me refusez pas; demain je verrai

votre père au régiment, et je me charge de vous justifier.

(Il l'oblige à prendre la bague.)

EMILIE.

Et bien, il pourra donc vous la rendre, s'il ne juge pas convenable que je la garde. Mais s'il permet que je la conserve, elle me rappelera un souvenir qui me sera toujours cher.

JULIE.

Allons donc, ma petite sœur.

(Elle veut s'en aller.)

LE PRINCE, *la retient.*

Voici un mauvais étui de pinchebec.

JULIE.

(*Elle l'examine.*) De pinchebec ? — Et cette grande pierre qui y est enchassée.... je parie que voilà encore un mensonge. Cet étui est d'or, cette bague de diamant; en vérité je commence à croire que vous avez déjà un peu pillé l'ennemi. Mon père, qui est pourtant capitaine, ne m'a jamais fait de tels présens.

LE PRINCE.

Non, non; ceux que je vous offre ne sont pas plus souillés de sang que mon épée. En prenant congé de moi, ma tante m'a donné la bague, et mon oncle l'etui.

JULIE.

Et bien, puisqu'il vient d'un oncle.... (*elle le met en poche.*) je l'accepte avec beaucoup de reconnaissance.

LE PRINCE.

Et point de baiser ?

JULIE.

Pour un présent ? Non, monsieur, vous savez à quelle condition je l'ai promis; je ne saurais le donner à moins.

LE PRINCE.

Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour le mériter.

EMILIE, *après l'avoir salué, revient sur ses pas.*

A propos, j'allais oublier l'essentiel. Veuillez, monsieur, me dire qui vous êtes; car vous sentez bien que c'est la première chose que nos parens voudront savoir.

JULIE.

Eh ! oui; je ne sais à quoi je pensais. Nous devons nous souvenir de vous, et quand on ne sait pas les noms, on oublie aisément.... Il est vrai que votre beau présent....

LE PRINCE, *un peu embarrassé.*

Kas — Kas — de Kaspersen.

JULIE.

Voilà un vilain nom pour un si joli homme, et....

EMILIE.

Finis donc ce babil. Adieu, monsieur.

JULIE.

Adieu, monsieur Kaspersen. — Viens, Charles!

(Fronsac, qui avait quitté la scène, revient dans ce moment, remet un portefeuille entre les mains du prince, et lui parle secrètement.)

CHARLES.

Allez toujours, mes sœurs, je veux rester seul avec ces messieurs.

JULIE, *bas à Charles.*

J'espère, au moins, que tu n'iras pas mendier quelque présent?

EMILIE, *bas à Charles.*

Charles! je te croyais l'ame trop noble pour y songer.

CHARLES.

Emilie! peux-tu me soupçonner d'une chose pareille? Va, j'ai une affaire plus importante à traiter avec lui.

JULIE,

JULIE, *souriant.*

Si je n'étais plus disposée, dans ce moment, aux pleurs qu'à la joie, tu me ferais mourir de rire avec ton affaire importante.

CHARLES.

Et si tu n'étais pas ma sœur, comme tu serais punie d'avoir pu croire que je voulais mendier!

JULIE, *en s'en allant.*

Allons, je souhaite un heureux succès à ton importante affaire.

SCENE VII.

LE PRINCE, FRONSAC, CHARLES.

LE PRINCE.

JE suis charmé que vous restiez avec nous, mon petit ami; Fronsac vient de me dire que ma voiture n'est pas prête et j'ai encore le tems de causer un peu avec vous.

CHARLES.

Tant mieux! Mais vous ne croyez pas cependant que ce soit dans des vues intéressées que je reste ici?

LE PRINCE.

Comment cela?

CHARLES.

Je voulais dire ..... que vous avez fait des présens à mes sœurs, mais je vous déclare que je n'accepterai rien, absolument rien.

LE PRINCE.

Et par malheur aussi je n'ai plus rien. (*A Fronsac.*) L'heureuse physionomie!

CHARLES.

C'est un bonheur et non pas un malheur que vous n'ayez plus rien : cela n'eût servi qu'à causer une dispute entre nous. — Mais j'ai pourtant une grace à vous demander.

LE PRINCE.

Voyons!

CHARLES.

Vous disiez tout-à-l'heure que le prince Antoine accompagne le régiment en qualité de volontaire, pour s'instruire sous les yeux du prince Waldemir. Qu'est-ce donc qu'un volontaire?

LE PRINCE.

Un homme libre qui n'a point d'emploi particulier au régiment, qui n'est assujetti à aucun service, qui peut assister à une bataille, ou s'en dispenser, s'il le juge à propos.

CHARLES.

Je l'avais bien pensé. Mais c'est très-agréable, et je voudrais aussi faire cette campagne comme volontaire. Je voudrais même pouvoir m'engager tout de bon au service, et y rester attaché toute ma vie.

FRONSAC.

Fort bien ; mais un volontaire doit avoir de l'argent. En as-tu, mon ami ?

CHARLES.

En as-tu ? vous êtes familier. Sachez, monsieur, que mon père est capitaine, et que son fils prétend n'être pas moins un jour..... Mais, monsieur parle d'argent ! le roi n'en a-t-il pas assez pour nourrir ceux qui le servent ?

LE PRINCE.

Oui ; mais il est question ici de services libres que personne n'exige et que personne ne récompense. Ainsi un volontaire doit pourvoir lui-même à son entretien.

CHARLES, *frappant du pied.*

C'est bien malheureux ! Quand il ne m'aurait donné que du pain et de l'eau, j'eusse été content. Il est vrai que j'ai quelques pièces d'or, mais elles ne sont pas à ma disposition, c'est maman qui les conserve. Cependant, si j'allais me pré-

senter au régiment pour faire la campagne à la place de papa? Figurez-vous quelle joie ce serait pour ma mère et pour toute la famille, qui pourrait alors le garder ici!

LE PRINCE.

Et comment pourriez-vous commander une compagnie? Savez-vous qu'il faut pour cela du sens et de l'expérience?

CHARLES.

Je ne manque pas du premier, et je pourrais bientôt acquérir l'autre. Mais qu'importe; si je ne suis pas en état de commander, que les autres me commandent, car j'ai oui dire que pour être un bon militaire, il faut avoir passé par tous les grades. Tenez, quand je ne servirais qu'à battre du tambour..... Oh! j'entends cela à merveille.

LE PRINCE.

Oui, mais votre tambour est bien différent des nôtres, vous pourriez à peine les soulever, encore moins en porter un durant une longue marche.

CHARLES.

Et bien, vous paraissez si bon!..... Quand je serais trop fatigué, vous me feriez mettre sur un charriot de bagage, ou bien sur un canon.

FRONSAC.

Mais alors vous ne seriez bon à rien.

LE PRINCE.

D'ailleurs vous paraissez si attaché à vos parens....

CHARLES.

N'ai-je pas déjà dit que je voulais servir à la place de papa? ainsi je leur ferais plaisir à tous.

LE PRINCE.

Plaisir! en les quittant sans leur aveu, ce serait des pleurs que vous leur feriez répandre, et après tout, votre père n'y gagnerait rien.

CHARLES.

Quoi! rien? si cela est je resterai donc ici.... Mais je suis quelquefois si impatient de devenir grand; j'aurais tant d'envie de me distinguer dans le service!.... Tenez, monsieur, je n'aime que les chansons guerrières, et je préfère les exercices militaires à tous les autres jeux. Et j'ai du courage au moins, car je marche dans les ténèbres comme en plein jour; je me suis blessé quelquefois, mais jamais la vue de mon sang ne m'a fait pleurer; enfin je n'ai peur de rien, si ce n'est de causer du chagrin à mes parens.

LE PRINCE.

Mon bon ami, j'aime beaucoup en vous ces marques de courage ; mais pour qu'il soit un jour utile à la patrie, songez à acquérir des connaissances, c'est maintenant ce qui doit sur-tout vous occuper.

CHARLES.

Oui, vous pourriez bien avoir raison ; car je vois que papa lui-même étudie encore ; il est toujours entouré de livres et d'écritures.

LE PRINCE.

Et bien, je vous conseille d'autant plus d'être assidu à vos leçons, d'apprendre les langues, l'histoire, la géographie, les mathématiques, etc. La science et la sagesse valent encore mieux que la bravoure ; et les arts de la paix sont aussi les arts de la guerre. Songez qu'en elle-même la guerre est une chose odieuse, et que si on la faisait seulement pour le plaisir de la faire, si on ne la considérait pas comme un moyen d'amener la paix, elle serait pire qu'un combat de bêtes féroces.

CHARLES.

Mais puisque la guerre est un mal nécessaire, il est pourtant bon d'être brave lorsqu'on est obligé de servir ?

LE PRINCE.

Oui, lorsqu'on y est obligé. Quant à moi je vous assure que je n'aurais pas encore abandonné les études, si mon père, qui lui-même est officier, n'avait pas souhaité que je fisse cette campagne sous ses yeux.... Mais, mon bon ami, il faut pourtant que je vous laisse un petit souvenir; (*Il prend son porte-feuille, et rassemble plusieurs papiers.*) et puisque vous aimez les chansons guerrières, je veux vous en donner une. J'y joindrai celle-ci que vous remettrez à votre papa : c'est à lui de l'ouvrir, elle n'est bonne que pour lui.

CHARLES.

Une chanson pour papa? voilà qui est drôle! mais il ne chante point, lui.

LE PRINCE.

N'importe, je suis sûr qu'elle lui fera plaisir, et que tous ensemble vous serez bien-aises de la lui entendre lire. Voici donc la sienne. Cette autre est celle que je vous ai destinée, je vais écrire avec du crayon qu'elle est pour vous. Elle est manuscrite comme vous voyez; mais j'ai une autre chanson imprimée dans laquelle je vais envelopper le tout. (*Il lui donne le paquet.*) Mettez cela dans votre poche, et prenez bien garde de ne pas le perdre.... A pré-

sent il faut nous séparer : Adieu, mon bon ami, adieu; je me réjouis de l'idée de vous avoir un jour pour camarade au régiment.

CHARLES.

Oh! le plutôt possible! je me dépêcherai pour cela de devenir grand.... (*Il saute sur le prince et le presse entre ses bras.*) N'oubliez pas ce que vous m'avez promis; je.... (*Il s'essuie les yeux.*) je vous aime de tout mon cœur.

LE PRINCE.

Et moi je vous aime beaucoup aussi.

FRONSAC.

Adieu, monsieur Charles, nous serons tous charmés de vous voir à la tête d'une compagnie. (*Il l'embrasse.*)

CHARLES.

Oui, oui, à la tête d'une compagnie!

LE PRINCE, *à part à Fronsac, en s'en allant.*

Je comprends combien il en doit coûter à un père d'abandonner d'aussi aimables enfans.... Restons ici près pour voir ce qu'il fera de mes papiers.

SCÈNE VIII.

CHARLES, *seul, tire les papiers de sa poche, et les considère.*

IL faut pourtant que j'examine un peu ces chansons : (*Il ouvre le paquet.*) voici celle qui est imprimée : (*Il lit.*)

Combattez, braves guerriers !
C'est la patrie qui vous appelle,
C'est la gloire qui vous attend. . . .

Oh ! il aurait pu garder celle-ci, car je la connaissais déjà. Voyons celle qui est manuscrite ; (*Il la considère.*) mais cela ne ressemble pas du tout à une chanson, c'est écrit comme de la prose (*Il lit*) : « Messieurs les frères Etienne et Martin » Hill, à Klausberg, paieront au porteur, » pour mon compte, cent écus en louis » d'or. *Dalheim*, le 2 juin, 1778.

» ULRIC, *Prince de Waldemir* ».

Voilà qui est drôle ! jamais je ne pourrai venir à bout de chanter cela.... (*Il lit*) : « Les frères Etienne et Martin Hill, » à Klausberg »... Oui, je les connais, ils demeurent dans cette ville.... (*Il lit*) : « Ulric, prince de Waldemir ». C'est le chef du régiment de papa ! A coup sûr,

monsieur le lieutenant s'est trompé; ce papier doit lui fournir de l'argent pour le voyage. Il faut courir après lui.... Mais auparavant, que j'examine un peu la chanson qu'il envoie à mon papa : *C'est à lui de l'ouvrir*, disait-il; oui, mais il ne m'a pas défendu de la lire. (*Il considère ce papier, et lit l'adresse*) : « A monsieur » Charles-Chrétien de Fortis, capitaine » au régiment du prince Waldemir »..... Adressée à mon papa ! c'est singulier. Eh bien ! voyons ce qu'elle dit : (*Il veut l'ouvrir.*) Mais quel énorme cachet!.... si j'avais un couteau sur moi.... je perds patience, j'ai beau chercher.... Cependant je m'arrête trop ici, je dois courir après ces messieurs ; et qui sait s'il n'est pas trop tard! (*Il se met à courir en criant*) : messieurs!.... monsieur l'officier!

SCÈNE IX.

Le capitaine DE FORTIS, *(sa démarche est pesante, et l'une de ses jambes paraît avoir de l'enflure.) Madame* DE FORTIS, EMILIE, JULIE, MARIANNE, *que son père tient par la main;* FRÉDÉRIC, *sur les bras de sa mère.*

Monsieur DE FORTIS.

Où est-il? où est-il? (*Il apperçoit Charles.*) Charles! où est le prince?

CHARLES, *revenant sur ses pas.*

Le prince, mon papa, je ne l'ai ni vu, ni entendu.

JULIE.

Mais oui, c'est ce monsieur qui était ici.

EMILIE.

Papa dit que ce doit être le prince Antoine, parce qu'aucun autre officier ne nous aurait fait de tels présens.

CHARLES.

Bon! mais si c'est lui, pourquoi ne l'aurait-il pas dit?

Madame DE FORTIS.

Est-il parti depuis long-tems?

CHARLES.

Oui, et j'ai voulu courir après lui, mais il a disparu.... Le prince, dites-vous? il est vrai qu'à ses discours je l'aurais presqu'imaginé.

EMILIE.

L'aimable seigneur!

JULIE.

Si bon, si généreux!.... Oh! mon joli étui, combien je t'aime!

Monsieur DE FORTIS.

Après tout, je le verrai demain, et pourrai le remercier alors; mais j'espérais le trouver ici, et voulais l'engager à venir passer la nuit chez nous.

JULIE.

Tant mieux qu'il soit parti, mon cher papa; nous n'aurions pu jouir du peu de momens que vous avez encore à nous donner.

EMILIE.

Mais sa bonté eût mérité de nous ce sacrifice.

Madame DE FORTIS.

Je trouve que Julie a raison. J'aurais été obligée, ainsi que vous, mes enfans, de contraindre ma douleur, et de retenir mes larmes.

Monsieur DE FORTIS.

Et cependant... je souhaiterais qu'il eût pu être avec nous. Les efforts que vous eussiez fait pour vous contraindre, mes chers amis, auraient peut-être adouci pour moi l'amertume de notre séparation.

MARIANNE, *lui baisant la main.*

O mon cher papa! je te prie de ne pas t'en aller. (*Le petit Frédéric passe un de ses bras autour du cou de son père, qui le prend alors dans les siens.*)

Monsieur DE FORTIS.

Aimable enfant!... peut-être ne serons-nous séparés que pour un peu de tems. La guerre ne paraît pas encore bien déterminée; et dût-elle avoir lieu, espérons qu'elle ne sera pas de longue durée, et que bientôt avec la paix le ciel vous rendra votre père.

LES ENFANS *se pressent autour de monsieur de Fortis en le caressant.*

O mon cher papa! plaise au ciel! plaise au ciel!... Mais si vous pouviez ne pas nous quitter!

Madame DE FORTIS.

Ah! je crains plus que je n'espère: les choses qu'on redoute viennent toujours plutôt que celles qu'on desire.

Monsieur DE FORTIS.

Cela nous paraît ainsi, parce que le mal fait toujours sur nous plus d'impression que le bien, et que nous oublions trop facilement celui-ci.

EMILIE.

Ah! si nous vous gardions, mon père, ce serait un bonheur que sûrement nous n'oublierions pas. Avec quel plaisir je rendrais à notre aimable prince la bague....

JULIE.

Et moi, l'étui....

CHARLES.

Et moi la drôle de chanson que je tiens de lui. Figurez-vous, papa, qu'il a voulu me laisser aussi un souvenir, et comme j'avais dit que je n'aimais que les chansons guerrières, il m'a donné ce petit billet. (*Il montre l'assignation à monsieur de Fortis.*)

Monsieur DE FORTIS, *pose à terre le petit Frédéric.*

Voyons..... (*après avoir lu.*) Quelle bonté! Il te fait présent d'une assignation que son père lui avait sans doute donnée pour fournir à ses menus plaisirs..... Non, je ne puis consentir à cela! peut-

être sa générosité le priverait de quelques douceurs.....

CHARLES.

Vous avez raison, mon papa : et moi aussi je voulais lui rendre ce papier, croyant qu'il s'était mépris en me le donnant; quand j'ai voulu courir après lui, je ne l'ai plus revu. A propos, j'oubliais de vous dire qu'il m'a remis aussi une chanson pour vous; j'ai tâché de l'ouvrir, mais je n'ai jamais pu en venir à bout.

Monsieur DE FORTIS.

Une chanson pour moi!.... Tu rêves, mon ami.

CHARLES. (*Il sort un écrit de sa poche.*)

C'est pourtant bien vrai.

LES ENFANS, *répètent l'un après l'autre en souriant.*

Une chanson? une chanson? (*Ils se rassemblent, pleins de curiosité, autour de leur père.*)

Monsieur DE FORTIS, *à qui Charles a remis l'écrit, le considère avec surprise.*

Ciel! un paquet de la cour? (*vivement.*) Vîte, un couteau ou des ciseaux!

(*Ils sont tous émus.*)

EMILIE, *tirant des ciseaux de sa poche.*

Tenez, mon cher papa.

Monsieur DE FORTIS, *découpe le parchemin autour du cachet, et dit après avoir lu :*

O ma chère amie! ô mes enfans! réjouissez-vous, réjouissez-vous!

Madame DE FORTIS.

Est-ce ton congé? sinon....

(*Tous se pressent autour de lui.*)

Monsieur DE FORTIS.

Laissez-moi achever de lire (*il lit*). Généreux monarque! (*il continue de lire.*) Oui, c'en est trop..... Un songe où je serais parvenu au comble de mes vœux, ne m'eût pas offert tant de biens réunis.

Madame DE FORTIS.

Je meurs d'impatience!....

EMILIE.

Qu'est-ce donc, mon père?

JULIE.

Ah, dites-nous ce que c'est!

CHARLES.

Dites-nous seulement les paroles de la chanson?

MARIANNE.

MARIANNE.

Eh bien?

(*Tous ont parlé à-peu-près en même-tems.*)

Monsieur DE FORTIS, *embrasse sa femme et ses enfans.*

Ah! je reste avec toi!.... mes chers enfans, je ne vous quitterai point!

Madame DE FORTIS.

Ah! dieu soit béni!

LES ENFANS *sautent de joie, battent des mains, et se pressent autour de leur père en le caressant.*

Nous gardons notre papa! nous gardons notre papa!

Monsieur DE FORTIS.

Oui, vous me garderez, et sans que je quitte entièrement le service..... de la manière la plus avantageuse, la plus honorable, même avec une augmentation d'appointemens.

Madame DE FORTIS.

La joie me met hors de moi-même. Et comment cela?

Monsieur DE FORTIS.

Le roi me dispense, à cause du mauvais état de ma santé, de faire la campagne

présente : mais (je me sers ici de ses propres expressions) pour continuer à jouir de mes fidèles services, il me donne le commandement du château de Burgheim, avec le grade de lieutenant-colonel et la pension qui y est attachée.

EMILIE.

Que de biens à-la-fois !

JULIE.

Mon cher, mon aimable papa ! sûrement il n'y a pas au monde deux pères comme celui-là.

CHARLES.

Et lieutenant-colonel !

Monsieur DE FORTIS.

C'est à présent que je vais réellement jouir de la vie. Car, je dois vous en faire l'aveu, je n'avais point songé à solliciter mon congé. Sans doute c'était une fausse honte qui me retenait; si j'eusse accompagné l'armée, je n'aurais pu rendre que de bien faibles, et peut-être de bien courts services à la patrie, car je sens trop que je ne suis plus en état de supporter les fatigues de la guerre.

Madame DE FORTIS.

Tu as raison : c'était une fausse honte, qui bientôt nous eût privés de notre appui,

si la Providence n'avait veillé sur nous! ... Mais ne faudrait-il pas tâcher de découvrir où est notre généreux Prince? Il serait bien juste de le remercier, de l'engager, s'il se peut, à passer la nuit dans notre maison, et quoique nous ne puissions pas le recevoir d'une manière digne de lui, il sera cependant mieux chez nous que dans la petite ville où il a dessein d'aller.

CHARLES.

Courons sur le grand chemin.

Monsieur DE FORTIS.

Oui, mes enfans, partez au plus vîte.

JULIE.

Pour le coup, il aura trois baisers pour un. Le moyen de les lui refuser?

(*Les enfans se mettent en marche, au moment où le Prince sort du buisson où il s'etait caché.*)

SCENE X.

Les Acteurs précédens, LE PRINCE, FRONSAC.

LE PRINCE *court à Julie et l'embrasse.*

AH! tenez donc votre parole.

EMILIE *et* CHARLES *s'écrient :*

Le Prince! le prince!

JULIE.

Comme vous m'avez effrayée!

Monsieur DE FORTIS.

O monseigneur! comment ferai-je pour vous remercier?....

Madame DE FORTIS.

C'est à moi, c'est à nos enfans à vous bénir : vous nous rendez un époux, un père. . . .

LE PRINCE.

C'est à notre roi que vous devez cette reconnaissance, et moi-même je lui en dois beaucoup pour m'avoir mis à même d'être témoin de la joie d'une pareille famille.

Monsieur DE FORTIS.

Il faut être aussi bon que vous l'êtes pour y prendre autant de part!

Madame DE FORTIS.

Et nos enfans, quels dons généreux ils ont reçus de vous!

CHARLES.

Tenez, monseigneur, voilà votre chanson, sûrement vous avez pris un papier pour l'autre.

LE PRINCE.

Non, non, mon père m'a si bien pourvu, que je suis moi-même en état d'équiper un petit enseigne.

EMILIE, *tirant sa bague.*

Et moi je suis confuse d'avoir accepté...

LE PRINCE.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

JULIE.

Si cela est, je ne dirai donc rien de l'étui.

Monsieur DE FORTIS.

Puis-je obtenir de vous encore une grace?

LE PRINCE.

Et moi j'ai un service à vous demander: c'est de nous procurer un logement pour cette nuit. Je vous attendais demain dans la ville prochaine, où je comptais de vous remettre le brevet; mais le hasard m'ayant

fait rencontrer vos aimables enfans, j'ai formé aussi tôt le dessein de vous surprendre et de vous demander l'hospitalité.... (*Aux enfans.*) Vous y consentez à présent ?

JULIE.

Oh ! de bon cœur ! et puisque vous ne voulez plus emmener notre père, restez chez nous tant qu'il vous plaira.

CHARLES, *sautant autour du Prince.*

Ah ! si vous pouviez me prendre avec vous..... Cependant, quitter papa, quitter maman ! non, cela ne se peut pas encore.

Monsieur DE FORTIS.

J'ai peine à me persuader mon bonheur..... Que mes enfans soient les interprêtes de ma reconnaissance !

Madame DE FORTIS.

Les larmes de joie que vous me voyez répandre, vous disent combien le roi nous rend heureux.

JULIE.

Oh ! avec quel plaisir nous mangerons nos fraises !

EMILIE.

Nos pleurs nous les eussent fait trouver

amères; maintenant la joie leur servira d'assaisonnement.

Fin du Drame.

Ce Drame et le morceau suivant, sont imités du *Kinder Freind*, c'est-à-dire, de *l'Ami des Enfans.*

TOUT EST BIEN.

VERS le soir d'un beau jour d'été, un père de famille qui vivait à la campagne, conduisit son jeune fils sur le haut d'une colline. Pendant qu'il lui faisait admirer l'aspect du soleil couchant, dont le doux éclat embellissait toute la nature, ils virent arriver un berger conduisant son troupeau, et entendirent le joyeux bêlement des brebis rassasiées, qui allaient regagner leurs étables. Les deux côtés du chemin qu'elles devaient traverser, étaient semés de broussailles et de ronces, et chaque brebis en passant s'accrochait aux épines, et perdait quelques fils de sa toison.

Le petit Guillaume, c'était le nom de l'enfant, dit alors d'un ton chagrin : Ah! voyez, mon papa, ces méchantes épines qui enlèvent leur laine à ces pauvres brebis! Pourquoi Dieu, qui est si bon, a-t-il créé des choses qui font mal? ou pour-

quoi les hommes ne les détruisent-ils pas? Les pauvres brebis! mais sûrement demain je me leverai avec l'aurore, je prendrai mon petit couteau de chasse et je ferai bien du ravage parmi ces brossailles. Cela est très-nécessaire au moins, car si ces pauvres brebis continuent à passer par le chemin, bientôt elles n'auront plus de laine. Vous m'aiderez aussi, mon papa, j'en suis bien sûr.

LE PERE.

Nous verrons. Mais, mon enfant, toi qui te fâches contre les ronces et les épines, as-tu donc oublié ce que nous-mêmes faisons vers la Saint-Jean?

GUILLAUME.

Quoi donc, mon papa?

LE PERE.

Eh bien! non contens d'ôter aux brebis quelques fils de leur laine, nous enlevons la toison toute entière lorsque nous les faisons tondre.

GUILLAUME.

Oui, mais nous avons besoin de laine pour nos habits; au lieu que les brossailles font du mal sans qu'il en revienne aucun avantage.

LE PERE.

Il ne faut pas prononcer trop vîte, mon cher Guillaume, et juger ce qu'on ne connaît pas bien; mais quand cela serait, est-on en droit de s'emparer d'une chose seulement parce qu'elle peut nous être utile?

GUILLAUME.

Mais, papa, j'ai vu et j'ai oui dire que les brebis perdent leur laine en été; ainsi il vaut mieux que nous la leur ôtions pour en faire usage, que si elle se perdait inutilement. D'ailleurs où prendrions-nous de quoi nous habiller? Vous m'avez dit que la nature avait pourvu chaque animal de son vêtement, et que l'homme seul doit emprunter le sien, soit des plantes, soit des animaux, s'il veut couvrir sa nudité et se mettre à l'abri du froid et du mauvais tems. Mais les brossailles n'ont pas besoin d'habits; ainsi, vous voyez bien, mon cher papa, qu'il faut les détruire. Oh! vous viendrez avec moi, n'est-il pas vrai?

LE PERE.

Et bien, soit, demain à la pointe du jour.

Guillaume qui se croyait un héros, parce qu'il allait de ses jeunes mains dé-

truire des êtres nuisibles, eut peine à s'endormir, tant il était occupé de son glorieux projet, et il réveilla son père aussi-tôt que le chant des oiseaux l'eût averti de la naissance du jour. Le père qui voulait profiter de cette occasion pour lui faire admirer le beau spectacle de l'aurore, se rendit aux vœux du petit Guillaume, et pendant la route ils chantèrent joyeusement un cantique de Gellert. En arrivant au pied de la colline, ils virent une multitude d'oiseaux voltiger autour des brossailles. — Arrête, dit le père au petit Guillaume, armé d'un couteau de chasse, suspends un moment ta vengeance pour ne pas troubler ces oiseaux ; montons au haut de la colline et voyons ce qui les attire ici. Bientôt ils apperçoivent que ces petits oiseaux tenaient dans leur bec les brins de laine que les ronces et les épines avaient arrachés la veille aux brebis. Là, s'étaient rassemblés des pinsons, des fauvettes et des linottes qui s'envolaient enrichis de cette proie. Qu'est-ce donc que cela, s'écria Guillaume étonné ?

LE PERE.

Que serait-ce, sinon une preuve des tendres soins de la providence envers ses créatures : elle fait servir à leur conservation

les moyens que nous aurions le moins prévus. Ici l'oiseau a trouvé les matériaux nécessaires pour tapisser sa future demeure, et préparer un lit commode à sa famille prête à naître. Ainsi l'utile brossaille sert de lien entre les habitans de la terre et de l'air; bien plus, en ôtant au riche une petite partie de son superflu, elle pourvoit aux besoins du pauvre. Et bien, mon cher Guillaume, as-tu encore envie de détruire les ronces et les épines?

GUILLAUME.

M'en préserve le ciel! non, non, papa, je ne veux plus leur faire la guerre.

MINA,

OU

L'ENFANT CORRIGÉ (1).

ON peut venir à bout de se corriger de ses défauts, pourvu qu'on le veuille sérieusement.

Mina était une aimable fille qui, jusqu'à l'âge de six ans, n'avait causé que de la joie à ses parens.

---

(1) Ce morceau et les deux suivans sont tirés d'un ouvrage allemand de monsieur *Campe*, intitulé *Kleine, Bibliothèque sur Kinderen.*

Elle eut le malheur, on ne sait trop comment, de contracter ensuite un très-grand défaut; c'est-à-dire, qu'elle cessa d'être douce.

La reprenait-on d'une faute, elle faisait la mine; quelqu'un touchait-il à ses joujous, elle se mettait en colère.

Si on lui commandait une chose qu'elle n'aimât point à faire, ou bien si on lui refusait ce qu'elle desirait d'avoir, elle murmurait, se levait d'un air chagrin, et fermait brusquement la porte en sortant de la chambre.

Depuis qu'elle eut contracté cette malheureuse habitude, ses parens ne cessèrent de s'affliger, et il n'y avait plus personne dans la maison qui eût de l'amitié pour elle.

Il est vrai qu'elle se repentait presque toujours de ses fautes; souvent même il lui en coûtait des larmes amères, et cependant elle y retombait à la première occasion.

Un jour, (c'était dans le tems de la foire) voyant passer sa mère qui portait une corbeille fermée, elle voulut la suivre: « Mina, restez où vous êtes, lui dit la » mère, je veux être seule ».

Irritée de cette défense, Mina se retire brusquement, et ferme la porte avec une

telle violence, que les fenêtres en sont ébranlées.

Une demi-heure après, sa mère la fit venir auprès d'elle.

Quelle fut la surprise de Mina en voyant étaler sur une table une quantité de jolies choses, des ajustemens, des estampes, des joujous de toute espèce : elle regarde, elle admire, mais sans prononcer une parole.

« Approche, Mina, (dit la mère,) et lis » sur ce billet à qui sont destinées toutes » les choses que tu vois ».

Mina s'avance et trouve un papier qui contenait ces mots : *Pour une bonne fille, en récompense de sa docilité.* Elle baissa les yeux après avoir lu, et garda le silence.

« Voici encore un autre billet, (reprit » la mère) voyons si ce n'est pas toi qu'il » nomme ».

Mina lit : *Pour une méchante fille qui reconnaît ses torts et veut s'en corriger.* « C'est moi », s'écria-t-elle, en se jetant dans les bras de sa mère, les yeux baignés de larmes. La mère pleurait aussi, moitié de chagrin en pensant aux défauts de sa fille, moitié de joie en voyant son repentir.

« Et bien, (dit-elle après quelques mo- » mens de réflexion,) prends ce qui t'est

» destiné, et prie Dieu de t'aider à rem-
» plir ta résolution. »

« Non, maman, (répondit Mina,) je
» ne prendrai rien avant de ressembler à
» la bonne fille dont parle le premier billet.
» Conservez-moi toutes ces jolies choses,
» et dites-moi ensuite quand je pourrai
» les avoir ».

Cette réponse fit grand plaisir à la mère. Après avoir tout enfermé dans un bureau, elle en remit la clef à sa fille en lui disant : « Chère Mina, fais usage de cette clef
» aussi-tôt que tu croiras le pouvoir ».

Six semaines s'étaient écoulées sans que Mina eût donné le moindre sujet de plainte contre elle ; plus d'emportemens, plus de murmures ; Mina était la douceur même.

Seule un jour avec sa mère elle l'embrasse et lui dit d'une voie timide : « Ma-
» man, puis-je à présent..... »— Oui, mon enfant, tu le peux, (répondit cette heureuse mère en la serrant tendrement dans ses bras.) « Mais, dis-moi, comment
» as-tu fait pour devenir aussi bonne ?

» J'ai toujours pensé à mes défauts,
» (repartit Mina), et soir et matin j'ai
» prié Dieu de m'aider à m'en corriger ».

La mère versa les plus douces larmes ; Mina se mit en possession des jolies choses

qui lui étaient destinées, et continuant à être douce, elle se fit aimer de tout le monde.

Sa mère parlait un jour de cet heureux changement, en présence d'un enfant qui avait le même défaut dont Mina s'était corrigée.

Il fut si touché de ce récit, qu'il prit aussi-tôt la résolution d'imiter l'exemple de Mina, afin de devenir aussi bon et aussi aimable qu'elle. Il employa les mêmes moyens, et réussit aussi bien qu'elle l'avait fait.

Ainsi, non-seulement, Mina devint meilleure et plus heureuse, mais elle fut cause aussi qu'un autre se corrigea.

Quel enfant ne souhaiterait pas de procurer le même avantage à soi-même et aux autres ?

LA JEUNE MOUCHE.

FABLE.

UNE jeune mouche était avec sa mère sur le mur d'une cheminée, assez près d'une marmite où l'on faisait cuire un potage.

La vieille mouche qui avait des affaires ailleurs, dit à sa fille en s'envolant : « Reste

» où tu es, mon enfant, ne quitte pas ta » place jusqu'à mon retour.

» Pourquoi donc, maman ? demanda la » petite.

» Parce que j'ai peur que tu ne t'appro- » ches trop près de cette source bouil- » lonnante. (C'est la marmite qu'elle appelait ainsi.)

La jeune Mouche.

» Et d'où vient ne dois-je pas m'en ap- » procher?

La vieille Mouche.

» Parce que tu tomberais dedans et t'y » noyerais.

La jeune Mouche.

» Et pourquoi y tomberais-je ?

La vieille Mouche.

» Je ne saurais t'en dire la raison ; mais » crois-en mon expérience : chaque fois » qu'une mouche s'est avisée de voler sur » une de ces sources d'où s'exhalent tant de » vapeurs, j'ai toujours vu qu'elle y tom- » bait sans jamais en remonter ».

La mère crut en avoir assez dit et s'envola. Mais la petite se moquant de ses avis, se disait à elle-même : « Les gens âgés sont » toujours trop soucieux ! Pourquoi vou- » loir me priver du plaisir innocent de » voltiger un peu sur cette source fu- » mante?

» mante ? N'ai-je pas des ailes et ne suis-
» je point assez prudente pour éviter les
» accidens ? Enfin, maman, vous avez
» beau dire et m'alléguer votre expérience,
» je m'amuserai à voltiger un peu autour
» de la source ; et je voudrais bien savoir
» qui m'y ferait descendre ».

Elle s'envole en disant cela ; mais à peine fut-elle au-dessus de la marmite, qu'étourdie par la vapeur qui en montait, elle s'y laissa tomber. Avant d'expirer, elle eut encore le tems de prononcer ces mots :

« Malheureux les enfans qui n'écoutent
» point les avis de leur mère ! »

LES TROIS POISSONS.

FABLE.

UN bon homme avait trois poissons de la Chine, les plus jolis qu'on puisse voir. Il les avait placés dans un petit étang rempli d'une belle eau claire, et se plaisait à leur faire du bien.

Souvent il s'asseyait sur le bord, et jetait dans l'eau des miettes de pain blanc ; les jolis poissons s'empressaient de les manger, et c'était un grand plaisir pour eux. Le bon homme leur disait alors :

« Petits poissons, petits poissons, prenez » bien garde à deux choses si vous voulez » continuer à vivre aussi heureux que » vous l'êtes à présent.

» Gardez-vous bien de passer à travers » de la grille dans le grand étang qui est » à côté de celui-ci, et ne montez pas à la » surface de l'eau quand je ne suis pas au- » près de vous. »

Mais les petits poissons ne comprirent pas bien ces conseils. Le bonhomme, pour les leur faire mieux entendre, se plaça près de la grille; et chaque fois qu'un poisson s'en approchait pour la traverser, il frappait sur l'eau avec un gros bâton; alors le poisson effrayé n'osant avancer davantage, restait dans le petit étang.

Il faisait la même chose quand les poissons s'avisaient de nager vers la surface, et la frayeur les obligeait bien vîte à regagner le fond de l'eau.

« A présent les voilà bien instruits, » dit le bonhomme, et il retourna dans sa maison.

Les trois jolis poissons se rassemblèrent après son départ, branlant la tête, et ne pouvant comprendre pourquoi le bonhomme ne voulait pas qu'ils s'approchassent de la surface de l'eau, et d'où vient il leur défen-

dait de traverser la grille pour aller nager dans le grand étang.

« Lui-même se promène bien là-haut, dit un des poissons, pourquoi ne pourrions-nous pas aussi nous élever un peu?

« Et pourquoi serions-nous toujours emprisonnés, dit un autre? quel mal nous en arriverait-il, si de tems en tems nous allions nous promener dans le grand étang?

» Oh! c'est un homme dur, reprit le premier poisson; il n'a point d'amitié pour nous, et ne permet pas que nous ayons du plaisir.

» Je ne m'embarrasse pas de sa défense, s'écria le second, et dès ce moment je vais faire une petite promenade dans le grand étang.

» Et moi, dit le premier, je vais un peu monter en attendant, et jouer aux rayons du soleil. »

Le troisième poisson, au contraire, fut assez sage pour se dire à lui-même:

« Le bonhomme a sans doute ses raisons pour nous défendre cela.

» Il est certain qu'il a de l'amitié pour nous, et qu'il est bien aise que nous ayons du plaisir.

» Si cela n'était pas, viendrait-il si souvent nous donner du pain, et se réjouirait-il de ce que nous le mangeons?

» Non, ce n'est pas un homme dur, et je prendrai le parti de faire ce qu'il veut, quoique je ne sache pas pourquoi il le veut. »

Ce bon petit poisson resta donc au fond de l'eau; mais les autres firent ce qu'ils avaient projetté.

L'un, passant par la grille, arriva dans le grand étang; l'autre s'égaya sur l'eau, aux rayons du soleil, et tous deux se moquaient de leur frère, qui n'avait pas voulu être aussi heureux qu'ils l'étaient.

Mais qu'arriva-t-il?

A peine le premier fut-il arrivé dans le grand étang, qu'un brochet sauta sur lui et l'engloutit.

L'autre fut apperçu par un oiseau de proie, qui fondit sur lui et le dévora.

Il ne resta plus que le sage et docile poisson, qui n'avait pas suivi leur exemple.

Le bonhomme, fort content de sa docilité, en eut le plus grand soin, et lui apportait la meilleure nourriture. Ce poisson vécut toujours heureux, et parvint à une grande vieillesse.

LETTRE

De Madame DE VALCOUR à ANNETTE.

JE profite d'une occasion qui se présente, ma chère Annette, pour vous envoyer *le nouveau Robinson* (1), qui sûrement vous fera grand plaisir, ainsi qu'à vos jeunes amis. Nous ne l'avons que depuis quelques jours; Julie, qu'il intéresse beaucoup, n'a pas encore eu le tems de l'achever; et ce n'est pas une petite preuve d'amitié qu'elle vous donne, en consentant à vous céder son exemplaire. Mais elle sait déjà que l'amitié, de même que la vertu, ne serait rien, si elle n'était capable de quelque sacrifice. D'ailleurs, elle jouit d'avance des momens agréables que vous procurera la lecture de ce bon ouvrage. Je vous avais promis un jour de mettre sous vos yeux divers exemples des avantages précieux et innombrables que l'homme retire de la

(1) On ne saurait trop recommander la lecture de cet ouvrage, dont la traduction française a paru en même tems que l'original. Monsieur *Campe* a refondu l'ancien Robinson; et au moyen de ses additions et de ses retranchemens, en a fait un livre entièrement approprié aux enfans.

société de ses semblables ; mais vous les trouverez développés ici bien mieux que je n'aurais pu le faire. Le Robinson, dont vous lirez l'histoire, se trouve dans la situation la plus désespérante ; jeté par un naufrage dans une île déserte, privé de la société de tout être vivant, dénué de provisions pour se nourrir, d'armes pour se défendre contre les bêtes sauvages, d'instrumens pour cultiver la terre, en un mot de tout ce que l'art a inventé pour fournir aux besoins et aux commodités de la vie. Ce n'est pas tout : dans cette situation malheureuse il pouvait lui rester au moins deux avantages bien précieux, le sentiment d'une conscience pure, et la connaissance des arts les plus utiles à l'entretien de la vie.

Mais figurez-vous, ma chère Annette, que ces deux biens lui manquaient aussi. D'un côté il se reprochait vivement sa conduite envers ses parens, qu'il avait quittés sans leur aveu, et qu'il se représentait toujours pleurant la perte et le malheur d'un fils ingrat. D'un autre côté, il regrettait d'avoir mal employé les premières années de sa jeunesse, de ne s'être vraiment appliqué à rien d'utile, d'avoir mal observé et peu appris. Vous allez croire, mon enfant, d'après ce que je viens de dire, que rien n'est plus triste que l'histoire du

nouveau Robinson, et que le héros étant toujours malheureux, le lecteur est toujours affligé. Non, ma chère Annette, ce n'est point cela. Robinson, à la vérité, essuie bien des peines dans son île, mais il y goûte aussi des plaisirs de plus d'un genre. Séparé de toute l'espèce humaine, n'envisageant d'abord nulle ressource contre la faim, nul abri contre les attaques des bêtes sauvages, il se livre à la plus vive douleur; mais on lui avait appris que l'homme n'est jamais seul, puisque Dieu est par-tout, et il savait que l'auteur de toutes les créatures en est aussi le père et le soutien; sa confiance en Dieu le ranime; il cherche autour de lui, et bientôt il trouve, et sur le rivage de la mer, et parmi les végétaux qui croissaient dans l'île, de quoi pourvoir à sa nourriture. Privé de tous les instrumens qu'inventa l'industrie des Européens, il n'a pour sa conservation que sa tête et ses bras. Mais il avait de l'intelligence et de la force, et son exemple vous fera voir de combien de travaux et d'inventions l'homme est capable, quand un grand intérêt le guide et l'anime. Vous verrez aussi que chaque effort suivi d'un succès, devint pour lui une source de plaisirs. Le sentiment des torts qu'il avait eus envers ses parens, lui coûte sans doute bien des larmes; mais le

repentir qui les faisait couler, est la guérison de l'ame; il efface les taches qui la souillent, et calme les remords qui l'agitent. En un mot, Robinson, solitaire et repentant, devient et meilleur et plus heureux. Enfin, ce qui ajoute un nouvel intérêt à son histoire, c'est qu'elle est contée à des enfans par un père de famille; les remarques et les questions des uns, jointes aux leçons du père, contribuent à rendre cette lecture aussi instructive qu'amusante.

Vous recevrez, avec le nouveau Robinson, trois autres morceaux que j'ai traduits pour votre usage et celui de Julie. Mais je dois ajouter ici un mot d'explication, pour vous faire mieux comprendre le dialogue qui a pour titre *la Veuve de Zehra*. L'un des personnages qu'on y introduit, est désigné sous le nom du *calife Benbechir*; or je crois que vous ignorez, ma chère Annette, ce qu'on entend par un *calife*. C'est le titre qu'ont porté des monarques orientaux qui régnaient avec un pouvoir sans bornes, disposant à leur gré de la vie et des biens de leurs sujets, ou plutôt de leurs esclaves, car les hommes perdent l'usage de la liberté quand ils servent un maître despotique. De pareils sujets sont très à plaindre, direz-vous sans doute, et cette réflexion sera bien fondée. Mais,

graces à la bonté naturelle de l'homme, les califes n'abusaient pas toujours de leur pouvoir ; heureusement aussi et pour eux-mêmes, et pour le peuple, ils croyaient à une autre vie, et l'idée d'un juste juge auquel ils rendraient compte après la mort, les engagea souvent à exercer sur la terre la justice et l'humanité.

Adieu, ma chère Annette, Julie vous embrasse, etc.

LA VEUVE DE ZEHRA (1).

I.

BENBECHIR, Cadi, (c'est-à-dire Juge de Zehra (2)*,) UNE VEUVE affligée.*

BENBECHIR.

QU'AS-TU, pauvre femme? pourquoi répands-tu des larmes?

LA VEUVE.

Ah! sans doute je suis pauvre. Cet âne, ce sac vuide et les habits qui me couvrent

---

(1) L'idée de ce morceau est prise dans les *Mélanges de Littérature orientale*, publiés par monsieur *Cardonne ;* mais monsieur *Meissner* lui ayant donné une forme plus heureuse dans le *Muséum allemand*, j'ai préféré de traduire son imitation.

(2) *Zehra*, petite ville aux environs de Cordoue.

sont les seuls biens qui me restent; le Calife m'a enlevé tous les autres.

BENBECHIR.

Le Calife! .... Et en quoi consistaient les biens dont il t'a privée?

LA VEUVE.

C'était une métairie, héritage de mes pères et de ceux de mon mari.... O combien ce lieu m'était cher! C'est-là où nous prîmes naissance, où nous fûmes élevés, où commença notre tendresse, où nous devînmes époux; c'est-là où il mourut..... Avant que de mourir, il me recommanda de ne jamais me dessaisir de l'héritage de nos aïeux, mais de le conserver à notre fils, qui peut-être au moment où je parle, perd la vie dans l'armée du Calife, pour un maître qui nous a tout ôté.

BENBECHIR.

Mais par quelle raison le Calife t'a-t-il enlevé cette pièce de terre?

LA VEUVE.

Pour y bâtir une maison de plaisance.

BENBECHIR, *à part.*

O Dieu tout bon! Il a reçu de toi tant de maisons de plaisance, et pour en avoir une de plus, il enlève à ses semblables leur

unique demeure! (*Haut.*) Et qu'as-tu reçu en échange?

LA VEUVE.

Rien.... Il m'offrit d'abord une petite somme, mais voyant que je refusais de vendre, il s'est emparé par force de ce qu'il ne pouvait acheter.

BENBECHIR.

Ne lui as-tu pas représenté le malheur de ta situation?

LA VEUVE.

Si je l'ai fait?.... Ah! baignée de larmes et prosternée à ses pieds, je l'ai prié, conjuré.... je lui ai dit tout ce que la douleur, l'angoisse et le désespoir peuvent dicter, et.... (*Elle ne peut continuer.*)

BENBECHIR.

Et il ne t'a point écoutée?

LA VEUVE, *pleurant.*

Et il m'a durement repoussée!

BENBECHIR, *tournant les yeux vers le ciel.*

Père des hommes, il est ton représentant sur la terre, et il repousse ceux qui ne lui demandent que justice et qu'humanité! tandis que tu rejètes en silence et sans colère nos prières les plus injustes.—Femme,

donne-moi pour quelques momens ce sac et cet âne, et suis-moi de loin. J'ai quelque crédit sur le Calife.... Où est-il maintenant?

LA VEUVE.

Sur le terrein même qu'autrefois je pouvais appeler mien. — Mais que prétends-tu faire de ce sac et de cet âne?

BENBECHIR.

Ne t'en inquiète point, et suis-moi.

II.

LE CALIFE, HAKKAM, BENBECHIR.

BENBECHIR.

GLORIEUX chef des croyans....

LE CALIFE.

Ah! sois le bien-venu, Benbechir! Il y a très-long-tems que je ne t'ai vu à ma cour.... D'où viens-tu à l'heure qu'il est?

BENBECHIR.

Je viens de parler à une pauvre femme, autrefois en possession....

LE CALIFE, *d'un air sérieux.*

Je devine ce qui va suivre et ne veux pas l'entendre..... Que la rebelle porte à l'a-

venir le châtiment de son premier refus!.... Ne suis-je pas en droit de disposer à mon gré des biens et de la vie de mes sujets?

BENBECHIR.

Sans doute, et tu as sur eux ici-bas un pouvoir illimité!..... Aussi la pauvre veuve ne reclame point son ancien domaine, elle en voudrait seulement un simple souvenir; et je viens demander pour elle la permission de remplir de terre le sac que j'ai apporté.

LE CALIFE.

Oh! de bon cœur, et quand il y aurait dix sacs, tu pourrais les lui remplir.... Bientôt, bientôt tu ne reconnaîtras plus ce terrein; regarde, Benbechir, là je ferai construire un superbe palais d'été; ici je veux un jet-d'eau; plus loin, je fais élever une tour qui dominera toute la contrée.

BENBECHIR, *toujours occupé à remplir son sac.*

Oui?.... Dans l'instant j'aurai fini; et je me prépare, ô glorieux Calife, à te faire une autre demande, mais bien moins importante encore que ne l'était la première.

LE CALIFE.

Quelle est-elle?

BENBECHIR.

Ce sac est maintenant rempli ; je te conjure de m'aider à le charger sur mon âne.

LE CALIFE.

Quelle étrange proposition ! Est-ce à moi qu'elle doit s'adresser? Appelle plutôt un de mes esclaves.

BENBECHIR.

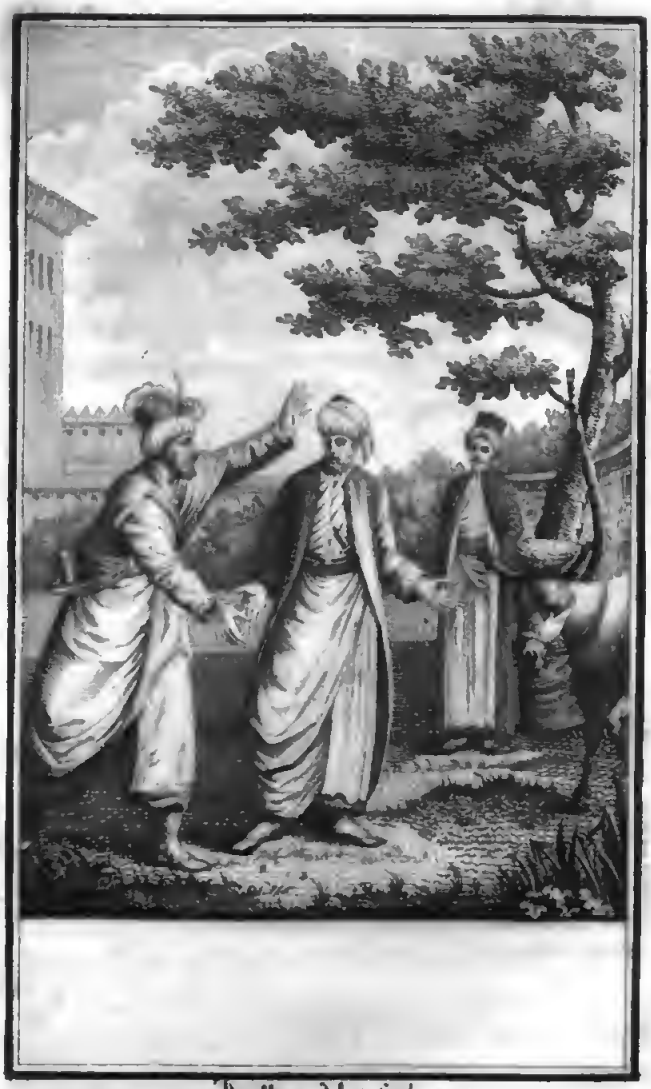
Non, c'est de toi qu'il faut que j'obtienne cette grace, ne me la refuse pas.

LE CALIFE.

Insensé ! ce fardeau est trop lourd pour moi.

BENBECHIR.

Trop lourd? Quoi ! ce sac qui ne renferme qu'une si petite partie de la terre sur laquelle nous marchons, te paraît déjà trop lourd?.... Ah ! prince, et tu ne frémis pas à l'idée du jour où tu paraîtras devant ton juge et le nôtre, où non-seulement ce sac, mais ce terrein tout entier, avec les palais, et les tours que tu veux y faire construire.... ce terrein humecté de tous les pleurs que tu as fais répandre aux malheureux..... sera pour toi un insupportable fardeau?..... Ici tu es souverain, d'un signe tu donnes la mort, d'une parole tu



Devilliers del et Sculp an 9.

fais mille infortunés; mais un tems viendra où tu seras l'égal de tes esclaves.

LE CALIFE.

L'égal de mes esclaves!

BENBECHIR.

Je me trompe..... Mais la distinction entre vous fera ton supplice. Tu as pu beaucoup enlever, mais tu auras aussi beaucoup à expier. Chacun de nous ne rendra compte que des seuls biens qui lui sont confiés; et toi, tu répondras de tous les nôtres..... Adieu, pardonne ce langage.

(Il veut se retirer.)

LE CALIFE, *l'arrêtant.*

Te pardonner?.... Ah! plutôt te rendre graces..... Appelle la veuve! Tout ce terrein lui est rendu, et pour la dédommager dès larmes que je lui ai fait répandre, qu'il soit aggrandi du double aux dépens de ceux de mes jardins qui l'avoisinent..... Et toi, ne t'éloigne point de ma cour; je veux te récompenser dignement. Les princes ont besoin d'un guide qui les redresse, qui les avertisse de leurs fautes : désormais tu seras le mien.

LE JUIF RECONNAISSANT,

OU

LA PROBITÉ RÉCOMPENSÉE (1).

UN juif qui revenait d'une foire, rencontra sur sa route un bras de rivière, qu'il devait nécessairement traverser. L'eau n'était pas profonde, et on pouvait passer à cheval d'un bord à l'autre, pourvu qu'arrivé à moitié chemin, on se gardât bien de tourner trop à droite. Là se trouvait un gouffre profond où plus d'un voyageur avait péri. Le juif instruit du danger, l'avait évité plus d'une fois; mais au moment dont je parle, il manqua de précaution et s'approcha trop près du tournant d'eau. Il sent que son cheval s'enfonce et jette un cri perçant. Un laboureur qui travaillait tout près de-là, voyant le péril où était cet homme, détache au plus vîte un cheval de sa charrue, s'avance courageusement près du gouffre, et a le bonheur de saisir le juif par son manteau et de l'amener heureusement à terre. Quant au cheval de celui qu'on venait de sauver, il fut perdu sans

(1) Cette anecdote est tirée du *Kinder Freund*.

retour,

retour, et le poids d'une valise dont il était chargé, l'entraîna au fond de l'eau.

Le paysan et sa famille eurent bien de la peine à ranimer leur hôte évanoui et moitié mort de froid et de frayeur. Il reprit enfin l'usage de ses sens, mais pour se livrer à la douleur. De tous les biens qu'il possédait un quart-d'heure auparavant, il ne lui restait que la vie; et la perte qui le touchait le plus, était celle d'une bourse de cuir qu'il avait attachée à sa ceinture, et qui renfermait nombre de diamans et de perles. Il était peu vraisemblable qu'il l'eût perdue dans l'eau, et ses soupçons tombèrent naturellement sur son libérateur, qui pouvait lui avoir enlevé ce trésor pendant son évanouissement. Le paysan de son côté protestait qu'il n'avait aucune connaissance de cette bourse; et le juif qui avait fondé sur elle l'espoir d'un commerce avantageux, sentait vivement le malheur de sa situation.

Il aurait pu attaquer le paysan en justice, et susciter à cet honnête homme des affaires très-embarrassantes, tant les apparences étaient contre lui; mais le juif avait l'ame trop généreuse pour s'arrêter à cette idée. Tu as sauvé ma vie au péril de la tienne, disait-il au laboureur, mais tu m'ôtes le pouvoir de te prouver ma reconnaissance. La seule marque que je puisse t'en donner,

est de ne pas porter plaintes devant un tribunal, du vol que tu m'as fait; et en m'abstenant de te poursuivre en justice, je te dédommage richement des petites dépenses que je t'ai occasionnées. Mais j'exige de toi que tu me donnes quelques pièces de monnaie pour me mettre en état de gagner une ville à quelques lieues d'ici, où je trouverai des gens de ma nation et des ressources pour subsister. Tu n'aurais pas dû m'enlever ma bourse : elle aurait été également à toi, et même le service que tu m'as rendu, ne serait point assez payé par ce qu'elle renferme : je te dois mille fois plus que je ne pourrai jamais te rendre, quoique, à force de travail et d'industrie, je puisse espérer de rétablir un jour ma fortune.

Le pauvre laboureur était inconsolable de ne pouvoir prouver son innocence, qu'il affirmait en vain par ses protestations et ses larmes; enfin, il congédia son hôte, et ils se séparèrent assez mécontens l'un de l'autre.

Quelques mois après le départ du juif, le paysan voulut amender son champ, et tandis qu'il vuidait une fosse pleine de fumier, il vit pendre à sa fourche une longue bourse de cuir. Aussi-tôt il l'examine de plus près, et trouve en l'ouvrant, les

bijoux dont le juif avait tant regretté la perte.

Comment cette bourse a-t-elle pu se trouver là? demandera-t-on sans doute. Cela est très-aisé à expliquer, car aussi-tôt que le juif eut été tiré de l'eau, on l'avait déshabillé et couché sur de la paille, pendant qu'on lui chauffait un lit : la bourse, à laquelle personne n'avait pris garde dans cette confusion, était restée dans la paille, et celle-ci avait passé quelques tems après dans la fosse au fumier.

Quel parti devait prendre alors le paysan? Où trouver le possesseur de la bourse? il ignorait le lieu de sa demeure. Sans doute, il aurait pu déposer ce trésor entre les mains du magistrat, ou en faire annoncer la découverte dans les papiers publics. Mais ces moyens employés par les gens honnêtes quand ils trouvent des choses précieuses qu'ils n'ont point droit de garder, ne vinrent point à l'esprit de notre laboureur. Il se contenta de serrer soigneusement la bourse sans en rien détourner. Vers le retour du tems de la foire, il se promenait souvent sur le grand chemin, et y envoyait aussi sa femme et ses enfans dans l'espérance de rencontrer le juif. Deux ans se passèrent sans qu'ils pussent le découvrir; mais un soir pendant que le la-

boureur et sa pauvre famille faisaient ensemble le plus frugal des soupers, ils entendirent le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant leur chaumière. Le père regarde par la fenêtre, et voit plusieurs juifs descendre d'un charriot de voyage. La mère et les enfans pâlissent de frayeur à cette nouvelle, persuadés que le possesseur de la bourse arrive dans le dessein de leur nuire : tous se dispersent et se cachent, à l'exception du père qui se flattait de désarmer la colère du juif en lui rendant son trésor. Pendant qu'il s'occupait de cette pensée, le juif suivi de ses deux compagnons de voyage entre dans la maison, se jette au col de son libérateur et l'assure qu'il n'a point à craindre que la bourse lui soit redemandée. « Actuellement, ajou-
» ta-t-il, je suis bien convaincu que vous
» êtes un honnête homme, et je viens ici
» pour témoigner par des effets la recon-
» naissance que je vous dois. Jusqu'à pré-
» sent je n'avais point été en état de le
» faire, et quand même j'en eusse eu le
» pouvoir, je ne l'aurais pas voulu tant
» que je conservais des soupçons contre
» vous. »

Le paysan surpris de ce discours, lui demande pourquoi il l'avait soupçonné autrefois, et d'où vient il le justifiait à présent ?

« A chaque voyage que j'ai fait à la foire, » répondit le juif, j'ai secrètement épié » votre conduite; je me suis glissé jusques » dans votre village pour m'informer de » l'état de vos affaires, et savoir si vous » aviez aggrandi votre champ, ou fait » quelque autre acquisition; mais j'ai ap- » pris tout nouvellement, que bien loin de » vivre avec plus d'aisance, la disette des » deux dernières années vous a réduit à la » pauvreté, que vous avez vendu votre » attelage de bœufs, et que faute de pou- » voir rembourser une somme de cin- » quante écus que vous aviez empruntée, » le terrein qui vous appartient va être » mis en vente. Je veux, puisque Dieu » m'a béni, payer votre dette, et.... »

Ici le paysan versa des larmes, et sans dire un seul mot, entra dans une autre chambre, revint un moment après, et au grand étonnement des juifs, posa la bourse sur la table. — « Qu'est-ce que cela veut » dire? s'écrièrent-ils. —

« Tenez, dit le paysan, vous verrez » qu'il n'y manque rien ».

Le juif examina sa bourse, et y retrouva tout, jusqu'à la plus petite perle, jusqu'au moindre grain d'or qu'il y avait enfermé.

Le paysan lui raconte alors comment

elle s'était perdue et retrouvée, et lui avoue que souvent dans le besoin d'argent où il s'était trouvé, il avait été tenté d'en faire usage; mais qu'au lieu de commettre cette injustice, il avait préféré de souffrir de la faim, et de vendre jusqu'à sa dernière vache. Il ajouta que le bon Dieu lui avait toujours fourni quelque ressource pour son entretien et celui de sa pauvre famille; enfin, il n'oublia point de dire au juif combien de fois il s'était promené sur le grand chemin vers le tems de la foire, dans l'espérance de le rencontrer. Les larmes coulaient sur le visage du juif à l'ouïe de ce récit : d'abord il ne voulut pas même reprendre la bourse; puis après un moment de réflexion : « Tu as raison, mon ami, » dit-il au paysan, ne connaissant pas la » valeur de ces bijoux, à peine pourrais-tu » retirer, en les vendant, le tiers de ce » qu'ils ont coûté. Mais la meilleure mé- » tairie qu'on puisse acquérir dans ce vil- » lage, sera pour toi ».

Peu de jours après, le juif eut occasion d'en acheter une telle qu'il la desirait, et après l'avoir payée, il en fit don à l'honnête paysan.

Maintenant, à chaque voyage qu'il fait à la foire, cet homme reconnaissant ne manque pas d'aller voir son libérateur, et

il ne vient jamais sans apporter quelque présent à la famille.

---

*EXTRAIT d'une Lettre de M. le Baron de H***, datée de B***, dans le duché de Juliers, le 26 septembre 1774* (1).

IL y a quelques semaines qu'une paysanne d'un âge mûr se rendit chez moi, accompagnée du mari qu'elle avait épousé en secondes noces, et d'un fils de douze ans, fruit de son premier mariage. Elle était suivie d'un vénérable vieillard, et de deux autres paysans qu'ils avaient amenés pour servir de témoins. La femme s'adressant à moi, ouvrit ainsi l'entretien : « On dit que » vous êtes un seigneur qui écoutez volon» tiers les pauvres villageois, et qui aimez » à terminer leurs différens ; c'est pour» quoi nous venons vous prier de nous » mettre d'accord. Il y a plusieurs années » que je suis en dispute avec ce vieillard » pour une somme considérable, et de » part et d'autre nous ne voudrions point » en venir à un procès dans les formes. » Elle se tut comme pour attendre ma ré-

(1) Cet extrait, traduit de l'allemand, est tiré de l'*Iris* de monsieur *Jacobi*.

ponse. Je me suis toujours senti une vocation particulière pour assister les habitans de la campagne dans leurs besoins et leurs affaires, en leur fournissant des secours et des conseils, et leurs bénédictions m'ont toujours richement récompensé.

La paysanne qui venait de m'adresser ce discours, portait sur sa physionomie l'empreinte d'une ame honnête et sensible; et son extérieur était plus prévenant que ne l'est d'ordinaire celui de ses pareilles. Quant à son adversaire à cheveux blancs, tout annonçait en lui le calme d'une conscience pure, et tous les juges du monde auraient présumé en le voyant, que le bon droit était de son côté. Je ne balançai donc point à accepter l'office d'arbitre, et m'informai de quoi il était question.

La paysanne prit la parole, et mit dans son discours l'éloquence naturelle à son sexe, et une chaleur qui montrait combien elle avait envie de persuader. « Il y a sept ans, » dit-elle, que mon premier mari est » mort, et pendant plus de vingt années » il a vécu avec le vieillard ici présent » dans une si grande intimité, que ce qui » appartenait à l'un, était toujours au ser- » vice de l'autre. Comme mon mari était » pauvre, et que son ami au contraire étoit

» à son aise, il a dû naturellement arriver
» que le premier se soit toujours trouvé
» redevable à l'autre. Actuellement, ma
» situation a changé en bien, et depuis
» long-tems j'aurais pu acquitter la dette ;
» mais ce vieillard s'obstine à ne pas vou-
» loir montrer son livre de compte, qui
» ferait voir à combien se monte la somme.
» Il s'en remet à moi, et veut que je lui
» paie en conscience ce que je crois lui
» devoir. Mais j'aimerais mieux donner à-
» la-fois tout ce que je possède, que de
» risquer de faire une injustice, et de lais-
» ser cet enfant incertain si son honnête
» père peut reposer tranquillement dans le
» cercueil ».

L'enfant, qui durant ce discours avait toujours eu les yeux fixés sur sa mère, se mit alors à pleurer. J'ai de la peine à vous exprimer tout le plaisir que me causèrent ces larmes. Le second mari de la plaignante approuvait aussi sa conduite. « Femme, lui dit-il, il faut mettre fin à
» cette affaire ; et s'il en est besoin, tu n'as
» qu'à prendre une partie de mon argent
» pour ajouter au tien : car on ne peut
» manger son pain tranquillement, quand
» on a quelque chose sur le cœur ».

C'était alors au vieillard à se défendre, et il le fit avec tant de dignité et de modes-

tie, qu'il s'attira toute mon estime. « Il est » vrai, dit-il, que le premier mari de cette » bonne femme a été depuis l'enfance mon » meilleur ami; deux frères jumeaux ne peu- » vent s'aimer plus tendrement que nous ne » nous aimions lui et moi. A coup sûr, s'il » était encore en vie, il n'aurait pas fallu » tant de paroles pour régler nos comptes. » Il est vrai encore qu'il me devait quel- » qu'argent, parce que, vu les circonstan- » ces où nous nous trouvions, c'était moi, » et non pas lui, qui était dans le cas de » prêter. Ce qu'il a reçu de moi à diffé- » rentes reprises, se monte à plus de cent » écus, suivant mon livre de compte; » mais d'un autre côté, ce que j'ai reçu » de lui, je ne l'ai point noté; et cepen- » dant cela doit être considérable, car je » me rappelle entr'autres que lorsque » l'épidémie m'eut enlevé tout mon bé- » tail, il y a environ vingt ans, de trois » vaches qu'avait mon ami, il vint m'a- » mener les deux plus belles, et de plus, » qu'il partagea avec moi sa provision de » beurre, sans vouloir rien accepter pour » cela. Je ne dis rien de toutes les courses » et de tout l'ouvrage qu'il a fait pour moi; » mais enfin ma partie adverse doit me » porter tous ces articles en compte, avant » que je puisse faire valoir ma prétention,

» et c'est-là ce qui cause notre dispute ».

La paysanne soutint alors que de semblables services d'amis, que les voisins ont coutume de se rendre mutuellement, se compensent les uns par les autres; et ajouta que son mari n'avait pas laissé de compte en règle; qu'elle savait seulement qu'il marquait avec de la craie sur une ardoise les sommes d'argent que son ami lui prêtait. Cette ardoise conservée soigneusement pendant sept ans, fut produite alors par la paysanne, pour servir de témoin contre elle-même. En y jetant les yeux, je vis une rangée de chiffres romains, à peine lisibles, et qui ne prouvaient rien, sinon l'honnête simplicité de ces bonnes gens. Je demandai au vieillard s'il était sûr de l'exactitude de son livre de compte.

« Vous savez bien, répondit-il, que » nous autres paysans ne sommes pas aussi » exacts dans nos écritures que les négo- » cians et les savans; et il y a quelques ar- » ticles dans mon livre qui pourraient bien » n'être pas tout-à-fait justes. Ainsi, mon- » sieur, ne jugez pas suivant la rigueur » des lois, mais selon l'équité, et n'ou- » bliez pas que mon débiteur fut mon ami, » et que je suis plus en état de supporter » quelque perte que ce jeune garçon et » son honnête mère.

« Oui, monsieur, reprit la paysanne; » décidez, nous nous en rapportons à vous » et je rembourserai tout ce que vous ju- » gerez équitable, car je n'oublierai jamais » que feu mon mari m'ordonna sur son lit » de mort, de régler compte avec son ami, » et de l'en croire sur sa parole. »

Vous jugez qu'il ne fut pas difficile de mettre d'accord de si nobles adversaires. L'antique ardoise fut comparée au livre de compte, les articles qui se trouvèrent conformes, furent reconnus justes, on passa l'éponge sur tout le reste. Puis la paysanne et le vieillard s'embrassèrent cordialement, tandis que les témoins les considéraient avec respect. Ils s'en retournèrent ensemble, et le vieillard les invita tous chez lui pour le lendemain, qui était un jour de fête dans la paroisse, afin, disait-il, de se bien réjouir entr'eux, et de boire à ma santé. Pour moi, je me félicite encore d'avoir été à même de connaître d'aussi belles ames, et de me trouver en quelque relation avec elles.

L'ÉCU NEUF,

OU

L'HEUREUSE MATINÉE.

(1) UN matin que nous étions occupés à déjeûner, nous vîmes entrer dans la chambre un de mes fermiers qui venait m'apporter de l'argent. La somme fut comptée et divisée en monceaux. Parmi les pièces étalées sur la table, se trouvait un écu neuf, dont l'éclat et la jolie empreinte frappèrent les yeux du plus jeune de mes fils. Il l'examinait avec un certain air qui me fit comprendre qu'il desirait de l'avoir. Je pris l'écu, et le lui montrant de tous côtés, il faut convenir que cette pièce est jolie, dis-je à l'enfant, on peut s'amuser un instant à considérer son éclat, et les jolies petites figures qu'on y distingue; mais cela est bientôt vu; et quand on connaît une de ces pièces, c'est comme si on avait vu toutes les autres. D'ailleurs, elle ne bril-

(1) C'est un père de famille qui fait ce récit, traduit du hollandais, et tiré d'une feuille hebdomadaire très-estimée, qui a pour titre *de Burger*, c'est-à-dire, *le citoyen*.

lera pas long-tems. Examine cette autre, elle a perdu son éclat, l'empreinte en est presqu'effacée, elle n'attire plus les regards. Cette pièce en elle-même n'a presque rien qui soit propre à nous procurer du plaisir, et tant que nous la conserverons, elle nous sera fort peu utile. Voyons un peu ce que nous en pouvons faire ?... La jeter à terre et nous amuser à la voir rouler, ou bien nous en servir pour jouer aux petits palets ?... Nous pourrions aussi en faire usage comme d'un poids dans la balance, ou la coudre dans une manche de robes de ta mère..... Voilà à-peu-près tout le parti qu'on en peut tirer, et tout cela est fort peu de chose. Un morceau de plomb servirait tout aussi bien, et même encore mieux, à ces divers usages. Mais si cet écu sort de nos mains, et que nous le fassions passer dans celles d'autrui, il pourra nous rendre de bien meilleurs services. Voulons-nous acquérir quelque chose dont la vue nous réjouisse ? avec notre écu nous aurons une estampe, un chef-d'œuvre de l'art, que nous regarderons vingt fois avec un plaisir toujours égal et toujours nouveau. Assurément, si nous employons à considérer notre écu les momens que nous eussions donnés à l'estampe, nous aurons bien moins de plaisir..... Nous

pouvons aussi en acheter un jeune arbre, qui, transplanté dans notre jardin, nous fournira pendant bien des années un ombrage salutaire.... Si nous voulons faire servir notre écu à un usage plus essentiel, donnons-le au boulanger, et il nous fournira une portion de pain suffisante pour plusieurs jours..... Nous pouvons en acheter un sac de pommes de terre, qui fera subsister une pauvre famille pendant le tems le plus rigoureux de l'hiver..... Ou bien l'écu servira à payer des remèdes qui, avec l'aide de Dieu, rendront peut-être la santé à un père de famille accablé de souffrances, etc.... Tu vois, mon cher enfant, que nous avons à choisir entre plusieurs usages utiles ou agréables, et je vais t'indiquer encore une des meilleures manières d'employer cet argent... Nous pouvons le donner à un indigent privé de tous les moyens de gagner sa vie, et le rendre heureux pour plusieurs jours. Nous verrions couler sur ses joues livides des larmes de reconnaissance et de joie. Et la vue de son bonheur ne nous ferait-elle pas goûter la plus douce satisfaction ?

« O papa ! dit mon fils, en me saisissant » les mains, je voudrais qu'il y eût un pau» vre à portée de nous, je serais si charmé » de le voir content ! »

Eh bien ! sortons ensemble, peut-être n'irons-nous pas loin sans en trouver un.

Nous sortîmes, et à peu de distance de chez moi nous rencontrâmes une pauvre femme qui faisait marcher un âne devant elle. Il était chargé de deux paniers dans chacun desquels était un petit enfant : tout en eux annonçait l'indigence ; ils étaient couverts de haillons : néanmoins ils souriaient gracieusement aux passans, et n'avaient pas le sentiment de leur misère. La mère nous conjura de lui faire l'aumône. Au même instant l'âne s'arrête et se retourne, comme pour appuyer la sollicitation, en faisant voir les deux petites créatures qu'il portait.

D'un autre côté arrivaient deux vieilles gens, un homme et une femme, se tenant par le bras, et appuyés chacun sur un bâton. La vieille regarde les petits infortunés avec un visage qui peignait en même-tems et la plus vive compassion, et le regret de ne pouvoir leur fournir aucun secours... Les pauvres enfans ! s'écria-t-elle d'une voix émue. Nous donnâmes l'écu à la pauvre mère. La vieille femme était alors tout près de nous : Dieu vous bénisse ! nous dit-elle en passant, avec un air aussi joyeux qu'il avait paru triste l'instant d'auparavant. Quant à la joie et à la reconnaissance de la pauvre

pauvre mère, je n'entreprendrai pas de vous les décrire : ses petits enfans excités par elle, nous jetaient des baisers, et balbutiaient aussi quelques mots de remercîment.

Eh bien! mon cher enfant, dis-je alors à mon fils, ne sommes-nous pas heureux? Cet emploi de notre écu ne nous fait-il pas goûter la joie la plus douce et la plus pure? « Oh! répondit-il d'une voix entre-coupée, » je n'ai jamais été si content.... je sens » quelque chose en moi qui me presse la » poitrine... qui me donne envie de pleu» rer... et cependant c'est agréable, oui, » bien plus agréable que lorsque j'éclate » de rire... jamais je n'ai encore senti » cela. » — Tu me causes une joie extrême, lui dis-je, en le serrant entre mes bras; c'est l'émotion de la bienfaisance, le plaisir attaché à la vertu que tu éprouves en ce moment. Tu te réjouis de voir le sourire du contentement sur le visage d'une femme, dont l'air abattu et la tête penchée annonçaient l'instant d'auparavant que son cœur était plein de tristesse; tu te réjouis de savoir que deux pauvres enfans, incapables jusqu'ici et de sentir leur misère et de pourvoir à leur subsistance, auront de quoi se nourrir pendant plusieurs jours; tu éprouves une satisfaction intérieure de

ce que nous avons fait une bonne action ; et tu te souviens avec plaisir de cette autre femme qui témoignait tant de compassion pour ces petits infortunés, et qui nous a bénis comme si elle-même eût reçu le don que nous avons fait à la pauvre mère.

« Oh ! cela est vrai, interrompit-il ; la bonne » vieille ! elle paraissait pauvre aussi..... » N'aurait-elle pas besoin d'un écu ? Si je » courais après elle, mon cher papa ? car » vous avez sûrement de quoi lui donner. »

J'aimerais sans doute, lui répondis-je, à faire du bien à une personne qui, souffrante elle-même, éprouve néanmoins tant de pitié pour les maux d'autrui. Mais, mon cher enfant, savons-nous bien si l'offre d'un écu lui ferait plaisir ? Un pauvre, qui a des sentimens d'honneur, attend jusqu'à la dernière extrémité, avant de se résoudre à recevoir ainsi l'aumône. Tant qu'il reste quelque moyen de vivre sans le secours d'autrui, il faut le mettre en usage ; et quand on ne peut plus se passer des autres, il vaut mieux avoir recours à ceux qui distribuent l'argent destiné aux pauvres, que de mendier dans les rues.

La mère que nous venons d'assister, est vraisemblablement une étrangère qui ne fait que traverser la ville ; n'y connaissant personne, elle ne peut dans ce moment, ni

se procurer de l'ouvrage pour gagner du pain, ni savoir où elle peut obtenir des secours. Mais la vieille femme qui a passé devant nous, ne demandait rien; ainsi, nous ne savons pas si elle serait bien aise d'en recevoir de cette manière. D'ailleurs, elle eût pu se trouver offensée de l'aumône que je lui aurais offerte, parce qu'il aurait paru que je voulais récompenser par ce don un noble sentiment de bienveillance qu'aucun argent ne peut payer.... Il ne faut cependant pas que nous la perdions de vue; je m'informerai de sa situation; et si elle se trouve dans le besoin, nous ne refuserons pas notre assistance à d'aussi bonnes gens....Pense, en attendant, mon cher fils, au plaisir que nous pouvons nous procurer par notre argent, et aux grandes utilités que nous en retirons. Que cela nous apprenne à ne l'employer jamais à des bagatelles, puisque c'est nous ôter le moyen d'en faire un usage bien plus important, ou bien plus agréable, quand l'occasion s'en présente. Quel regret n'aurions-nous pas de laisser échapper cette occasion, et de nous voir privés d'un vrai plaisir, pour avoir prodigué notre argent à des choses de peu de valeur, et dont nous avons tiré peu de fruit?

En parlant ainsi, nous regagnâmes la

maison. Tiens, dis-je à l'enfant, voilà deux écus; dans quinze jours je t'en demanderai l'emploi. Oh ! dit-il, j'en ferai un bon usage : il serra son argent, et sautant de joie, s'approcha de la table où était le déjeûner, pour y prendre sa tartine.

V. ENTRETIEN.

Madame DE VALCOUR, JULIE, ANNETTE.

Madame DE VALCOUR.

Pour célébrer votre retour, ma chère Annette, nous lirons demain une pièce traduite de l'allemand ; et afin qu'elle vous intéresse d'autant plus, je vous préviens que le héros n'est pas un être tout-à-fait imaginaire.

ANNETTE.

Que veut dire un être imaginaire ?

Madame DE VALCOUR.

Avant de vous l'expliquer, il faut que je vous fasse une question. On vous a souvent parlé, ma chère Annette, de votre oncle d'Allemagne ; vous n'avez jamais vu, je crois, ni lui, ni son portrait.

ANNETTE.

Je ne connais ni le portrait, ni l'original.

Madame DE VALCOUR.

Vous pensez quelquefois à lui ?

ANNETTE.

Souvent, car il m'a fait du bien.

Madame DE VALCOUR.

Qu'est-ce qui se passe dans votre tête quand vous pensez à lui ? Avez-vous fait attention à cela?

ANNETTE.

Non ; mais, dans ce moment, j'y prends garde : je pense à mon oncle, et il me semble que je vois la figure d'un homme plus âgé que mon frère aîné, et qui a l'air bon et gracieux.

Madame DE VALCOUR.

Ainsi, nous avons la faculté, c'est-à-dire, le pouvoir de nous représenter des objets que nous n'avons jamais vus.

JULIE.

Vous me l'aviez déjà appris, maman ; cette faculté s'appelle l'*imagination*. Mais je vous prie de me dire une chose : lorsqu'Annette pense à son oncle, se représente-t-elle la figure qu'il a, ou bien une autre ?

Madame DE VALCOUR.

Il y a tout à parier qu'elle ne se représente pas la vraie figure de son oncle, et que celle qu'elle lui attribue, n'est qu'*imaginaire*. J'en excepte pourtant l'*air bon et gracieux* qu'elle suppose à son oncle ; c'est en effet son air naturel, comme celui de la plupart des hommes bienfaisans.

Commencez-vous, ma chère Annette, à comprendre ce qu'on entend par un être imaginaire ?

ANNETTE.

Oui, ma tante.

Madame DE VALCOUR.

Je dois ajouter que non-seulement nous avons la faculté de nous représenter des objets que nous n'avons jamais vus, mais encore que nous pouvons nous représenter des objets qui n'ont jamais existé ; nous leur supposons une figure belle ou laide, des qualités bonnes ou mauvaises, et des relations avec d'autres êtres *purement imaginaires* comme eux.

JULIE.

Si les hommes n'avaient point d'imagination, il n'y aurait ni poëmes, ni contes, ni romans, ni fables, ni comédies.

ANNETTE.

Et nous n'aurions point de rêves pendant le sommeil.

JULIE.

Je me rappelle, maman, que vous disiez un jour que, même dans les ouvrages d'imagination, l'auteur devait faire usage d'une autre faculté que nous avons, et qu'on nomme le *jugement.*

ANNETTE.

Julie sait déjà sans doute comment on définit le jugement; mais elle m'a promis, dans une de ses lettres, que vous auriez la complaisance de répéter devant moi les choses que vous lui avez apprises pendant mon absence.

Madame DE VALCOUR.

Commençons donc par nous rappeler, Julie, quelques-unes des choses que je t'ai dites sur les facultés de l'ame.

JULIE.

Vous m'avez dit d'abord que l'ame a la faculté d'appercevoir, et de se rappeler les objets que les sens lui ont fait connaître.

Madame DE VALCOUR.

Appercevoir les objets et se les *rappeler*, indiquent deux facultés très-distinctes, dont l'une est l'*entendement*, l'autre la *mémoire.*

Sans la première de ces facultés, nous serions stupides et privés de toute connaissance ; mais, par son moyen, nous avons l'*idée* ou la représentation des objets qui sont hors de nous. Ce serait peu que d'avoir eu une fois des idées, si nous étions hors d'état de nous les retracer, et si la mémoire n'était pour ainsi dire le magasin où nous pouvons reprendre celles que nous avons déjà acquises.

Il fallait aussi pouvoir comparer ces idées, apprendre à les distinguer les unes des autres, découvrir les qualités des objets et les rapports qui sont entre eux : cette faculté s'appelle le *jugement*. Elle se développe plus tard chez nous que l'entendement et la mémoire.

JULIE.

Je me rappelle, maman, que vous m'avez cité plusieurs actions qui annonçaient un défaut de jugement.

Madame DE VALCOUR.

Supposons, par exemple, qu'un enfant d'un an se saisisse d'un couteau et vous fasse une blessure, conclurez-vous de-là qu'il est d'un caractère méchant ?

ANNETTE.

Non, sans doute, car il n'aurait point eu intention de me faire du mal.

Madame DE VALCOUR.

Pourquoi donc vous en aurait-il fait ?

ANNETTE.

Parce que l'expérience ne lui aurait pas encore appris que les couteaux coupent.

Madame DE VALCOUR.

Il ne saurait pas non plus qu'on cause de la douleur à celui à qui l'on fait une coupure : vous voyez donc qu'il manque de jugement, faute de connaître les qualités des objets et les rapports qui sont entre eux. Voici un autre exemple. Un enfant a observé que lorsqu'après la pluie le soleil vient à luire pendant quelque tems, sa chaleur sèche et durcit la terre ; fera-t-il bien d'en tirer cette conséquence : *Pour sécher et durcir quelque chose, il faut l'exposer au soleil.*

JULIE.

Il serait bien attrapé s'il voulait faire cette expérience sur la neige : au lieu de se durcir au soleil, elle s'y fondrait.

Madame DE VALCOUR.

Si donc il s'avisait de dire *le soleil durcira la neige*, il porterait un faux jugement, faute de savoir ce que c'est que la neige ; car avant de prononcer sur les rapports qui sont entre deux objets, il faut

avoir de ces objets une idée claire et distincte. Comment aurait-il raisonné s'il eût été plus instruit ?

JULIE.

Il aurait dit, maman, ce que vous m'avez appris il n'y a pas long-tems. Le soleil attire l'eau que la pluie avait déposée dans la terre ; cette eau rendait la terre molle, mais lorsqu'elle en est sortie, la terre redevient ferme comme auparavant. Si l'on expose de la neige au soleil, bien loin de la voir se durcir, on appercevra un effet tout opposé. La neige étant principalement formée de vapeurs gelées, retourne dans son premier état de fluidité, c'est-à-dire, qu'elle redevient eau, lorsqu'elle est exposée à la chaleur du feu ou bien aux rayons du soleil.

Madame DE VALCOUR.

Te rappelles-tu, Julie, à quelle occasion je t'ai dit qu'il fallait faire usage du jugement dans les ouvrages d'imagination ?

JULIE.

Vous aviez la bonté de m'expliquer un dialogue en vers allemands qui me faisait beaucoup rire..... il se trouve dans le petit livre de monsieur Weideman, et a pour titre, *le Menteur.* C'est un enfant qui se plaît à faire des contes qu'il veut faire

passer pour des vérités, mais il s'y prend mal, il dit des choses incroyables, contradictoires, et l'on se moque de lui. Par exemple, il soutient qu'il a vu briller dans le ciel le soleil environné de toutes les planètes; son frère lui prouve que cela est insensé, puisqu'on ne saurait voir briller à la fois le soleil et les planètes, et parce que le globe que nous habitons étant une de ces planètes, il lui était impossible de voir luire au firmament cette même terre sur laquelle il se promenait.

ANNETTE.

Ce menteur-là avait bien peu de jugement.

Madame DE VALCOUR.

Il ne se trompait pas en disant que le soleil est environné des planètes; mais il perdait de vue le rapport qu'il y a entre cet astre et nous; et s'il s'était donné la peine de réfléchir, il aurait senti que, pour *voir* briller notre terre au firmament, il faudrait être placé sur un autre globe.

JULIE.

Maman, vous m'avez dit aussi que le jugement est la chose du monde la plus nécessaire.

Madame DE VALCOUR.

Oui, car le bonheur consiste à connaître

les vérités qui nous sont utiles, et à conformer notre conduite à cette connaissance; et vous avez vu que ceux qui manquent de jugement, s'éloignent toujours de la vérité. Si tous les hommes avaient des idées justes, et s'ils agissaient toujours avec réflexion, il n'y aurait plus de méchans, et l'on verrait bien moins de malheureux.

Annette.

Cela me rappelle cette maxime que vous nous avez apprise: *Le méchant fait un œuvre qui le trompe.*

Madame de Valcour.

Mais savez-vous, ma chère Annette, que quelque opposition qu'il y ait entre l'homme vertueux et celui qui a le malheur de s'adonner au vice, il y a pourtant quelque chose de comm un entr'eux?

Annette.

Je ne comprends pas quel rapport ils peuvent avoir ensemble.

Madame de Valcour.

Avant de vous l'expliquer, je veux vous faire un conte. Il aura pour titre:

Les Voyageurs.

Quatre jeunes gens qui habitaient une ville dans la province de Gueldre dont ils

n'étaient jamais sortis, avaient un égal desir de connaître la Haye, et sur-tout d'y venir dans le tems de la foire. On leur avait parlé du beau monde qui se rassemble en foule dans les promenades à la suite de la cour, du joli coup-d'œil que forment les boutiques, des choses curieuses et des spectacles qu'on voit alors à la Haye.

Ces jeunes gens ne se ressemblaient pas, et leurs goûts étaient entièrement opposés.

On les désignait d'ordinaire, non point par leurs noms de famille, mais par des épithètes qui indiquaient leur caractère; et l'on disait, en les voyant passer : voilà le querelleur, le gourmand, l'avare, et le bon enfant.

ANNETTE.

Ces jeunes gens s'aimaient-ils beaucoup?

Madame DE VALCOUR.

Pour s'aimer beaucoup il faut avoir une certaine conformité de goûts et de caractères, et je vous ai dit qu'ils ne se ressemblaient pas; mais ils étaient compatriotes et voisins, et sans se chercher ils se rencontraient souvent. Tous les quatre se mettent en route pour se rendre à la Haye; mais vous verrez qu'ils ne restèrent pas long-tems ensemble. Arrivés dans une ville, après quelques heures de voyage, ils s'ar-

rêtent à l'auberge et se font préparer à dîner. Le *querelleur* gronde l'hôte de ce qu'il n'a point de vin de Champagne, et le *gourmand* mange à lui seul presque autant que les trois autres. Quand il fut question de payer, le *querelleur* chicana sur le prix, l'*avare* murmura contre la mauvaise foi de l'hôte, le *gourmand* trouva qu'il avait bien gagné son argent, et le *bon enfant* paya sa part sans rien dire. Après le dîner ils se promenèrent dans la ville, en attendant le départ de la barque. Ils apperçoivent de loin un jeune homme qu'ils croient reconnaître; lui, de son côté, fixait les yeux sur nos voyageurs; il court à eux, et se jette dans les bras du *bon enfant*. Celui-ci est ému de joie en revoyant son ami Francœur, qui avait étudié pendant deux ans en Allemagne, et n'était arrivé dans cette ville que depuis une heure. Il lui propose de se rendre avec lui à la Haye. Francœur le desirait beaucoup; mais ses tuteurs lui donnaient peu d'argent, et il n'avait pas de quoi fournir aux frais du voyage. Je n'ai que quelques ducats, lui dit son ami; mais tout ce que j'ai est à toi: avec un peu d'économie, nous aurons de quoi suffire aux dépenses. Francœur cède aux instances de son ami, et les voilà tous cinq dans la barque. L'*avare*, qui ne pou-

vait se consoler d'avoir fait un dîner si cher, s'informa s'il en coutaît autant dans les auberges de la Haye. Bien davantage ! lui répondit quelqu'un, qui se mit à faire une longue énumération de tout ce qu'il en coûtait aux étrangers qui viennent prendre part aux amusemens de la foire. Ce discours fit une profonde impression sur l'*avare*; il se reprocha d'avoir entrepris ce voyage, et vit que l'obligation de dépenser de l'argent lui causerait plus de chagrin, que le séjour de la Haye ne pouvait lui procurer de plaisir. Il prend aussi-tôt son parti, fait arrêter le bateau, gagne le rivage, et retourne à pied dans sa ville natale.

Pendant ce tems-là, Francœur et son ami jouissaient en paix du plaisir de se revoir et de causer ensemble; le *gourmand* songeait au souper qui l'attendait; et le *querelleur* s'était disputé avec le batelier.

Je ne veux point être confondu avec la foule des voyageurs, avait-il dit avant que d'entrer dans la barque; et en effet, il prend place dans la petite chambre qu'on nomme le *Roef*. Le batelier lui représente qu'il ne peut l'occuper, parce qu'elle a été arrêtée par un autre: Personne ne m'en fera sortir, répond-il d'un air mutin. —

« Monsieur, ce jeune homme est fou, dit alors le batelier à un vieillard qui s'approchait de la barque ; « c'est vous seul qui » avez droit d'entrer ici, et il ne veut pas » en déloger. » Le vieillard, qui avait beaucoup de sang-froid, fixe le jeune homme sans rien dire ; celui-ci, enhardi par son silence, reste tranquillement assis, et dit à l'inconnu : « Il n'est pas juste, ce » me semble, que vous occupiez seul une » chambre à six places, pendant qu'on » étouffe à côté d'ici à force d'être serré. » —Monsieur, dit le vieillard, on peut avoir des raisons de préférer la solitude ; par exemple (en disant cela il tirait un livre de sa poche), je comptais lire pendant tout le tems du trajet, et j'avais loué cette chambre pour n'être point interrompu ; mais, puisque le hasard me procure la connaissance d'un jeune homme aussi bien élevé que vous paraissez l'être, je renonce à mon projet, et nous causerons si vous le voulez bien. Le *querelleur*, qui n'était pas accoutumé à tant de modération, ne savait plus comment s'y prendre pour disputer avec un homme aussi poli. Dans la conversation qu'ils eurent ensemble, le jeune homme dit qu'il avait une visite à faire dans la ville où la barque allait s'arrêter. C'est chez

chez un vieux oncle, ajouta-t-il, qui vient d'arriver de Surinam, où il a passé vingt ans. —

Comment se nomme-t-il? —

« *Van-Boom*; c'est un oncle à ména-» ger, car il est riche et n'a point d'enfans; » il faudra bien lui sacrifier une heure. » —

Je le connais depuis son enfance, et suis bien sûr qu'il vous fera tout l'accueil que vous méritez. —

On débarque, et le vieillard offre au jeune homme de lui indiquer la maison de son oncle. Ils y entrent ensemble, et le neveu demande à un laquais si monsieur Van-Boom est chez lui? Le domestique ouvre de grands yeux et ne répond pas. Le *querelleur* se fâche, et lui demande encore une fois si son maître est à la maison? —

Mais, monsieur, dit le domestique en souriant, voilà une étrange question. — « Vous êtes un impertinent, » répliqua le jeune homme en faisant un geste menaçant. — Monsieur, vous ne m'insulterez pas, sans doute, en présence de mon maître!

« Comment, de votre maître? » s'écria le *querelleur*, en regardant le vieillard d'un air effrayé.

Oui, mon neveu, c'est chez moi-même que je vous ai conduit: je suis cet oncle à

qui vous voulez bien *sacrifier une heure ;* entrez avec moi dans cette chambre. Interdit et confondu, le jeune homme avait perdu la parole. Le vieillard tâchait de le rassurer, en le questionnant sur sa famille, mais il ne répondait qu'en balbutiant. Enfin, après une heure de souffrance, il demande humblement la permission de continuer son voyage. — Je ne puis consentir, dit l'oncle, à me séparer si-tôt de vous; d'ailleurs, je pense que le séjour de la Haye ne vous convient pas encore; demain matin je pars d'ici pour aller voir une campagne que j'ai dessein d'acheter, et je serais bien aise d'y aller avec vous. Sans doute vous ne me refuserez pas ce plaisir, car je suis *un oncle à ménager.*

Confus d'avoir si mal débuté avec cet oncle, désolé de ne pouvoir se rendre à la Haye, le *querelleur* se soumit tristement à son sort.

Revenons à ses compagnons de voyage. Le *gourmand*, Francœur et son ami avaient poursuivi leur route; mais, avant de se rembarquer, le *bon enfant* avait trouvé occasion d'obliger quelqu'un. Il vit qu'une femme, accompagnée de trois enfans, suppliait le batelier de la recevoir pour rien. Je ne suis pas actuellement en état de vous payer, lui disait-elle; mais aussi-tôt que je

serai à la Haye, je chercherai les moyens de vous faire parvenir ce qui vous sera dû : vous voyez que je ne puis continuer ma route à pied, puisque l'un de mes enfans est malade. Le batelier refusa de faire crédit à cette pauvre femme ; le *gourmand* l'écouta sans rien dire, mais le *bon enfant* en eut pitié.

JULIE.

Maman, ce gourmand-là ne ressemble pas au tarin.

Madame DE VALCOUR.

Tu as raison. Veux-tu, dit le *bon enfant* (il s'adressait à son ami), que nous donnions trois florins à cette femme? nous verrons à la Haye un spectacle de moins, mais nous aurons fait en notre vie une bonne action de plus. J'y consens volontiers, répondit Francœur. Nos deux amis continuèrent heureusement le voyage, et arrivèrent à la Haye où ils eurent bien du plaisir.

Il n'en fut pas de même du *gourmand* ; il avait acheté des friandises dans tous les lieux où il s'était arrêté, et....

JULIE.

Maman, je crois que je devine la fin de l'histoire ?

Madame DE VALCOUR.

Voyons cela.

JULIE.

Le gourmand, avant d'arriver à la Haye, est puni de ses excès par une indigestion.

Madame DE VALCOUR.

Tu devines à moitié : il devint malade en route, et se vit obligé de dépenser en remèdes et en visites de médecin, tout l'argent destiné aux amusemens de la Haye. Quand il fut rétabli, le tems qu'il avait obtenu pour son voyage se trouvant expiré, il fut obligé de retourner chez lui sans avoir vu ce qu'il avait tant desiré de connaître.

Ne trouvez-vous pas, ma chère Annette, qu'il y a quelque chose de commun entre nos voyageurs?

ANNETTE.

Assurément, tous quatre desiraient, en partant, d'arriver à la Haye.

Madame DE VALCOUR.

Vous voyez donc que sans se ressembler, on peut avoir le même but.

ANNETTE.

J'en conviens.

Madame DE VALCOUR.

Comprenez-vous donc à présent, qu'il peut y avoir une conformité entre les vertueux et les vicieux ?

ANNETTE.

Non, car ils n'ont ni le même caractère, ni le même but.

Madame DE VALCOUR.

Vous vous trompez, mon enfant; on peut dire qu'ils ont au fond le même but.

ANNETTE.

Me permettez-vous de faire une objection ?

Madame DE VALCOUR.

Tant que vous voudrez.

ANNETTE.

Je suppose que deux personnes, d'un caractère tout différent, reçoivent la même injure de la part d'un ennemi. L'une, qui est douce et paisible, prend la résolution de rendre le bien pour le mal, tandis que l'autre, transportée de colère, forme le dessein de se venger. Vous ne pouvez pas dire de ces deux personnes qu'elles ont le même but ?

Madame DE VALCOUR.

Dites-moi pourquoi l'une de ces per-

sonnes a pris la résolution de rendre à son ennemi le bien pour le mal?

ANNETTE.

Parce qu'elle trouve du plaisir à exercer cette vertu qu'on nomme le pardon des injures.

Madame DE VALCOUR.

Oui, elle se dit à elle-même, mon ennemi voulait m'humilier, mais il ne tient qu'à moi de m'élever à mes propres yeux, en lui pardonnant; je lui donnerai ainsi l'exemple de la bonté; il en profitera peut-être: au moins est-il sûr qu'en faisant du bien à celui qui m'a fait du mal, je me rapprocherai du grand modèle de perfection qui a été donné aux hommes. Cette idée me rend heureuse. Dites-moi à présent, ma chère Annette, pourquoi l'autre a formé le dessein de se venger?

ANNETTE.

C'est sans doute parce qu'elle trouve que la vengeance est un plaisir.

Madame DE VALCOUR.

Elle se trouvera donc heureuse quand elle se sera vengée?

JULIE, *souriant.*

Ma chère Annette, maman vous a bien attrapée; vous ne vouliez pas croire que le

vertueux et le vicieux eussent au fond le même but, vous avez tâché de le prouver par un exemple ; et à présent maman vous oblige à convenir qu'elle avait raison. Car vous voyez que ces deux personnes qui se ressemblent si peu, avaient pourtant le même dessein, puisque l'une et l'autre se proposaient d'être heureuses en agissant comme elles le faisaient.

Madame DE VALCOUR.

Oui, mes enfans, tous les hommes ont pour but d'arriver au bonheur. S'il y en a beaucoup qui n'y parviennent point, c'est que les uns se trompent sur le choix de la route, et que d'autres se laissent rebuter par les obstacles qui s'y rencontrent.

JULIE.

Comme ce jeune avare, qui s'en retourna chez lui, de peur qu'il ne lui en coûtât trop d'argent dans le cours du voyage.

Madame DE VALCOUR.

Je vous ai fait ce conte pour vous montrer que ceux qui se livrent à des passions vicieuses, n'arrivent point au but qu'ils s'étaient proposé, puisqu'ils finissent par être malheureux.

ANNETTE.

C'est ainsi que par leur propre faute,

le querelleur et le gourmand n'arrivèrent point au terme du voyage.

Madame de Valcour.

Le seul qui remplit son but, n'avait que des passions nobles, la bienfaisance et l'amitié. J'ai voulu vous faire comprendre par son exemple, que les seuls êtres qui arrivent au bonheur, sont ceux qui tâchent d'aider leurs semblables à devenir heureux. Il est tems de nous séparer, mes chères amies, mais nous reprendrons cette conversation une autre fois; et je vous prouverai que tous les vicieux manquent de jugement, puisqu'en s'éloignant de la vertu, ils s'éloignent aussi du bonheur.

(*Elle sort.*)

Annette.

Je n'ai pas compris, ma chère Julie, la remarque que tu as faite pendant que ma tante nous contait l'histoire des trois voyageurs. *Ce gourmand*, disais-tu, *ne ressemblait pas au tarin.* Qu'est-ce donc que le tarin?

Julie.

C'est un oiseau dont le caractère est assez remarquable, et tu comprendras ce que je disais tout-à-l'heure, quand je t'aurai lu ce que maman m'a dicté un jour sur le tarin.

Il est toujours éveillé le premier dans la volière ; il est aussi le premier à gazouiller et à mettre les autres en train. On l'apprivoise aisément ; il ne faut pour cela que lui présenter habituellement dans la main une nourriture mieux choisie que celle qu'il a à sa disposition. On peut même l'accoutumer à venir se poser sur la main au bruit d'une sonnette ; il ne s'agit que de la faire sonner dans les commencemens chaque fois qu'on lui donne à manger. Quoique le tarin semble choisir avec soin sa nourriture, il ne laisse pas que de manger beaucoup ; il est gourmand, mais ce n'est pourtant pas là sa passion dominante, ou du moins elle cède à une passion plus noble : il se fait toujours un ami dans la volière parmi ceux de son espèce, et à leur défaut parmi d'autres espèces ; il se charge de nourrir cet ami comme un enfant, et de lui donner la bequée. Il est assez singulier que sentant si vivement le besoin de manger, il sente encore plus vivement le besoin de donner.

LE FILS RECONNAISSANT,

COMÉDIE.

Personnages.

GERMAIN, vieux paysan.
RACHEL, sa femme.
SUZANNE, sa fille.
MICHEL, amant de Suzanne.
NICOLE, mère de Michel.
LE MAGISTER du village.
UN SERGENT.
UN CAPITAINE.
SOLDATS et PAYSANS.

La scène représente un lieu champêtre : on y voit quelques arbres plantés devant une cabane, et une colline au fond du Théâtre.

SCENE PREMIERE.

GERMAIN, *sort de la chaumière en étendant les bras.*

JE suis bien fou! j'aurais pu dormir plus long-tems; je me sens encore tout appesanti..... Mais dormir! dormir! quand une belle matinée commence! Non, cela ne se peut pas. Lorsque je n'ai pas vu lever le soleil, il me manque quelque chose pendant tout le reste du jour..... Le voilà qui commence à se montrer: qu'il est beau! que l'aurore est gracieuse! Quelles couleurs! quels nuages! C'est comme toujours, et pourtant c'est toujours varié.... Peut-être mon fils est-il aussi déjà levé.... en tems de guerre on ne dort pas long-tems. Peut-être il regarde le soleil aussi joyeusement que moi, en pensant à son père, comme je pense à lui... Bon, honnête garçon! qui m'eût jamais dit, lorsqu'il vint au monde, qu'il me causerait tant de joie....

SCENE II.

GERMAIN, RACHEL.

RACHEL.

DÉJA ici? Je ne savais où tu étais.

GERMAIN.

Oui, me voilà, et je regarde le lever du soleil. Dans ce moment, Rachel, je pensais à notre Frédéric; que crois-tu qu'il fasse à présent?

RACHEL, *d'un air affligé.*

Ah! plus rien peut-être.

GERMAIN.

Toujours les anciens soucis! Crois-moi donc, nous le reverrons aussi sûr que je vis. Est-ce que je n'en prie pas le bon Dieu tous les jours?

RACHEL.

C'est un militaire, mon ami, et la vie de ces gens-là n'est pas un moment en sûreté. Combien d'inquiétude et de peines cela me cause!.... Souvent, quand on nous lit ses lettres, et que tu penses que j'en pleure de joie, c'est de chagrin que je pleure. C'est peut-être la dernière fois que nous en

recevrons de lui, me dis-je alors. Et l'argent qui vient toujours avec la lettre, je ne puis pas le voir sans que mon cœur en soit angoissé. C'est avec cet argent, pensé-je, que le roi paie son sang, et nous, son père et sa mère, nous le prenons cet argent, pour nous faire du bien..... Ah! mon ami!

GERMAIN, *branlant la tête.*

Son sang lui est payé par le roi?

RACHEL.

Sans doute, son sang et sa vie.

GERMAIN.

Non, Rachel! s'il servait un prince étranger, tu dirais vrai, et je n'accepterais pas un denier de son argent.... Mais, n'est-ce point notre roi qu'il sert! Ne lui devait-il pas depuis long-tems son sang et sa vie? Ne les doit-il pas à sa patrie?....

RACHEL, *soupirant.*

Ah! si nous pouvions avoir la paix!

GERMAIN.

Les gens disent que la paix est déjà faite.

RACHEL.

Les gens le disent, mais faut-il toujours croire ce qu'on dit?

GERMAIN.

Et moi, je crois qu'ils ont raison de le dire, puisqu'on renvoie déjà quelques régimens dans leurs quartiers.

RACHEL.

Ah!.... si cela était....

GERMAIN.

Cela est, compte là-dessus: en moins de rien nous aurons la paix; alors notre Frédéric se rapprochera de nous, il séjournera dans la ville voisine; et nous nous y traînerons une fois par semaine....

RACHEL, *de l'air le plus content.*

Deux fois, trois fois, mon ami! une fois n'est pas assez.... Comme nous serons aises en le revoyant! Dis-moi, crois-tu que nous le reconnaissions?

GERMAIN.

Bon! je ne reconnaîtrais pas mon fils!

RACHEL.

En habit d'officier, mon ami, tout galonné d'or, avec un ruban autour du col, et une étoile qui pend à ce ruban.... car il a ce que vous appelez un ordre.

GERMAIN.

Oui, il en porte un, parce qu'il a été brave.

RACHEL.

Quel air crois-tu qu'il ait, mon ami?

GERMAIN.

L'air d'un honnête soldat, je pense.... Après tout, cela ne tient ni à l'habit, ni au ruban; mais la cicatrice, Rachel, la cicatrice qu'il a tout au travers du front, voilà ce qui est la vraie marque d'honneur d'un soldat, voilà ce qui montre qu'il est homme de cœur.

SCENE III.

Les Précédens, LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

BON-JOUR, père Germain, bon-jour; mère Rachel.

GERMAIN.

Eh! voilà monsieur le magister.

(Tous deux lui donnent la main.)

LE MAGISTER.

Rien de nouveau de votre fils? le mois est déjà écoulé....

GERMAIN.

Ah! je songe dans ce moment, Rachel, que je me suis endormi hier au soir avant

que notre fille fût de retour. A-t-elle apporté quelque chose ?

RACHEL.

Oui, vraiment, et aussi une lettre. Mais elle dort encore du plus profond somme. Irai-je la réveiller ?

GERMAIN.

Dis-lui seulement que son père va venir.

SCENE IV.

GERMAIN, LE MAGISTER.

GERMAIN.

Savez-vous, monsieur le magister, que mon fils n'est plus capitaine en second, et qu'il commande, à l'heure qu'il est, son propre escadron ?

LE MAGISTER.

Est-il possible ! son propre escadron ?

GERMAIN.

C'est pourtant vrai. Sa dernière lettre, c'est monsieur le curé qui nous l'a lue.... Voyez-vous, monsieur le magister, il se rencontre toujours que le roi est là quand mon fils fait de belles actions. C'est comme ça qu'il est devenu officier, puisqu'il a reçu un

un ordre, puis enfin qu'on lui a donné un escadron.

LE MAGISTER.

Mais, comment cela est-il arrivé? Racontez-le moi, père Germain.

GERMAIN.

Et bien, écoutez donc, monsieur le magister! Dans la dernière bataille, près de... là... près de... Ne puis-je donc jamais retenir les noms!... Déjà tout le régiment était en désordre, la plupart des officiers blessés ou morts; mon fils avait aussi reçu une contusion, mais sans qu'il y prît garde; le voilà qui de gré ou de force vous rassemble trois cents hommes; (*Toujours plus vivement.*) il les mène à l'ennemi, engage le combat; son cheval est tué sous lui, il s'en fait donner un autre: il revient avec cinquante hommes.... Le roi le voit, lui donne sur le champ un escadron, et lui promet encore d'avoir soin de sa fortune à l'avenir.... Oui, oui, monsieur le magister, c'est comme je vous le dis! (*En se frappant le côté.*) Voilà ce que mon fils a fait.

LE MAGISTER.

Oh! il est brave autant qu'habile; j'ai vu cela lorsqu'il n'était encore qu'écolier..... Quand les garçons du village

jouaient ensemble, c'était toujours Frédéric qui conduisait le jeu; et si l'on s'avisait d'attaquer un de ses amis, il devenait redoutable, et ses coups faisaient plus de mal que ceux des autres.... Le courage est comme né avec lui, père Germain.

GERMAIN, *souriant.*

En vérité?

SCENE V.

Les Précédens, RACHEL, SUZANNE.

RACHEL.

NE lui dis rien, elle était déjà levée quand je suis venue.

SUZANNE.

Tenez, mon père.... (*Elle bâille.*) Voilà une lettre de mon frère que j'ai apportée de la ville.... Voilà aussi la pension du mois; il y a douze écus.

RACHEL.

Six, veux-tu dire?

SUZANNE.

Le maître de poste parlait de douze.

RACHEL.

Ah! je devine.... ses revenus ont aug-

mentés, et à cause de cela il veut doubler la pension. Il en fait trop pour nous; ne le trouvez-vous pas?

GERMAIN.

Le bon Frédéric! six écus me suffisaient pour vivre.

SUZANNE.

Et le vin, mon père, qu'il a donné commission à ce gros marchand de la ville de vous envoyer, il est déjà dans votre chambre, vous en avez tout un panier plein.

LE MAGISTER, *très-attentif.*

Tout un panier plein! mais voyez donc!

GERMAIN.

Vous en aurez une bouteille, monsieur le magister, envoyez la chercher quand il vous plaira..... (*Le magister remercie d'un air très-content.*) Il faut aussi que nous en buvions une ensemble pendant que vous lirez la lettre. Va, Rachel, cherche-nous une bouteille avec trois verres, et quelque chose pour déjeûner; et toi, Suzanne, apporte ici une table et trois chaises : dépêche-toi.

RACHEL, *à la porte de la cabane.*

Au moins, ne lisez pas avant que je sois revenue, je vous prie.

SCENE VI.

GERMAIN, LE MAGISTER, SUZANNE.

SUZANNE, *qui ne fait qu'aller et venir.*

LISEZ toujours, monsieur le magister, nous la relirons ensuite. Je voudrais bien savoir ce qu'il dit de la paix, et s'il reviendra bientôt.

LE MAGISTER.

De la paix, dites-vous? Oui, les gens en parlent, mais je ne m'y fie pas. D'où vient continuer les enrôlemens, s'il était question de paix?

GERMAIN.

On continue les enrôlemens?

LE MAGISTER.

Eh! ne savez-vous pas qu'il est arrivé hier au soir un bas-officier avec quelques soldats?

GERMAIN.

Pour faire des recrues?

LE MAGISTER.

Sans doute, et tous nos jeunes gens sont en alarme.

GERMAIN.

Les nigauds ! Pourquoi s'alarmer ? s'ils sont propres au service, qu'ils partent, qu'ils aillent servir le roi !.... Nous ne sommes pas faits pour vivre toujours dans ce monde ; qu'importe que ce soit un boulet de canon, ou une fièvre chaude qui nous en fasse sortir ! Tenez, monsieur le magister, voilà comme je pense.

LE MAGISTER.

Oui, mais si c'était l'amant de votre fille qu'on vînt lui enlever ? Michel, votre futur gendre ?.... Prenez-y garde, Germain, prenez-y garde. C'est un grand garçon, bien bâti.

GERMAIN.

Allez, je ne crains rien pour lui, on a prié qu'il fût dispensé du service.

LE MAGISTER.

Et bien, il faut toujours espérer le mieux.

(Suzanne, qui a déjà apporté une table et des chaises, pose des verres et une bouteille sur la table.)

SUZANNE, *tirant Germain par la manche.*

Mon père.....

GERMAIN.

Que veux-tu ?... Qu'est-ce ?

SUZANNE.

Je voudrais vous prier, mon père....

GERMAIN.

De quoi s'agit-il ? parle !

SUZANNE.

Hier au soir, mon père, en revenant de la ville, j'ai trouvé Michel, mon bon ami, à l'entrée du village ; il était bien chagrin de ce que j'avais tant tardé à revenir.

GERMAIN.

Et tu voudrais peut-être aller déjeûner avec lui ?

SUZANNE, *timidement.*

Oui, mon père.

GERMAIN.

Et cela tout de suite, avant que d'avoir appris des nouvelles de ton frère?..... Fillette, fillette, tu sais combien tu m'es chère; mais si tu n'aimes pas Frédéric, si tu ne l'aimes pas autant que ton père et ta mère.....

LE MAGISTER.

Mais songez donc, Germain, qu'il est naturel aussi qu'elle aime Michel, qui

bientôt deviendra son mari. Va-t-en, Suzanne, va-t-en.

GERMAIN.

Et bien, puisque c'est l'avis de monsieur le magister.....

SUZANNE.

Oui, laissez-moi aller, mon père, je volerai comme un oiseau, et je serai bientôt de retour..... (*Bas au magister.*) Je vous remercie, mon bon monsieur.

SCENE VII.

GERMAIN, LE MAGISTER.

LE MAGISTER, *considérant la lettre.*

LA belle écriture que celle de votre fils! comme cela est net et lisible! c'est pourtant à moi qu'il en a l'obligation..... (*Il tousse et se prépare à lire.*) « Mon très-» cher père....

GERMAIN, *qui écoute avec la plus grande attention.*

Oh! mon bien-aimé Frédéric!

LE MAGISTER *continue.*

» La paix venant d'être signée, c'est la

» dernière fois que je vous écrirai du » camp, pour....

GERMAIN.

Dieu soit béni! la paix est donc faite! Comme sa mère va se réjouir!

LE MAGISTER.

» Pour vous envoyer la pension que » vous voulez bien recevoir de moi....

GERMAIN.

Oui!

LE MAGISTER.

» Et puisque mes revenus ont considé- » rablement augmenté, permettez-moi à » l'avenir de doubler les six écus....

GERMAIN.

Non, mon fils, je ne le veux pas. Tout doit avoir des bornes, et ta tendresse aussi... Continuez, monsieur le magister.

LE MAGISTER.

« Il y a quelques jours que j'éprouvai » la plus grande joie que j'aie eue de ma » vie, et je vais vous faire part de ce qui » l'a causée.

GERMAIN, *avec une vive expression de joie.*

Oui!... Qu'est-ce donc? Qu'est-ce donc?

LE MAGISTER.

» Le roi m'a fait l'honneur de m'ad-
» mettre à sa table.

GERMAIN.

A sa table ! Mon Frédéric à la table du roi !.... Oh ! comme tous ces messieurs de la noblesse auront fait de grands yeux !... Eh bien ! eh bien !....

LE MAGISTER.

» Il m'a souvent adressé la parole, et a
» loué ma conduite bien plus qu'elle ne
» méritait de l'être....

GERMAIN.

Oui !

LE MAGISTER.

» Enfin, il m'a demandé de quelle fa-
» mille j'étais, le lieu de ma naissance, et
» ce qu'était mon père....

GERMAIN, *souriant.*

Eh, le roi s'est même informé de moi ! Le bon seigneur !..... Eh bien ! qu'a-t-il répondu ? Oh ! vîte, monsieur le magister.....

LE MAGISTER.

» Je lui dis votre nom et celui de notre
» village : Sire, ajoutai-je, tous vos sujets
» sont vos enfans ; et si le plus digne d'en-

» tr'eux est celui qui possède le cœur le » plus honnête, qui a le plus d'amour et de » fidélité pour son roi, j'ose dire que j'ai » pour père l'un des plus dignes sujets de » votre majesté. Je me réjouis de lui appar- » tenir, je suis glorieux d'être son fils, et » ne voudrais pas l'échanger contre aucun » des pères qu'il y a au monde, quelque » pauvre qu'il soit, quelque abjecte que » puisse paraître sa condition.....

GERMAIN, *en élevant les mains.*

Bon dieu ! c'est comme si je l'entendais et le voyais.

LE MAGISTER.

» C'est à lui que je dois l'honnêteté de » mon cœur, et le zèle que j'ai pour votre » service. Dès ma plus tendre enfance je » l'entendais louer son roi, vanter le cou- » rage et la vertu.... Voilà ce que je disais, » mon père, et la joie que je ressentais de » pouvoir faire votre éloge en présence de » mon souverain, me faisait venir les » larmes aux yeux. (*Germain essuie les* » *siennes.*) Le roi fut touché de cet amour » filial : il prit le verre qui était devant lui, » et en présence de tous les assistans, but » tout haut à votre santé, m'ordonna de » vous l'écrire, et d'ajouter qu'il vous » assurait de sa bienveillance »....

GERMAIN *saute de dessus sa chaise.*

Oh ! est-il possible, monsieur le magister ? Le roi.....

LE MAGISTER.

Oui, vous l'avez entendu : le roi a bu à votre santé.

GERMAIN, *que la joie met hors de lui-même, court vers la cabane et crie :*

Rachel ! Rachel ! laisse tout et viens au plus vîte.

RACHEL, *dans la cabane.*

Pourquoi donc cela, mon ami ?

GERMAIN.

Viens au plutôt, te dis-je, viens, on te racontera tout.

SCENE VIII.

Les Précédens, RACHEL.

GERMAIN, *l'embrassant.*

O RACHEL ! quel fils m'as-tu donné !

RACHEL *pose le déjeûner sur la table, et, sans perdre un instant, le magister se met à manger.*

Qu'est-ce donc, mes amis ? Je suis déjà toute émue de joie. Serait-ce la paix ?

GERMAIN.

Oui, la paix, ma bien-aimée ! (*Avec précipitation.*) Et notre fils a mangé à la table du roi, et le roi s'est informé de notre village et de notre famille, et il a répondu au roi que j'étais un digne sujet, et il lui a dit qu'il ne voudrait pas m'échanger contre tous les pères qui sont au monde.... Ah ! je pleure de joie — et le roi a bu tout haut à ma santé, et il m'a fait assurer de sa bienveillance. (*Rachel frappe des mains à plusieurs reprises.*) Oui, Rachel ! et à présent nous allons boire à la santé du roi. — Versons à plein verre ! — Tiens, pour toi, ma Rachel; — celui-là pour vous, notre cher magister; — et celui-ci pour moi. — Allons, faisons tous trois choquer nos verres. (*Il ôte son bonnet.*) Vive le roi !

LE MAGISTER. } Vive le roi !
RACHEL. }

LE MAGISTER, *s'essuyant la bouche après avoir bu.*

Il faut convenir que ce vin est délicieux.

GERMAIN.

Mais, écoutez, monsieur le magister, il faut à présent répondre à mon fils, et lui dire comment j'ai pris ma revanche avec le

roi, que je le remercie, et que je l'aime de tout mon cœur. Gardez-vous bien de l'oublier!

LE MAGISTER.

Que dites-vous là, père Germain, cela ne serait pas convenable.

GERMAIN.

Comment? qu'est-ce qui ne serait pas convenable?.... Le roi est un homme comme nous, et ça doit lui faire plaisir, ce me semble, de se voir aimé par d'autres hommes.

RACHEL.

Si nous avons la paix, mon ami....

GERMAIN.

Eh! sans doute, lui-même l'a écrit.

RACHEL, *posant sa main sur le bras de Germain, et avec une expression de tendresse.*

Il sera donc inutile de lui répondre; bientôt il sera ici, nous le reverrons.

GERMAIN.

Patience, nous allons savoir tout cela.

RACHEL.

Ah! s'il pouvait revenir encore avant les noces de Suzanne, ce serait une double joie.

GERMAIN.

Patience! patience! te dis-je, monsieur le magister voudra bien continuer à lire.... Mais auparavant, il faut boire à la santé de mon fils, et c'est à toi que je la porte, ma Rachel : (*Il lui verse à boire, et ils font choquer leurs verres.*) dès sa plus tendre enfance il a été ton favori; qu'il vive ! que le ciel le conserve!

RACHEL, *attendrie.*

Je te remercie, mon ami.

LE MAGISTER *fait aussi choquer son verre.*

Qu'il fleurisse et prospère!

RACHEL.

Je vous remercie, monsieur le magister.

GERMAIN *écarte son verre.*

J'ai toujours le cœur ému en buvant à la santé de mon fils : que toutes les bénédictions reposent sur lui!.... Ah! il m'a rendu un témoignage si honorable devant notre monarque! et moi j'atteste en présence du ciel, qu'il a été un fils reconnaissant, qu'il n'a point eu honte de ma bassesse et de ma pauvreté; qu'il s'est fait une joie d'honorer les cheveux blancs de son père. O Dieu! il n'est point en mon pouvoir de le récompenser, mais au tien :

veuille donc lui rendre tout le bien qu'il m'a fait.....

RACHEL.

Oh! continuez à lire, monsieur le magister! peut-être....

LE MAGISTER *cherche où il en est resté; il se rassied, ainsi que Germain. Rachel, qui écoute avec la plus grande attention, se place derrière eux.*

» De m'admettre à sa table.... où en suis-je donc.... « but tout haut à votre » santé.... oui, c'est-là..... m'ordonna » de vous l'écrire, et d'ajouter qu'il vous » assurait de sa bienveillance. Je ne pou- » vais plus me contenir, tant mon cœur » était ému; je me lève avec précipi- » tation, je me jette aux pieds du roi : » Sire, lui dis-je, de toutes les graces » dont votre majesté m'a honoré jusques » ici..... »

SCENE IX.

Les Précédens, SUZANNE.

SUZANNE, *éplorée.*

Au secours! au secours! mon père! les enrôleurs....

GERMAIN, *effrayé.*

Quoi donc? qu'est-ce?

SUZANNE, *toujours pleurant.*

Les enrôleurs, mon père....

RACHEL, *courant à Suzanne.*

Tâche de te remettre; que s'est-il passé?

SUZANNE.

Quand je suis arrivée chez Michel...

LE MAGISTER.

Je vous l'avais bien dit; sûrement c'est à Michel que les enrôleurs en veulent.

RACHEL.

O ciel! quel malheur!

GERMAIN.

Quoi! on emploierait la violence actuellement que nous avons la paix? Il y a quelque chose là-dessous.

LE MAGISTER.

La paix! dans les états du roi; est-on sûr un moment d'avoir la paix, et ne faut-il pas toujours trembler pour les siens?

GERMAIN, *d'un ton chagrin.*

Paix donc, monsieur le magister, respectez

pectez notre roi; c'est m'affliger que de tenir de semblables propos.

SUZANNE.

Allez donc, mon père, et tâchez de le dégager..... N'êtes-vous pas son père aussi bien que le mien? Le Sergent aura du respect pour vous, j'en suis bien sûre; tout le monde vous respecte.

GERMAIN.

Pauvre innocente! comme si tout le monde habitait notre village!

SCENE X.

Les Précédens, NICOLE.

NICOLE.

JE n'en puis plus; je meurs d'angoisse.

RACHEL.

O combien vous me faites compassion! mère Nicole. Si seulement mon fils était ici à présent, il pourrait nous aider.

GERMAIN.

Consolez-vous, consolez-vous! les choses n'iront pas aussi mal que vous le craignez.... Il n'est pas croyable qu'on enlève de la charrue le seul fils qui vous

reste. Cela serait du nouveau.... Je vais trouver le Sergent, et tâcherai de lui faire entendre raison.

SUZANNE.

Et moi, mon père, j'irai avec vous, je prierai, je pleurerai jusqu'à ce qu'il nous soit rendu.

(Germain sort avec Suzanne.)

RACHEL.

Prends garde à toi, mon ami; ne t'expose pas.

SCENE XI.

RACHEL, NICOLE, LE MAGISTER.

LE MAGISTER, *à Nicole.*

AFFLIGER une si honnête veuve! lui ôter le pain de la bouche!

NICOLE.

Ah! monsieur le magister, ils m'ont tellement effrayée, que je ne puis pas me soutenir.

LE MAGISTER *lui avance une chaise.*

Asseyez-vous, ma bonne; il ne faut pas trop s'abandonner au chagrin, il faut toujours espérer le mieux....

NICOLE.

Déjà deux fils ont été arrachés de mes bras, et mes yeux ne les ont point revus.... Ah! ils ne reverront pas non plus celui-ci.

LE MAGISTER.

Tâchez d'avoir de la patience, mère Nicole, une aussi bonne chrétienne que vous ne doit pas s'affliger avec excès.

RACHEL, *qui jusqu'alors est restée au fond du théâtre, en donnant des signes de la plus vive inquiétude.*

Ciel! il y a du bruit dans le village. Pourvu que mon mari ne s'expose pas à quelque malheur.... pourvu qu'il sache se modérer.... je tremble pour lui.... Ah! mon cher monsieur, allez le trouver!

LE MAGISTER.

Moi? moi?

RACHEL.

Vous êtes un homme de poids, monsieur le magister, vous en imposerez.

LE MAGISTER.

Tout au contraire, vous dis-je, ces misérables ne respectent rien. De quoi vous mêlez-vous, diraient-ils? Et qui sait même s'ils n'iraient pas jusqu'à m'insulter? Moi, de mon côté, je suis vif, et vous voyez ce

qui pourrait arriver..... Non, non, je ne serai pas si fou.

RACHEL.

Vous êtes notre ami, monsieur le magister, et vous ne voulez pas nous aider?

LE MAGISTER.

Mais, vous n'entendez pas raison, mère Rachel. Considérez donc mon état, je fais mon devoir, je tâche de vous consoler tant que je puis; mais vous secourir contre des soldats! ce n'est point mon affaire. Aidez-vous le mieux que vous pourrez.

SCENE XII (1).

Les Précédens, GERMAIN, SUZANNE, MICHEL, LE SERGENT, SOLDATS, et quelques vieux PAYSANS.

NICOLE, *courant à Michel.*

JE te revois, mon fils!..... Oh! ils m'ôteront la vie avant que de t'enlever à ta mère.

SUZANNE.

Mon cher, mon bon Michel!

---

(1) Dans cette scène et la suivante, j'ai cru devoir, par égard pour mes jeunes lecteurs, altérer l'original et adoucir les propos du sergent.

LE SERGENT.

Allons, qu'il marche! Tous ces pleurs, toutes ces lamentations n'aboutissent à rien, tout cela est inutile.

GERMAIN, *tirant le Sergent par le bras.*

Souffrez qu'on vous parle, monsieur le Sergent.

LES PAYSANS, *parlant tous à-la-fois, et se répétant l'un l'autre.*

Enlever le dernier héritier d'un fonds de terre! un fils unique!.... Non, ce n'est pas la volonté du roi.... Il ne peut pas le vouloir....

GERMAIN.

Taisez-vous, je vous prie. Vous ne faites qu'empirer le mal.

LE SERGENT.

Je vous le répète, tous vos raisonnemens sont inutiles; (*en frappant sur sa poche.*) j'ai ici mon ordre, et cela suffit.

LES PAYSANS, *parlant comme tantôt.*

Un ordre! un ordre!.... Il n'y a pas un mot dans l'ordre.....

GERMAIN, *faisant signe aux paysans de se taire.*

Écoutez-moi, mon cher monsieur, je

suis sûr qu'une bonne parole nous rendra tous amis.

LE SERGENT.

Une bonne parole ? et bien je n'attends que cela ; voyons ce que vous avez à dire.

GERMAIN.

Tenez, monsieur le Sergent, j'aime mon roi du fond de mon cœur, et le ciel sait si j'ai des raisons pour cela..... Si je n'étais pas certain que la paix est faite, et que le roi n'a plus rien à craindre ; si je pouvais soupçonner qu'il eût encore besoin de secours.....

LE SERGENT, *interrompant brusquement Germain.*

N'est-ce que cela ? A quoi peut mener tout ce bavardage ?

GERMAIN, *d'un ton affectueux.*

Encore un moment d'attention, monsieur le Sergent.

LE SERGENT, *s'appuyant sur sa canne.*

Eh bien ?....

GERMAIN.

Ce jeune homme que vous voyez, doit épouser ma fille, et il est fils unique ; moi-même cependant je vous dirais, prenez-le ! Qu'a-t-il à faire de plus important que de

combattre pour son roi ? Prenez-moi aussi, vous dirais-je ; mes cheveux sont devenus blancs, et mon corps s'est affaibli sous le poids des années ; cependant il me reste encore assez de vigueur pour marcher contre l'ennemi. La joie que m'a donnée mon fils a entretenu ma santé. Je combattrai tant que j'aurai la force de porter une arme, et quand par lassitude et par vieillesse elle échappera de mes mains, je veux encore exhorter à la vaillance les jeunes gens qui seront autour de moi ; j'irai me jeter dans le chemin du lâche qui voudrait prendre la fuite, et avant que de fuir, il foulera aux pieds le corps d'un vieillard. — Oui, sur mon ame, monsieur le Sergent, voilà ce que je dirais si mon roi était en danger.

LE SERGENT.

Et moi, vieux bonhomme, je dis que la tête vous tourne.

GERMAIN, *reculant d'un pas et la main au côté.*

Comment, monsieur ? êtes-vous soldat ?

LE SERGENT, *avec arrogance.*

Vous voyez que je le suis.

GERMAIN.

A votre habit, monsieur, mais non pas

à vos sentimens. Si vous étiez un vrai soldat, vous vous plairiez à m'entendre parler ainsi.

LE SERGENT, *levant sa canne.*

Ah! vieux fou! vous osez....

LES PAYSANS.

Point de violence.... Point de violence....

RACHEL, *alarmée.*

Hélas! mon ami, tu devais l'appaiser et tu l'irrites.

GERMAIN, *au Sergent.*

En un mot, la paix est conclue, nous en avons reçu la nouvelle, et vous pourrez vous ressentir de la mauvaise conduite que vous tenez ici. Vous faites le maître avec nous, mais il y a des gens dans le monde qui sont réellement vos supérieurs; et si j'écrivais à mon fils le capitaine....

LE SERGENT, *avec surprise.*

Comment! quoi! vous avez un fils capitaine?

GERMAIN.

Dans le régiment de Schwanefeldt, le capitaine Germain.

LE SERGENT.

Est-il possible !

GERMAIN, *avec un ton de confiance.*

O vous le connaissez, mon cher monsieur, oui, sûrement vous le connaissez. Vous revenez de l'armée, sans doute, et pourrez me raconter quelque chose de mon fils?.... (*Aux autres personnages de la scène, qui jusques-là ont formé un jeu muet :*) Allez, mes enfans, retirez-vous, monsieur le Sergent va boire un verre de vin avec moi.

LE SERGENT.

Allons, je le veux bien.... Vous pouvez donc sortir et m'attendre ; j'irai vous rejoindre.

(*Nicole et Suzanne, qui espèrent de conserver Michel, donnent des signes de joie et sortent avec lui ; les soldats et les paysans se retirent aussi.*)

GERMAIN, *à Rachel.*

Vîte encore une bouteille de vin, mère Rachel.... (*Au Sergent.*) C'est un très-bon vin, monsieur le Sergent.

LE MAGISTER.

Très-bon, sans doute ; (*à part.*) et trop bon pour un maraud comme celui-là.

(*Rachel sort.*)

SCENE XIII.

GERMAIN, LE SERGENT, LE MAGISTER, ensuite RACHEL.

LE SERGENT.

AINSI il est du même régiment où j'ai servi autrefois. C'est ce même Germain qui m'a presque rompu les côtes à force de me battre....

GERMAIN.

Que dites-vous là, monsieur le Sergent? je ne savais pas que votre connaissance fût si intime.... (*Il lui présente un verre.*) Ainsi mon fils fait si bien observer la discipline?

(*Rachel apporte une bouteille de vin.*)

LE SERGENT, *après avoir bu, murmure quelque chose entre les dents d'un ton de colère.*

..... Avec votre discipline! ..... Châtier les gens pour une pareille bagatelle! parce que j'avais bu un verre de trop.

GERMAIN, *versant au Sergent.*

Eh bien! je me réjouis du fond de mon cœur....

LE SERGENT.

Comment, cela vous réjouit?

GERMAIN.

De ce que vous connaissez mon fils, monsieur le Sergent! de ce que vous le connaissez!.... et de voir que mon fils me ressemble par son amour pour l'ordre. J'ai toujours aussi fait cas de l'ordre.

(Le Sergent avale son verre en un seul trait.)

LE MAGISTER *le regarde d'un œil d'envie.*

(*A part.*) Qu'il est avide!

GERMAIN.

Comme vous venez apparemment de l'armée, mon cher monsieur, et que vous avez servi dans le régiment où est mon fils, vous saurez peut-être si ce régiment sera dispersé comme avant la guerre? si je reverrai bientôt mon fils, et si je le conserverai dans le voisinage?

RACHEL.

Oui, si vous pouviez nous dire cela, monsieur le Sergent! Revoir ici notre fils, c'est la seule espérance qui nous fasse encore vivre.

LE SERGENT.

Eh bien! ce que j'en sais, vous le saurez

bientôt aussi, mais commencez par me verser à boire.

GERMAIN.

De tout mon cœur ! je suis charmé que vous trouviez ce vin bon.... C'est mon fils qui me le donne pour fortifier ma vieillesse.

(Le Sergent vuide son verre.)

LE MAGISTER, *à part.*

C'en est fait de tout le panier.

(Le Sergent qui a bu trop vîte, se met à tousser.)

GERMAIN, *d'un air empressé.*

Eh bien ! que savez-vous donc, mon cher monsieur ?

LE SERGENT.

Rien, sinon que votre vin est passable ; et que j'en prendrais encore si je n'avais bu tout-à-l'heure avec trop de précipitation...., J'en suis dégoûté à présent.... Mais quand ce serait du Champagne, et quand vous auriez dix fils capitaines, je vous déclare qu'il faut ou que je reçoive de l'argent, ou que j'emmène Michel. Décidez-vous.

GERMAIN.

Comment, monsieur, vous prenez aussi

de l'argent? et vous le prenez des propres sujets du roi?

LE SERGENT.

Ne voyez-vous pas que si je laisse Michel, il faut que je m'en procure un autre à sa place, et cela coûte de l'argent..... Allons, il me faut trente écus, ou Michel.

GERMAIN.

Trente écus! monsieur? comment pourrais-je les rassembler dans tout le village?.... (*Il lui donne le paquet qu'il a reçu de son fils.*) Tenez, en voilà douze.

LE SERGENT.

Cela ne suffit pas. (*Il repousse le paquet.*) Si vous n'êtes pas mieux en espèces, faites contribuer la mère.

GERMAIN.

La mère, dites-vous? une pauvre veuve qui n'a pour vivre que le travail de son fils!

RACHEL.

Ayez donc quelque pitié, mon cher monsieur.

LE SERGENT.

Moi, de la pitié, et pour qui?....

RACHEL.

Pour nous tous, que vous menacez de

rendre malheureux ; pour une jeune et innocente fille qui sera inconsolable de perdre celui qu'elle devait épouser.

LE SERGENT, *avec un ris moqueur.*

Ha, ha! elle a donc le cœur bien tendre!

RACHEL.

Pour une pauvre veuve, qui, sans le secours de son fils, serait réduite à mourir de faim, et dont les larmes pèseront sur votre conscience.

LE SERGENT.

Allez, allez, les lamentations ne servent à rien auprès d'un soldat. Qu'a-t-il de commun avec la pitié, lui?.... Si vous étiez en pays ennemi, vous verriez bien autre chose, en vérité ; là, si quelqu'un refuse de l'argent, on le bat, on le maltraite, on lui coupe les oreilles.

LE MAGISTER, *à part, d'un air effrayé.*

Cet homme me fait peur.

LE SERGENT.

Oh! cela arrive tous les jours; demandez à votre fils, qui, sur mon honneur, n'a pas mieux fait que les autres... Enfin, je vous laisse un quart-d'heure pour penser ;

mais au bout de ce tems-là, je le répète, il me faut Michel, ou trente écus.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

GERMAIN, RACHEL, LE MAGISTER.

GERMAIN, *fixant les yeux sur le paquet qu'il tient à la main.*

COMME cet argent me pèse! Avez-vous entendu ce qu'a dit le scélérat? avez-vous entendu ce qu'il disait de mon fils? (*Il regarde avec inquiétude Rachel et le Magister.*)

RACHEL.

Il a dit le plus affreux mensonge. Aussi ce n'est que pour Suzanne que je m'afflige..

LE MAGISTER.

Oui, Germain, je vous assure qu'elle a raison, votre fils est un galant homme, un homme de bien.

GERMAIN.

Et s'il ne l'était pas, ô ciel! je l'aurais remercié, je t'aurais rendu graces pour du bien mal acquis, j'aurais consumé avec joie un bien dont la perte eût coûté des larmes à d'autres... Cette idée me remplit d'amer-

tume !... Oh ! si cela était, je travaillerais nuit et jour ; je restituerais jusqu'au dernier sous..... Mais, non ! non ! je te reprends. (*Il remet l'argent dans sa poche.*) Un homme dur et cruel eût négligé ses parens, et mon fils honore et nourrit les siens..... Allons, mes amis, ne laissons point partir Michel sans le voir ; venez, nous l'accompagnerons jusqu'au hameau voisin. Il n'y a pas grand mal, après tout, qu'il soit absent pendant huit ou quinze jours ; mon fils saura bien le dégager.

RACHEL.

Mais Suzanne, mon ami ! la pauvre Suzanne ! comment ferai-je pour la consoler ?

(*Ils sortent.*)

SCENE XV.

LE MAGISTER, *seul, au fond du théâtre. Il ne perd pas de vue la bouteille, et s'approche enfin de la table.*

HUIT ou quinze jours ! le terme n'est pas long. Et s'il revient si-tôt, qu'ai-je affaire moi de l'accompagner ? Je pense que je ferai bien de boire encore un verre, de peur que le vin ne s'évente, et en même-

tems

tems j'acheverai de lire la lettre. (*Il l'a toujours tenue à la main.*) Je suis curieux d'en voir la fin... (*Il prend une chaise, et lit pendant qu'il se verse à boire.*) Le six? Eh! c'était hier.... (*Il continue de lire.*) Le sept? (*Il saute de dessus sa chaise.*) Oh! pour le coup, Suzanne et Michel seront aidés. Il faut que je rappelle les parens. (*Il avale précipitamment son verre, et court au fond du théâtre.*) Père Germain! mère Rachel!... Père Germain! mère Rachel! (*Il leur fait des signes.*) Venez! venez! Quelle joie vont éprouver ces bonnes gens, et quelle joie pour moi-même d'avoir cette nouvelle à leur apprendre!

SCÈNE XVI.

GERMAIN, RACHEL, LE MAGISTER.

GERMAIN.

Y A-T-IL quelque chose de nouveau?... mais vous avez l'air bien content, monsieur le magister?

LE MAGISTER.

Oui; que me donnerez-vous, si dès aujourd'hui je rends la liberté à Michel?.... (*En frappant sur le papier.*) Cela est dit ici, ici, dans la lettre!

RACHEL.

Quoi ! dans la lettre de mon fils ?

LE MAGISTER.

Sans doute ! il arrive dès aujourd'hui.

GERMAIN.

Il arrive dès aujourd'hui? .... Oh ! lisez vîte, monsieur le magister ; vîte pour l'amour du ciel !

LE MAGISTER.

Eh bien ! vous allez l'entendre. (*Il lit.*) « Notre régiment a déjà reçu ordre de » quitter l'armée. Le six du mois prochain, » le bataillon où je sers passera devant vo- » tre village ».... Voyez-vous, Germain, le six, c'est-à-dire, hier.

GERMAIN.

Est-il possible ! monsieur le magister, que dites-vous?

RACHEL.

Vous parlez d'hier, et il n'est pas encore ici ?

LE MAGISTER.

Un moment de patience ! Faites seulement attention à la suite : (*il continue à lire*) « Ou au plus tard le sept de bon » matin »,... l'entendez-vous, Germain, c'est aujourd'hui..... « et comme je ne » serai éloigné de vous alors que d'un

» quart de lieue, j'abandonnerai l'escadron
» au lieutenant, je dirigerai ma route vers
» votre demeure, et je joujrai de la dou-
» ceur inexprimable de vous voir et de
» vous embrasser, vous et ma tendre
» mère. »

GERMAIN, *avec la plus grande vivacité.*

O bonheur! ô comble de joie! il va donc venir! je veux aller au-devant de lui. Je veux qu'il m'apperçoive de loin lui tendant les bras. Je veux lui crier aussi-tôt que je le verrai: O mon fils! ô mon bien-aimé!

RACHEL, *le retenant.*

Reste, oh! reste ici; comment ferais-je pour te suivre? je suis trop faible..... Il croirait donc qu'il est moins aimé de sa mère.....

LE MAGISTER.

Oui, restez, Germain, mais donnez-moi au plus vîte les douze écus.

GERMAIN.

Les douze écus? et pourquoi faire?...

LE MAGISTER.

Pour arrêter encore le sergent, pour les lui donner comme un à-compte des trente écus qu'il demande; puis, quand votre fils sera ici....

GERMAIN.

Fort bien! fort bien! tenez, monsieur le magister, voilà les douze écus; allez, arrangez cela comme vous pourrez; quant à moi, il m'est impossible que je m'en mêle, je n'ai pas le tems.

SCENE XVII.

GERMAIN, RACHEL.

RACHEL.

SEULEMENT ne t'en vas pas, je t'en conjure, mon ami. Si tu me quittais, d'impatience je ne saurais plus que devenir!... Monte plutôt sur cette colline: là tu le verras plutôt.

GERMAIN.

Oui, j'y monterai, j'y monterai; la joie a ranimé tous mes esprits.

RACHEL, *tandis que Germain gravit la colline.*

O ciel! il est donc vrai qu'il revient! — Après tant d'années, il revient ici pour la première fois.... Ah! comme le cœur me bat!..... J'éprouvai bien de la joie lorsqu'il vint au monde, mais celle-ci est plus grande encore.... (*en élevant la voix*) Germain, n'as-tu rien découvert?

GERMAIN, *sur la pointe des pieds, et tenant la main dessus les yeux.*

Rien encore, le soleil m'éblouit trop.

RACHEL.

Ah! pourvu que nous ne nous soyons pas réjouis en vain. (*A Germain.*) Eh bien, mon ami?....

GERMAIN.

Là-bas, il y a quelque chose qui brille... ils sortent du vallon; ils montent à présent.... je distingue des chevaux.... des têtes!... ce sont eux, Rachel, ce sont eux!

RACHEL.

Et notre fils?...

GERMAIN.

Modère-toi! il ne saurait être à présent bien loin. (*Pendant qu'elle se met en devoir de monter.*) Attends! attends! je vois de ce côté-ci un cavalier loin du reste de la troupe, il va au galop; déjà il est tout près du village... (*Il jette son bonnet en l'air.*) Rachel! Rachel! il saute de dessus son cheval; c'est Frédéric.

RACHEL.

O ciel, que je suis émue! il faut que je courre au-devant de lui. (*Elle sort en étendant les bras, et l'on entend derrière la scène:*) Mon fils!... ma mère!

SCENE XVIII.

Les précédens, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, *entre au moment où Germain est descendu de la colline; ils courent les bras ouverts au devant l'un de l'autre.*

O MON cher, mon respectable père!

GERMAIN.

O mon fils!.... (*Il l'embrasse de nouveau*).... Je sens dans ce moment que mon bras a perdu de sa force, je ne puis pas te presser contre mon cœur comme je le voudrais..... Mon fils, tu as un père reconnaissant.

RACHEL, *s'appuyant sur son fils, et prenant une de ses mains.*

Ah! sans doute, et une mère non moins reconnaissante.

LE CAPITAINE.

Mes chers parens, vous parlez de reconnaissance! Est-ce vous qui m'en devez, et n'est-ce point de ma part qu'elle vous est due?....

GERMAIN.

Non, non, mon cher fils, je le dirai à

la face du ciel et de la terre, que tu m'as rendu plus que tu n'as reçu de moi... Tu fais toute la consolation, tout le bonheur de ma vieillesse. Tu conserves, tu prolonges ma vie.

RACHEL.

Tu es pour nous une source continuelle de joie.

LE CAPITAINE.

Et cela même ne me procure-t-il pas la joie la plus pure? Mon bonheur ne serait rien pour moi, si vos cœurs n'y prenaient part. Croyez-moi, mes chers, mes vertueux parens, vous avez toujours été présens à mon esprit; c'est de vous dont je m'occupais sans cesse, et je n'ai vraiment joui de ma fortune et de mes succès, qu'en me figurant la joie qu'ils vous faisaient éprouver.... Et à présent, dans cet heureux moment.... combien votre tendresse me touche.... qu'elles me sont précieuses, ces larmes que je vois dans vos yeux! (*Il prend une main de chacun, et les regarde tour-à-tour.*) O mes parens! je ne puis me rassasier d'une vue si chère.... Cependant, préparons-nous à une séparation prochaine.... mon devoir exige que je reparte bientôt. Etes-vous bien tous deux? Ne vous manque-t-il rien?... Où est ma

sœur, que je n'ai connue qu'au berceau? Faites-moi voir ma Suzanne.

GERMAIN.

Oui, mon fils, j'y cours, j'y cours... (*Il revient après avoir fait quelques pas.*) Mais je suis si troublé, que je ne sais plus ce que je fais! je dois te dire auparavant...

RACHEL.

Mon cher fils, sans toi, peut-être elle serait bien à plaindre. A l'instant même...

GERMAIN.

Oui, dans cet instant, un bas-officier lui enlève l'honnête Michel qu'elle doit épouser; mais heureusement l'enrôleur est encore ici; il attend la somme de trente écus qui doit servir à racheter le jeune homme; je les lui ai fait promettre, dans l'espérance que tu arriverais aujourd'hui.

LE CAPITAINE.

Allez, allez, mon père, tâchez de l'attirer ici, et ne lui dites pas que j'y suis. N'en dites rien non plus à ma sœur.

GERMAIN.

Ciel! comment ferai-je pour le taire, moi qui voudrais crier à pleine voix: il est ici! il est ici!

SCENE XIX.

RACHEL, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, *regarde tout autour de lui, puis il prend la main de sa mère.*

Comme tout cela est beau ! A présent seulement je vois que c'est ici le lieu de ma naissance... Voilà, ma mère, la cabane après laquelle j'ai tant de fois soupiré. Voilà le gazon où vers le soir d'un beau jour d'été se rassemblaient mes jeunes voisins ; ici, la colline que je choisissais toujours pour le théâtre de mes jeux... O jours de l'enfance ! jours paisibles et fortunés ! et tous les lieux où je porte mes regards, me retracent des preuves de votre amour... Cependant vous m'étonnez, vous ne me dites rien, ma mère ? votre joie est bien muette.

RACHEL.

Elle est trop grande, mon cher fils. Elle ne peut pas sortir de mon cœur. J'aimerais mieux m'en aller, et pleurer seule tout à mon aise. Et puis, je pense aussi...

LE CAPITAINE.

Achevez, ma mère ; que pensez-vous ?

RACHEL.

Que tu n'es plus notre égal, que ta condition présente t'élève au-dessus de nous.

LE CAPITAINE.

M'élève au-dessus de vous! Ah! étouffez cette pensée..... N'êtes-vous pas ma mère? Ne suis-je pas votre fils? Ne dois-je point vous aimer, vous respecter à jamais? Ne suis-je point convaincu qu'il n'est de cœur au monde qui me chérisse autant que le vôtre? Et le mien ne vous doit-il pas ainsi toute sa tendresse? (*Il l'embrasse.*) Ah! croyez, ma digne et tendre mère, croyez que je vous aime plus que jamais.

RACHEL.

Oui, je le crois, et je l'ai bien mérité cet amour. Tant de nuits passées dans les larmes à cause de toi. Ah! mon fils, combien de fois j'ai craint de ne plus te revoir!

SCENE XX.

Les précédens, SUZANNE.

SUZANNE, *à part.*

QUE s'est-il donc passé, pour que mon père m'envoie ici?... (*Avec surprise.*) Quoi! un officier!...

LE CAPITAINE, *bas à Rachel.*

Est-ce elle, ma mère? (*Elle lui fait signe qu'oui, et il s'avance pour l'embrasser.*) L'aimable fille!

SUZANNE, *le repoussant.*

Eh! fi donc, monsieur l'officier.

RACHEL.

C'est ton frère, mon enfant.

LE CAPITAINE.

Comme elle fait de grands yeux!.... Oui, c'est ton frère, ma Suzanne, et, j'espère, un frère qui t'est cher.

SUZANNE, *en s'avançant vers lui.*

Quoi! ce serait notre Frédéric? (*Ils s'embrassent.*) O! ma mère, toutes nos peines vont donc finir!

SCENE XXI.

Les précéd., GERMAIN, LE SERGENT, LE MAGISTER, MICHEL, NICOLE, PAYSANS.

GERMAIN, *montrant son fils.*

VOICI, monsieur le sergent, l'homme qui vous paiera les trente écus.

LE SERGENT, *très-effrayé.*

Que vois-je! Un officier? (*Il ôte respectueusement son chapeau. Suzanne court à Michel. Les paysans regardent le Capitaine, et paraissent se dire les uns aux autres qu'ils le reconnaissent pour fils de Germain.*)

GERMAIN.

Oui, c'est lui, mes enfans, c'est mon fils. Réjouissez-vous avec moi.

LE CAPITAINE.

Vous vouliez user ici de contrainte, mon ami? Où est votre ordre?

LE SERGENT *le lui remet d'un air craintif.*

Le voici, monsieur.

LE CAPITAINE.

De quelle compagnie êtes-vous?

LE SERGENT.

De celle du capitaine de Blumenthal.

LE CAPITAINE.

Et vous avez le front de me présenter un ordre supposé? ... Je connais votre capitaine, et je vous connais aussi. Quel était votre dessein? D'abord d'extorquer de l'argent à des sujets du roi; puis, vous trouvant sur la frontière, de déserter de son service.

LE SERGENT, *d'un ton suppliant.*

Monsieur le capitaine.....

LE CAPITAINE.

Taisez-vous, misérable! Depuis long-tems vous déshonorez la profession de soldat par votre bassesse et votre méchanceté. Il est tems que vous receviez la punition qui vous est due..... (*Aux paysans.*) Saisissez-le, aussi bien que ses complices, et conduisez-les tous ensemble devant le juge. (*Plusieurs paysans entourent le sergent, et sortent avec lui.*)

SCENE XXII *et dernière.*

Les Précédens, à l'exception du Sergent et de quelques Paysans.

LE CAPITAINE.

VIENS, ma Suzanne; venez, Michel, que je regarde déjà comme mon frère: je veux assister à vos noces, et même en avoir la direction.

NICOLE. } Ah! monsieur le capitaine.
MICHEL. }

LES PAYSANS *s'approchent d'un air familier.*

Le digne monsieur! il n'a pas honte de

nous.... Mille fois le bien-venu, monsieur le capitaine!... Oui, ça toujours été une grande joie dans le village, quand nous entendions parler de vous. (*Le capitaine leur donne à tous la main, ainsi qu'au magister qui s'approche de lui avec force révérences.*)

GERMAIN.

Tout ce que je vois de toi, mon fils, me réjouit..... mais encore plus ce que j'en ai entendu dire autrefois. Sûrement tu as toujours été juste et humain dans ta conduite?

LE CAPITAINE.

Toujours, mon père: c'est à vos leçons et à celles de ma mère que j'en ai l'obligation. Il n'y a pas un endroit au monde où l'on ait sujet de se plaindre de moi, mais j'espère qu'il y en a plusieurs où l'on me bénit. (*Il regarde à sa montre.*) Cependant les momens s'écoulent..... Il faut que je vous quitte, mes chers parens.

RACHEL.

Déjà! déjà!

GERMAIN.

Oh! encore un instant! A peine commençons-nous à nous réjouir de ton arrivée.

LE CAPITAINE.

Il faut que je vous quitte, mes chers

parens. Croyez que mon cœur me fixerait auprès de vous, si le devoir ne m'appelait ailleurs!... Puis-je encore vous demander une grâce avant de partir?

GERMAIN. } Demande tout! tout!....
RACHEL. }

LE CAPITAINE.

Venez donc, mes chers parens, venez vivre avec moi. Abandonnez tout, régnez dans ma maison, tout ce qui est à moi sera également à vous!

GERMAIN. } Mon cher fils....
RACHEL. }

LE CAPITAINE.

Si vous avez de la peine à vous y résoudre.... Si ce n'est pas un bien pour vous, ce n'en peut être un pour moi.

GERMAIN.

Nous sommes vieux, mon cher fils, et nous attendons la mort. Laisse-nous mourir où nous avons vécu! Laisse-nous mourir dans cette petite cabane qui nous est si chère: c'est dans cette cabane que tu as pris naissance..... Seulement, viens souvent nous y visiter; c'est-là ce que nous te demandons.

LE CAPITAINE.

Sûrement! sûrement!

RACHEL.

Et nous aussi, mon cher fils, nous irons souvent te voir ; nous passerons encore ensemble bien des jours fortunés ; et durant le voyage, et durant le retour, chaque fois nous bénirons le ciel de nous avoir donné un tel fils.

VI. ENTRETIEN.

Madame DE VALCOUR, JULIE, ANNETTE.

JULIE.

MAMAN, que vous êtes bonne de nous avoir traduit cette pièce ! le père, la mère, le fils, tous sont bons et vertueux dans cette famille.

Madame DE VALCOUR.

Et tous sont heureux. Quel changement au contraire, si le capitaine, par une coupable et ridicule vanité, eût dédaigné l'humble cabane où il avait pris naissance, s'il eût négligé, oublié ses parens !

JULIE.

Mais y a-t-il jamais eu des enfans comme cela ?

Madame

Madame DE VALCOUR.

Tu as raison d'être surprise que la chose soit possible ; mais il n'est que trop vrai qu'on a vu des enfans ingrats, qui, parvenus à une condition supérieure à celle où ils étaient nés, ont oublié et leurs parens et les bienfaits qu'ils en avaient reçus, parce qu'ils cherchaient à écarter tout souvenir de leur ancienne obscurité.

ANNETTE.

Si le capitaine eût ressemblé à ces gens-là, il se serait privé de bien des plaisirs.

Madame DE VALCOUR.

Sans doute, et il eût éprouvé des peines qu'il ne connut jamais. Il aurait toujours caché avec soin le nom et la condition de ses parens, et toujours craint que quelqu'un ne révélât son secret. Vous sentez qu'on est malheureux dans une pareille situation.

JULIE.

Et le capitaine au contraire dit qu'il ne fut jamais plus heureux, que lorsqu'il put nommer son père et en faire l'éloge devant son souverain.

Madame DE VALCOUR.

N'est-il pas singulier que le capitaine trouve son bonheur dans l'aveu qu'il a pour

père un honnête et pauvre villageois, tandis que ce même aveu eût rempli de confusion et de chagrin un de ces fils ingrats dont nous parlions tout-à-l'heure.

ANNETTE.

Je vous prie de m'expliquer d'où vient cette différence.

Madame DE VALCOUR.

Elle vient de ce que le capitaine et le fils ingrat n'ont pas les mêmes idées sur ce qui fait le mérite et la gloire de l'homme. Comprends-tu cela, Julie?

JULIE.

Pas tout-à-fait, maman.

Madame DE VALCOUR.

Ecoutez-moi donc avec attention. Le capitaine est persuadé qu'un homme pieux, honnête, incapable de faire du mal, toujours disposé à faire du bien, et qui remplit tous les devoirs de son état, est un homme vraiment estimable et dont il est heureux d'être fils. L'honnête Germain avait toutes ces bonnes qualités; par conséquent il paraît glorieux au capitaine de l'avouer pour père.

JULIE.

A présent je comprends cela à merveille.

Madame DE VALCOUR.

Pourrais-tu donc achever ce qu'il me reste à dire?

JULIE.

Maman, j'essaierai. Le fils ingrat ne pense pas comme le capitaine: il s'est mis apparemment dans l'esprit que pour être estimé des autres, il faut être d'une naissance distinguée, ou du moins être riche, avoir une belle maison, de beaux habits; or, comme les villageois sont pauvres, mal logés, mal vêtus, il s'imagine que son père serait exposé au mépris, et il ne veut point que les autres sachent qu'il a un tel père; ou s'il est obligé d'en convenir, cela lui cause du chagrin.

Madame DE VALCOUR.

Tu as fort bien saisi ma pensée. A présent vous devez comprendre, mes chers enfans, que ce n'est pas la situation où nous sommes qui nous rend heureux ou malheureux, mais la manière dont nous envisageons les choses.

ANNETTE.

Oui, voilà deux fils que nous avons supposés dans la même situation; l'un était heureux, l'autre se trouvait malheureux;

JULIE.

Je me rappelle que lorsqu'il pleuvait à verse hier après midi, le fils du jardinier Desprez se désolait de ce mauvais tems, parce que son père ne voulait plus qu'il l'accompagnât en ville; pendant que je consolais cet enfant de mon mieux, j'entendais dire à Desprez le père: oh! la bonne chose que cette pluie! tous mes légumes vont croître.

Madame DE VALCOUR.

Souvent la santé, les richesses, la prospérité ne dépendent pas plus de nous que le beau tems. Ne trouvez-vous pas que cela est bien triste?

ANNETTE.

Mais..... oui, cela est bien triste.

JULIE.

Je vois, à l'air de maman; que ce n'est pas ce qu'il fallait dire, ma chère Annette.

Madame DE VALCOUR.

Le petit Desprez avait-il raison de s'affliger de cette forte pluie qui a tombé hier?

JULIE.

Il avait tort, car il ne regardait qu'au tems présent, il ne songeait qu'à la privation du plaisir d'aller ce jour-là en ville;

au lieu que son père songeait à l'avenir ; mes légumes vont croître, disait-il, j'irai les vendre, et j'amasserai de l'argent pour nourrir ma famille l'hiver prochain, pendant lequel je ne pourrai presque rien gagner.

Madame DE VALCOUR.

Voilà donc encore deux personnes dont l'une s'afflige de ce qui rend l'autre contente ; vous voyez donc que j'avais raison de dire que ce n'est pas la situation où nous sommes, qui nous rend heureux ou malheureux, mais la manière d'envisager les choses.

JULIE.

Il me semble, maman, qu'il y a une espèce de rapport entre le capitaine Germain et le jardinier Desprez.

Madame DE VALCOUR.

En quoi consiste ce rapport ? ce n'est pas dans leur situation.

JULIE.

Non ; mais il me paraît pourtant qu'ils se ressemblent, parce que tous les deux sont contens et raisonnables.

Madame DE VALCOUR.

Oui, chacun d'eux est content, parce qu'il envisage les choses sous leur vrai

point de vue. Le capitaine n'était point humilié de l'indigence de ses parens : ils sont pauvres, disait-il, mais ils ont des vertus mille fois plus précieuses que les richesses, les titres et les grandeurs. Desprez, de son côté, comptait pour rien le désagrément de faire deux lieues à pied par un tems affreux, parce qu'il n'était occupé que du bien qui résulterait de ce mal passager. Dans bien des cas, mes chères amies, les choses qui ont une apparence fâcheuse, sont suivies pour nous d'avantages très-réels.

ANNETTE.

Mais, si cela est, ma tante, il n'est donc pas toujours malheureux d'être pauvre ou malade ?

Madame DE VALCOUR.

C'est précisément ce que je voudrais vous faire sentir ; et si j'y parviens, je vous aurai rendu un bon service, car la plupart des hommes ressemblent au petit Desprez, ils ne s'arrêtent qu'à l'apparence, ne songent qu'au présent, et s'affligent trop des revers qu'ils éprouvent. Je vous conterai des histoires qui vous feront sentir combien l'adversité peut devenir avantageuse.

Mais revenons à la pièce que nous avons lue. Que pensez-vous du magister ?

JULIE.

On voit bien qu'il n'est pas de la famille ; car il n'est bon qu'à demi.

ANNETTE.

Il m'a fort déplu, lorsqu'il refusait d'aller au secours de Germain que Rachel croyait en danger.

JULIE.

Je me suis un peu réconciliée avec lui, lorsqu'il s'est tant réjoui d'avoir une bonne nouvelle à leur annoncer.

Madame DE VALCOUR.

L'auteur a voulu peindre sans doute, dans le personnage du magister, un de ces gens qui aiment à rendre service, pourvu qu'il ne leur en coûte rien ; avec un pareil caractère on n'est point assez méchant pour ne pas se réjouir du bien qui arrive aux autres, mais on n'est pas assez bon pour leur épargner un grand mal en s'exposant soi-même à quelque péril. Le grand art des auteurs dramatiques est de faire contraster les caractères....

ANNETTE.

Pardon, si je vous interromps, mais je n'entends pas bien cette expression.

Madame DE VALCOUR.

Quand deux choses qui different essentiel-

lement l'une de l'autre se trouvent rapprochées, elles forment ensemble un contraste. Julie, cites-en quelques exemples.

JULIE.

Le blanc et le noir ; un géant et un nain ; un enfant et un vieillard.

Madame DE VALCOUR.

Et vous, ma chère Annette, citez quelques caractères opposés l'un à l'autre.

ANNETTE.

Voyons : l'avarice et la prodigalité ; l'humilité et l'orgueil ; l'indulgence et la sévérité.

Madame DE VALCOUR.

Eh bien ! je voulais dire que ceux qui font des pièces de théâtre, s'attachent d'ordinaire à varier les caractères de leurs personnages et à les opposer l'un à l'autre.

JULIE.

Par exemple, dans le drame du *Paysan généreux*, le caractère de Charlot contraste avec celui des enfans de monsieur de Prevert.

Madame DE VALCOUR.

Et dans le *Fils reconnaissant*, on oppose à la fermeté de Germain, qui ne craint pas de s'exposer aux insultes du sergent, la

lâcheté du magister, qui refuse de secourir ses amis, parce que tout lui fait peur.

ANNETTE.

Mais il tâche pourtant de consoler Nicole et Rachel.

Madame DE VALCOUR.

Oui, il met les paroles à la place des actions.

JULIE.

C'était bien mal-adroit; car ce n'était pas en leur parlant, mais en agissant pour elles, qu'il les aurait consolées.

Madame DE VALCOUR.

N'y a-t-il pas deux autres caractères dans cette pièce qui font contraste?

JULIE.

Mais oui, celui du capitaine et du sergent.

ANNETTE.

Je voudrais savoir, ma tante, ce qu'il y a de vrai dans cette pièce; vous avez dit que le héros n'était pas un être tout-à-fait imaginaire.

Madame DE VALCOUR.

On m'a conté que dans les états d'un souverain d'Allemagne, qui règne encore aujourd'hui, le fils d'un pauvre villageois

s'est distingué par sa bonne conduite dans le service militaire, et par sa piété filiale. Lorsqu'il devint sergent, il envoya à ses parens la paie de soldat; devenu enseigne, il leur donna la paie de sergent; quand il fut parvenu au grade de capitaine, ses parens reçurent la paie de lieutenant; en un mot, il partageait toujours avec eux l'argent qu'il recevait. Un jour qu'il fut admis à la table de son maître, le roi le questionna sur sa famille; il parla, sans rougir, de la profession et de la pauvreté de son père, et le monarque l'en estima davantage.

JULIE.

Son père ressemblait-il à Germain?

Madame DE VALCOUR.

Je l'ignore, et peut-être que l'auteur n'en est pas mieux instruit que moi; mais il était en droit de supposer que les parens d'un homme aussi estimable, étaient eux-mêmes des gens de bien, parce que l'éducation et l'exemple contribuent beaucoup à nous rendre bons ou méchans.

LETTRE

D'ANNETTE à CAROLINE, fille du baron de S.*

JE me rappelle, ma chère Caroline, que vous et messieurs vos frères avez lu avec plaisir les histoires que madame de Valcour m'a envoyées pendant que j'étais avec vous, et que l'extrait de la vie du duc de Bourgogne vous a encore plus intéressés que tout le reste. Votre frère aîné en trouva la raison : « Ces traits-là, disait-il, ont le » mérite d'être vrais, et je suis charmé de » savoir qu'il y ait eu un prince aussi ver- » tueux à l'âge de neuf ans. » J'ai conté cela à ma tante, et voici ce qu'elle m'a répondu : « Nous pouvons procurer à vos » amis de S*. un plaisir du même genre » que celui qu'ils ont éprouvé en admirant » le duc de Bourgogne : Julie vous contera » une belle action d'un prince non moins » vertueux que lui, et je réponds de la » vérité du fait. » Julie me dit alors que l'aîné des jeunes princes de P***** était celui dont parlait sa mère, et me raconta ce qui suit.

Un jour, en se promenant avec son gouverneur, il rencontra un officier des

invalides, qui avait l'air fort pauvre et fort triste ; il s'en approche, et lui demande la cause de son chagrin. L'officier répondit qu'après avoir long-tems servi le roi, il n'avait obtenu, pour prix de ses services, qu'une très-petite pension. Mais, interrompit le jeune prince, comment se peut-il que le roi étant si juste, il ne vous ait pas mieux récompensé ? — Il ne faut pas s'en étonner, dit le vieux militaire, sa majesté a tant de pauvres à secourir ! Le prince rougit à ces mots, et se tourna vers son gouverneur, en lui disant : « mon bon ami, » je n'ai point d'argent sur moi, per» mettez-vous que je lui donne ma » montre ? ». Le gouverneur y consentit, et aussi-tôt le jeune prince tira sa montre et en fit présent à l'officier.

Chaque semaine on rend compte au roi de la conduite de son neveu : on n'oublia pas de lui dire ce qui s'était passé entre le jeune prince et le vieux militaire. Aussi-tôt que le roi l'eut appris, il invita son neveu à dîner, et lui demanda l'heure qu'il était. Je n'ai plus de montre, répondit le prince. — Le roi lui dit alors en l'embrassant : je sais tout ; je suis charmé de vous voir si généreux et si véridique, et je vais augmenter la pension de l'officier de vingt écus par mois.

Ne trouvez-vous pas, ma chère Caroline, que ce jeune prince fut bien récompensé ? Adieu, ma bonne amie; aimez-moi toujours.

ANNETTE.

P. S. Je vous enverrai à la première occasion une comédie, qui sûrement vous amusera beaucoup : elle a pour titre *l'Amour filial.*

VII. ENTRETIEN.

Madame DE VALCOUR, JULIE, ANNETTE.

JULIE.

MAMAN, aurons-nous une histoire aujourd'hui ?

Madame DE VALCOUR.

Oui, et je vais vous la conter dès à présent; elle a pour titre :

L'HEUREUSE INFORTUNE.

MONSIEUR de Bonlieu était un riche gentilhomme, possesseur d'une belle terre qu'il avait héritée de ses ancêtres. Il y avait pris naissance, et son dessein était d'y

passer sa vie, mais il ne put l'exécuter. Madame de Bonlieu, son épouse, accoutumée au grand monde, se figurait qu'on ne pouvait vivre heureux à la campagne; elle engagea son mari à quitter le séjour qu'il aimait, pour s'établir dans une grande ville, où tous les amusemens qui plaisent aux gens frivoles se trouvaient rassemblés. D'abord elle n'osa exiger de lui qu'ils y restassent toute l'année; et au retour du printems elle voulut bien l'accompagner dans ses terres. Madame de Bonlieu s'y ennuyait, parce qu'elle n'avait ni les goûts, ni les ressources qui font aimer la solitude et la campagne. L'étude de la nature et les connaissances qu'on acquiert en lisant, n'avaient aucun attrait pour elle; et l'amour du jeu, de la parure et de la magnificence, lui ôtait le goût des occupations utiles et des plaisirs raisonnables. Rien n'est plus ennuyeux que de vivre avec des gens qui s'ennuient, et monsieur de Bonlieu ne se plaisait plus lui-même dans un séjour qui lui avait été si cher. Je vous ai épousée pour vous rendre heureuse, dit-il à sa femme; vous ne l'êtes point ici, il faut donc retourner à la ville. Madame de Bonlieu, qui n'avait pas le cœur mauvais, quoiqu'elle eût l'esprit léger, sentit le prix d'une pareille complaisance. Elle se crut

heureuse en effet, en se retrouvant au milieu des plaisirs et de la société qu'elle préférait à tout. Cependant son bonheur dura peu. Elle devint mère d'une fille; mais au lieu de s'occuper de cet enfant, elle vécut plus que jamais dans la dissipation. Un jour que monsieur de Bonlieu vit sur sa physionomie une impression de chagrin, il lui demanda quelle pouvait en être la cause. Elle refusa d'abord de la dire; mais, après bien des instances, elle avoua à son mari qu'elle ne serait heureuse que lorsqu'il occuperait un rang plus distingué, et qu'il serait pourvu d'un titre ou d'un emploi qui lui permît d'aller à la cour. Monsieur de Bonlieu essaya de lui ôter cette idée, mais en vain; trop complaisant pour résister long-tems aux volontés de sa femme, il se détermine enfin à la satisfaire. Dans certains pays, les titres s'achètent à prix d'argent; il sacrifia une somme considérable, et reçut en échange le titre de comte.

Madame de Bonlieu, devenue comtesse, se crut heureuse pour le reste de sa vie; elle jouissait de la société des grands, allait à la cour et en partageait les amusemens. Peu après elle forma de nouveaux desirs. Elle ne se trouvait ni logée, ni parée décemment; sa maison, son équipage, ses diamans, pouvaient convenir, disait-elle,

à la femme d'un simple gentilhomme; mais n'étaient plus assortis à leur nouvelle dignité. Monsieur de Bonlieu fit beaucoup d'objections : S'il vous faut un palais, disait-il à sa femme, un domestique plus nombreux, une parure plus brillante, mes revenus n'y suffiront pas. Riche en vivant sur mes terres, je deviendrai pauvre au sein de la capitale, si nous voulons imiter tout le luxe des grands. Cependant la santé de madame de Bonlieu s'altérait, sa gaîté faisait place à l'humeur, et le sommeil ne réparait plus les fatigues du jour. Son mari se trompa sur la cause du mal; au lieu de l'attribuer à la vie insensée qu'elle menait, à l'habitude de jouer et de veiller fort avant dans la nuit, il se persuada que c'était sa résistance aux volontés de sa femme qui détruisait sa santé et son bonheur. Quelque aveugle qu'eussent été jusques-là sa complaisance et son affection pour elle, il ne pouvait se résoudre à violer pour lui plaire les devoirs de la justice. Mon embarras est extrême, lui disait-il; je voudrais que rien ne manquât à votre satisfaction, mais dois-je contracter des dettes que je ne pourrai jamais acquitter? et d'ailleurs devons-nous oublier les intérêts de notre fille, et nous exposer à la laisser sans fortune? Quelque tems après, madame

madame de Bonlieu crut avoir trouvé le moyen de prévenir ces inconvéniens. La conformité des goûts avait formé une sorte de liaison entr'elle et la comtesse de P. L'époux de cette dame était un ministre d'état, très en crédit, mais fort avare, malgré toutes les richesses qu'il possédait. Madame de P. était joueuse, et perdit un jour une somme si considérable, qu'elle n'osa point en faire l'aveu à son mari; mais elle confia ses peines à madame de Bonlieu. Celle-ci lui promit la somme dont elle avait besoin, mais à condition qu'elle obtînt du ministre une charge honorable et lucrative pour son mari. Toujours complaisant à l'excès, le facile Bonlieu n'osa point démentir sa femme, et lui procura l'argent qu'elle avait promis, quoiqu'une pareille avance dérangeât ses affaires. Sa femme tâchait de l'en consoler, en l'assurant que ce sacrifice les conduirait à une brillante fortune. Plusieurs années se passèrent avant que la comtesse de P. pût remplir ses engagemens. Madame de Bonlieu les employa tantôt à s'attrister, tantôt à jouer pour se distraire.

Son mari n'avait pas pour Marianne, c'était le nom de leur fille, la coupable indifférence qu'elle éprouvait de la part de sa mère. Il la confia aux soins d'une sage

gouvernante, qui remplit à l'égard de cet enfant tous les devoirs que madame de Bonlieu négligeait. Mentorine, c'est ainsi qu'on nommait cette gouvernante, comprit bientôt que l'exemple de la mère détruirait tout le fruit des leçons qu'elle donnerait à la fille. Elle fit entendre à monsieur de Bonlieu que le séjour de la campagne serait plus favorable que tout autre à la santé de Marianne; et le vieux château, abandonné depuis sept ans, fut occupé par Mentorine et son élève. Madame de Bonlieu, consultée sur ce plan, avait objecté que Marianne y serait moins à portée qu'en ville d'acquérir des talens; mais convaincu par l'exemple même de sa femme que les talens agréables, séparés des vertus, ne sont presque rien pour le bonheur, monsieur de Bonlieu ne changea point de résolution, et représenta que Mentorine savait autant de musique et de dessin que Marianne avait besoin d'en apprendre.

La comtesse de P. trouva enfin l'occasion et le moyen de satisfaire sa promesse et l'ambition de madame de Bonlieu. L'époux de celle-ci obtint un emploi à la cour, dont les revenus étaient considérables. Plus frivole que jamais, madame de Bonlieu fit des dépenses excessives, et se livra sans

contrainte à la passion du jeu. Quand Marianne eut atteint l'âge de quinze ans, son père ne put résister plus long-tems au desir de la revoir. Elle était moins jolie que sa mère; mais les graces de son maintien, la douceur de sa voix et de sa physionomie prévenaient en sa faveur, et l'on devinait en la voyant qu'elle avait une belle ame. La comtesse de Bonlieu ne put se défendre d'aimer une fille aussi aimable. N'imaginant pas qu'à l'âge de quinze ans on connût d'autres plaisirs que celui d'être répandu dans le monde, elle voulut que Marianne, parée avec la dernière élégance, l'accompagnât tous les jours soit au bal, soit au spectacle, ou bien aux brillantes assemblées de la cour. Marianne, étonnée de tout ce qu'elle voyait, se croyait transportée dans un monde nouveau. Charmée de se retrouver auprès de ses parens, vivement touchée de leurs caresses, remplie de tendresse et de respect pour eux, elle ne se plaignit d'abord que de ne les pas voir assez. Monsieur de Bonlieu consacrait la matinée aux affaires; la comtesse ne se levait qu'à midi : son médecin, son coëffeur, et ses marchands l'occupaient tour-à-tour jusqu'au moment du dîner, où il arrivait toujours du monde. Cependant Marianne avait la ressource d'ouvrir son cœur à

Mentorine. Je m'amuse souvent, lui disait-elle; j'aime la danse et le spectacle; mais quand je suis seule, je ne me sens pas aussi contente que je l'étais autrefois; je ne suis plus si bien avec moi-même; ce n'est pas que j'aie de grandes fautes à me reprocher, si j'en avais commis de pareilles, ma conscience et ma chère Mentorine m'en eussent avertie. Mais vous m'avez enseigné qu'il ne suffit pas d'être innocente pour être estimable, et que pour plaire à l'être suprême, ce n'est pas assez d'éviter le mal, mais qu'il faut encore s'appliquer à faire le bien. Ici, ce me semble, je ne suis utile à personne, je me trouve si loin des malheureux ! Sans doute qu'ils craignent d'entrer dans les palais; à la campagne nous allions les trouver sous leur chaumière. Cette envie d'être utile aux autres, lui répondit Mentorine, est le besoin d'une ame noble et sensible, et quand on l'éprouve, on parvient bientôt à le satisfaire. Je vous conseille d'employer à l'étude les heures de la matinée que les soins de la toilette ne vous enlèvent pas, c'est vous préparer à faire du bien dans la suite; plus on est éclairé, plus on a de moyens pour être utile.

JULIE.

Je vois, maman, que monsieur de Bonlieu a rendu un très-bon service à sa fille en la faisant élever par Mentorine; jamais sa mère ne lui aurait appris cela.

ANNETTE.

J'étais fâchée qu'elle quittât la campagne, parce que j'avais peur qu'elle n'imitât madame de Bonlieu.

Madame DE VALCOUR.

Elevée par Mentorine, elle ne courait plus autant de risque de succomber au mauvais exemple; quand on a goûté pendant quelque tems les plaisirs que procure l'étude, et ceux qui naissent de la vertu et de la piété, on ne s'attache pas si aisément aux plaisirs frivoles; et s'il y a tant de gens qui n'aiment que ceux ci, c'est qu'ils n'ont jamais bien connu les autres. Revenons à notre histoire. Marianne fut demandée en mariage par le baron de G***, jeune seigneur de la cour. Madame de Bonlieu ne se donna pas le tems d'étudier le caractère de l'amant de sa fille; l'alliance lui parut honorable, parce que monsieur de G*** était d'une famille distinguée, et très-avantageuse, parce qu'il avait beaucoup de fortune. Elle engagea son mari à l'accepter pour gendre; mais il fut décidé que le ma-

riage ne s'accomplirait que lorsque Marianne aurait atteint sa dix-huitième année.

Dans cet intervalle il y eut de grandes révolutions à la cour. L'avarice de monsieur de P., et la dureté qui accompagne d'ordinaire cette passion, lui avaient attiré une foule d'ennemis; quelques-uns d'entr'eux avaient du crédit auprès du roi, et vinrent à bout de lui prouver que son ministre s'était rendu indigne de la faveur et de la confiance dont il l'avait honoré. Le roi ne balança point à lui ôter une place qu'il avait si mal remplie, et le comte de P. fut exilé. Monsieur de Bonlieu qui lui devait son emploi, fut regardé comme son ami, on l'enveloppa dans sa disgrace, et il reçut ordre de quitter la cour. On peut juger de la désolation de madame de Bonlieu; ce fut bien pis encore quand son mari lui déclara que cette terre dont elle avait tant dédaigné le séjour, ne serait plus même une ressource pour eux, et ne pourrait leur servir de retraite. Livré depuis quelques années aux soins de son emploi, monsieur de Bonlieu s'était mis peu en peine des dépenses de sa femme; mais se voyant privé, par sa disgrace, d'un revenu considérable, il s'occupa de l'examen de ses affaires et les trouva dans le plus grand désordre. Il fallut se résoudre à vendre la

terre qu'il avait héritée de ses parens, pour payer les dettes qu'avait contracté madame de Bonlieu : on vendit aussi les meubles et les diamans ; et quand tous les créaneiers furent satisfaits, il ne leur resta qu'une très-petite somme.

Rien n'égalait l'affliction et les remords de la comtesse ; c'est ma folie, disait-elle, qui nous a précipités dans l'infortune ; pourquoi n'ai-je écouté que l'ambition et la vanité ? Ah ! je ne survivrai pas à la perte de ma fortune ! La seule consolation qui lui restât, lui fut bientôt enlevée. Au moins, disait-elle, j'ai assuré le bonheur de ma fille ; le baron de G*** est un homme plein d'honneur, il aime Marianne, il remplira ses engagemens. Mais elle s'était trompée sur le caractère du baron, comme sur tout le reste. Ce jeune homme, ambitieux lui-même, craignit de nuire à sa fortune en épousant la fille d'un courtisan disgracié. Marianne lui avait plu ; mais ce n'était point les qualités du cœur qu'il aimait en elle ; les agrémens de sa figure, et le rang que son père tenait à la cour avaient déterminé son choix. Au lieu de chercher à consoler monsieur et madame de Bonlieu, il les évitait avec soin, et finit par leur écrire que des raisons de famille

l'obligeaient à ne plus prétendre à l'honneur de s'allier avec eux.

ANNETTE.

Cette lettre affligea-t-elle beaucoup Marianne ?

Madame DE VALCOUR.

Elle n'en fut ni triste, ni humiliée ; le baron lui était indifférent, et elle ne l'aurait épousé que par obéissance. Ses parens étaient surpris de sa fermeté ; elle ne paraissait point s'affliger pour elle-même ; et quand elle n'était pas témoin du désespoir de sa mère, on voyait encore une douce sérénité sur sa physionomie.

JULIE.

Cela me rappelle, maman, ce que vous nous disiez il n'y a pas long-tems : ce n'est pas la situation où nous sommes qui nous rend heureux ou malheureux ; c'est la manière d'envisager les choses.

ANNETTE.

Il me semble pourtant que la situation de la mère et celle de la fille n'étaient pas tout-à-fait les mêmes : l'une avait des reproches à se faire, l'autre était innocente.

Madame DE VALCOUR.

Votre observation est juste, ma chère

Annette ; cependant l'idée de n'être plus riche, l'obligation de se retirer du monde, avaient beaucoup de part au chagrin de la comtesse. Sa fille, au contraire, avait appris à se passer des richesses, et à vivre heureuse dans la retraite. Il fut question d'en choisir une après que les dettes furent acquittées. Madame de Bonlieu ne pouvait se résoudre à rester dans un pays où elle avait joué un rôle si brillant ; et pour s'éloigner du théâtre de ses folies et de ses grandeurs passées, elle engagea son mari à se retirer dans une province d'Allemagne.

Quand ce projet fut conçu, une dame de la cour, respectable par ses vertus, et qui avait distingué le mérite de Marianne, offrit à ses parens de la prendre chez elle, et d'en avoir soin comme de sa propre fille. Les parens crurent devoir ce sacrifice à Marianne, et lui annoncèrent qu'ils avaient consenti à se séparer d'elle. Ce fut alors que cette jeune personne laissa éclater la plus vive douleur. Hélas ! disait-elle, qu'exigez-vous de votre fille ? sera-t-elle toujours condamnée à vivre loin de vous ? Ce n'est que dans ce moment que je vois toute notre infortune .... Tant que j'ai eu l'espoir de vous consoler par mes soins, par ma tendresse, j'ai peu regretté ce que nous avons perdu. Mais cette résolution

me rend vraiment malheureuse. O mon père! ô maman! gardez-moi auprès de vous. Madame de Bonlieu fondait en larmes pendant que sa fille parlait ainsi, et le père de Marianne lui dit, en la serrant entre ses bras : Non, ma bien-aimée, tu ne me quitteras point; dans ce moment j'oublie que j'étais malheureux, je ne le suis plus, je possède un trésor dans ma fille.....

Mais, mon enfant, sais-tu bien à quoi tu t'engages? tu as vécu quelques années dans le grand monde, veux-tu échanger cette vie contre celle de la fille d'un fermier? c'est à quoi nous sommes réduits. — N'importe, mon père, ne serai-je pas avec vous? D'ailleurs, j'aime la campagne, j'entends un peu l'économie champêtre, et graces à mon éducation, loin de vous être à charge, je pourrai vous être utile.

Mentorine, généreusement récompensée des soins qu'elle avait donnés à son élève, conjura monsieur de Bonlieu de reprendre une partie de ses bienfaits; ce qui me restera, disait-elle, peut suffire à l'entretien de ma mère; elle devient infirme, et je lui dois mes premiers soins, sans quoi je vous prierais de permettre que je vous suivisse dans votre retraite. — Généreuse amie, dit monsieur de Bonlieu,

je ne puis accepter vos offres; c'est moi qui vous serai toujours redevable, et il n'a jamais été en mon pouvoir de récompenser ce que vous avez fait pour ma fille.

JULIE.

Il me semble que cette gouvernante avait été pour son élève, ce que Mentor a été pour Télémaque.

Madame DE VALCOUR.

Tu as raison. Mentorine lui avait appris comment il faut se conduire dans les divers états où elle pouvait se rencontrer; et Marianne étant convaincue qu'on n'est vraiment malheureux que lorsqu'on néglige ses devoirs, n'avait garde de s'affliger beaucoup de son changement d'état.

Toutes ses affaires étant réglées, monsieur de Boulieu partit pour l'Allemagne avec sa famille, et accompagné seulement de deux de ses anciens vassaux, Robert et Louison.

ANNETTE.

Des vassaux ! je ne comprends pas ce mot-là.

Madame DE VALCOUR.

Les paysans qui habitent la terre d'un seigneur sont appelés ses vassaux.

Annette.

Mais, ma tante, vous disiez tout-à-l'heure qu'il ne restait à monsieur de Bonlieu qu'une très-petite somme; comment donc pouvait-il entretenir deux domestiques; car je suppose que Robert et Louison étaient devenus les siens?

Madame de Valcour.

Les idées de grandeur et de petitesse sont relatives, c'est-à-dire, que les choses ne nous paraissent grandes ou petites, que lorsque nous les comparons avec d'autres.

Julie.

Cela me rappelle l'histoire de Gulliver, qui passait pour un géant chez les Liliputiens, et pour un nain dans le pays des géans.

Madame de Valcour.

Je vous éclaircirai cela par un autre exemple, ma chère Annette, car je crois que vous n'avez pas lu Gulliver. Dites-moi si la portion de pain, de viande et de légumes que vous avez mangée il y a une heure, n'aurait pas été trop grande pour le dîner d'un enfant de deux ans?

Annette.

Sans doute.

Madame DE VALCOUR.

Croyez-vous que cette même portion eût suffi à Desprez, notre jardinier?

ANNETTE.

Non, assurément, je l'ai vu dîner un jour, il mange quatre fois plus que moi.

JULIE.

Ainsi l'on peut dire de la même portion qu'elle est trop grande, et qu'elle est trop petite.

Madame DE VALCOUR.

Et cela sans se contredire. Elle est trop grande relativement à la faiblesse d'un enfant de deux ans; elle est trop petite si on la mesure à l'appetit d'un homme de trente ans, qui se porte bien et travaille beaucoup.

JULIE.

Je conçois qu'il en est de même d'une somme d'argent. Si un roi, par exemple, n'avait qu'autant de revenus que le plus riche particulier de son royaume, il serait pauvre, parce qu'il a bien plus de dépenses à faire.

Madame DE VALCOUR.

Il restait quelques milliers de florins à monsieur de Bonlieu; Marianne pendant la route faisait observer à ses parens, que si Robert et Louison se voyaient tout-à-

coup maîtres de cette somme, ils se croiraient très-riches et très-heureux, et qu'il ne leur viendrait point à l'esprit d'en desirer une plus forte. Tout au contraire, nous nous trouvons pauvres avec cette même somme, parce que nous avons été vingt fois plus riches. Ainsi ce revers de fortune n'est pas au fond un mal réel, comme les remords, les douleurs corporelles, l'absence ou la perte de ceux que nous aimons. Madame de Bonlieu commençait à être honteuse d'avoir moins de raison que sa fille. Peu-à-peu elle devint plus calme et plus résignée à son sort. Arrivés au terme de leur voyage, ils eurent bientôt occasion d'acheter une petite campagne propre à leur servir de retraite. Là rien n'était sacrifié à l'agrément : on n'y trouvait ni parterre, ni bosquets, ni pavillon à la chinoise, ni jardins à l'anglaise; mais tout se rapportait à l'utile. Auprès de la maison, qui était peu vaste, mais commode, on voyait un jardin potager qui renfermait aussi des arbres chargés de fruits; plus loin une prairie et un champ labouré. Monsieur de Bonlieu élevé à la campagne, sut tirer le meilleur parti de cette petite terre; il dirigeait les travaux de Robert, et lui-même cultivait son potager. Les détails du ménage furent confiés

à Marianne, et Louison aidait avec plaisir sa jeune maîtresse, parce qu'elle commandait toujours avec sagesse et douceur. Madame de Bonlieu qui n'avait que des talens agréables, eut beaucoup de peine à acquérir l'habileté qui pouvait à son tour la rendre utile. Excitée par l'exemple de son mari et de sa fille, elle y parvint cependant après bien des efforts.

La bibliothèque de monsieur de Bonlieu avait été vendue, à l'exception de quelques livres, dont il avait laissé le choix à Mentorine. Ils furent de la plus grande ressource à Marianne, qui put continuer à suivre son goût pour l'étude. Quand elle voyait sa mère attristée par de pénibles souvenirs, elle cherchait à l'en distraire par la lecture. Les ouvrages qui peignent les beautés de la nature, les poésies de Gessner, qui expriment si bien la paix et les douceurs de la vie champêtre, étaient les livres qu'elle choisissait alors.

Bienfaisante comme les bergers de Gessner, Marianne cherchait à faire du bien autour d'elle. Ce n'était point en distribuant de l'argent, mais par d'autres moyens qui sont toujours au pouvoir des ames sensibles, et que les revers de la fortune ne sauraient leur ôter. La nature et la religion lui avaient appris à aimer tous ses

semblables; elle se plaisait à visiter les villageois ses voisins, et sa mère ne pouvait concevoir qu'elle ne fût pas rebutée de leur ignorance et de la grossièreté de leur extérieur. Ne sommes-nous pas tous enfans du même père, disait Marianne, et tous égaux à ses yeux; l'orgueil doit-il subsister entre des frères? Si l'être de qui nous tenons tout, en a favorisé quelques-uns plus que d'autres, c'est aux premiers à témoigner plus d'amour et de bonté à ceux de leurs frères qui sont moins heureux. Les vieillards et les enfans étaient sur-tout l'objet de son affection. Quand parmi ses voisins, elle en voyait un qui, affaibli par l'âge, semblait prêt à quitter la vie, elle aimait à lui parler des vérités qui font le bonheur du chrétien; alors sa physionomie devenait plus belle encore, et le son de sa voix plus touchant; une joie pure brillait dans ses regards, et le mourant consolé l'appelait un ange visible.

Une fille de dix ans, nommée Babet, venait de perdre ses parens; Marianne obtint des siens la permission d'élever l'orpheline. Cette enfant avait d'heureuses dispositions, et répondit aux soins de sa protectrice, qui se fit un amusement de lui apprendre à lire, à coudre et à filer. Babet avait eu pour parrain, monsieur de Rosenfels, jeune seigneur

gneur dont les terres n'étaient pas éloignées de la campagne de monsieur de Bonlieu. Elle en parlait souvent à Marianne : « Il est bon comme vous, disait-elle, il a » fait tant de bien à mes parens ! on dit qu'il » voyage dans un pays bien loin, bien loin » d'ici, c'est pourquoi nous ne le voyons » plus. » Monsieur de Rosenfels avait voyagé, en effet, depuis que la famille de Bonlieu s'était fixée dans le voisinage. Peu après son retour, il s'informa de sa filleule, et les habitans du village lui vantèrent le bonheur de Babet et les vertus de sa protectrice. L'estime qu'il conçut pour Marianne sur le rapport de ces bonnes gens, lui inspira le desir de la connaître, et il fit demander aux parens de mademoiselle de Bonlieu la permission de les aller voir.

On le reçut avec plaisir, et ses visites se renouvellèrent très-souvent. Il ne pouvait se lasser d'admirer Marianne ; mais c'était plutôt à cause des qualités de son ame que des agrémens de sa figure, quoique, à cet égard encore, elle lui parût très-aimable, car la simplicité de son habillement, sa robe de toile et son chapeau de paille lui allaient très-bien, et ne déguisaient point ses graces naturelles comme l'eût fait une parure trop recherchée.

Monsieur de Ronsenfels découvrit avec

une joie extrême qu'il sympatisait avec Marianne, qu'ils avaient les mêmes goûts, et envisageaient chaque chose sous le même point de vue. Riche et maître de ses actions, il crut que la fortune ne devait entrer pour rien dans le choix qu'il ferait d'une épouse. Marianne réunissait tout ce qui pouvait le rendre heureux; il parvint à lui plaire, déclara ses sentimens à M. et Mme. de Bonlieu, qui dans ce moment oublièrent toutes leurs infortunes, et consentirent avec joie à l'accepter pour gendre.

L'époux de Marianne préférait à tout autre séjour celui de ses terres; mais son devoir l'obligeait à passer plusieurs mois de l'année à la cour du duc de * * * dont il était sujet. Il s'y rendit quelque tems après son mariage, accompagné de sa femme qui se trouvait heureuse dans tous les lieux qu'elle habitait avec lui. Le duc se connaissait en mérite et sut apprécier celui de madame de Rosenfels. Il découvrit en elle une ame si noble, tant de jugement, d'esprit et de connaissances, que quoiqu'elle ne fût âgée alors que de vingt-deux ans, il la jugea plus propre qu'aucune des autres dames de sa cour à élever la princesse Amélie, sa fille. Une pareille marque de confiance de la part d'un prince respectable, devait naturellement flatter madame de Rosenfels; mais la crainte de n'avoir pas tous les

talens et toutes les vertus qu'exige un poste aussi important, l'idée de priver son mari d'un séjour qu'il aimait, et celle de vivre éloignée de ses parens, l'empêchaient de se prêter aux volontés du prince. Monsieur de Rosenfels dissipa toutes les craintes de sa femme. « Rassurez-vous, » lui disait-il, vous avez tout ce qu'il faut » pour bien remplir la place qu'on vous » offre; la modestie serait une fausse » vertu, si elle déguisait à nos yeux les » avantages que nous avons reçus de la » nature, de l'éducation, ou de l'étude. » — Nous aimons tous deux la campagne; » mais c'est à la cour que le devoir nous ap- » pelle, et le séjour où l'on peut faire le plus » de bien, est celui qu'on doit préférer à » tout autre. Quant à vos parens, rien » n'empêche, ce me semble, qu'ils vien- » nent se fixer ici; notre maison n'est-elle » pas aussi la leur? Qui pourrait les tenir » éloignés d'une fille si digne de leur » amour? Vous m'avez dit que Robert et » Louison s'aimaient; engageons monsieur » de Bonlieu à marier ces jeunes gens et à » leur confier le soin de sa campagne. »

Tout s'exécuta d'après ce plan, et les parens de madame de Rosenfels partagèrent sa reconnaissance pour le meilleur des époux.

JULIE.

Voilà donc madame de Bonlieu de nouveau à la cour; je suis sûre qu'elle était bien contente de se retrouver dans le grand monde.

Madame DE VALCOUR.

Elle y rentra avec des idées et des goûts bien différens de ceux qui l'avaient égarée autrefois. La retraite, la réflexion, et sur-tout l'exemple de sa fille, lui avaient montré les objets sous un jour tout nouveau pour elle. Le jeu, le faste et la dissipation n'étaient plus ses goûts dominans, et sa conduite devint aussi sage qu'elle avait été déraisonnable.

Cependant les succès de Marianne justifiaient l'opinion que monsieur de Rosenfels en avait conçue. Formée par elle, la princesse Amélie acquit toutes les vertus de son sexe et de son état; elle y joignait les graces de son âge; et lorsqu'elle eut atteint celui de seize ans, elle devint, par son mariage, une grande reine. Loin de se laisser éblouir par l'éclat du trône, elle y conserva toutes les qualités estimables qui l'avaient rendue digne d'y monter. « L'é-» lévation où je me trouve, écrivait-elle à » sa gouvernante, aggrandit le cercle de » mes devoirs; soyez toujours mon guide

» et mon amie : vous m'avez appris à aimer
» le bien ; puissé-je le faire de la manière
» la plus utile. » Ce vœu fut exaucé, et madame de Rosenfels eut la satisfaction d'entendre répéter par toutes les bouches l'éloge de son auguste élève. « Elle fait
» le bonheur de son époux, lui disait-on,
» et s'attire le respect et l'amour des peu-
» ples qu'il gouverne ; elle-même dirige
» l'éducation de ses enfans, et préside aux
» leçons les plus importantes qu'ils reçoi-
» vent ; elle sait allier aux bienséances de
» son état, le goût des plaisirs simples, et
» jouit ainsi de tous les charmes de la vie
» domestique. Son cœur est toujours ou-
» vert aux plaintes des malheureux, et
» plusieurs établissemens utiles montrent
» à quel point sa bienfaisance est éclairée.
» La sagesse et la piété règlent l'emploi
» de ses heures et le choix de ceux qui
» l'entourent. Trop instruite elle-même
» pour ne pas aimer les gens de lettres,
» elle ne distingue cependant et ne favo-
» rise que ceux qui consacrent leurs talens
» à l'avantage de la société. Une des ac-
» tions dont elle doit s'applaudir le plus,
» est d'avoir attaché à sa personne un
» homme d'un mérite rare et d'un génie
» supérieur, que des circonstances mal-
» heureuses avaient éloigné de sa patrie.

» Sans la protection qu'elle lui accorde, » il n'eût pas été à même de publier un » ouvrage destiné à produire le plus grand » bien, en inspirant aux hommes l'amour » de la religion, de l'humanité et de la » vertu. »

JULIE.

Combien madame de Rosenfels devait être heureuse en écoutant ce récit!

Madame DE VALCOUR.

Sa joie s'augmentait encore en voyant que tout ce qui lui était cher, la partageait.... Que les hommes sont quelquefois aveugles, qu'ils sont injustes dans leurs plaintes! disait souvent madame de Bonlieu; le renversement de notre fortune, cet événement qui m'a coûté tant de larmes, a été pour nous la source du bonheur. Sans lui j'eusse toujours méconnu les vrais biens; j'aurais consumé, et, sans doute, abrégé mes jours dans la poursuite des vains plaisirs; mais les leçons de l'adversité m'ont ramenée à ma vraie destination... Sans nos malheurs, disait monsieur de Bonlieu, je ne jouirais pas du plaisir si doux d'estimer une femme que j'aime, et les vertus de ma fille n'auraient pas brillé avec tant d'éclat... Graces à nos infortunes, disait madame de Rosenfels,

je n'ai point épousé le baron de P. ; j'appartiens au meilleur des hommes, et j'ai eu pour élève la bienfaisante Amélie.

ANNETTE.

Ma tante, j'ai fait une remarque en vous écoutant : si Marianne n'eût point élevé la petite Babet, elle ne serait point parvenue à faire l'éducation de cette grande reine.

Madame DE VALCOUR.

Vous avez raison, ma chère Annette.

JULIE.

On pourrait donner un autre titre à cette histoire : *la Vertu récompensée.*

Madame DE VALCOUR.

Elle montre cependant aussi que la vertu peut se passer des distinctions et des récompenses qu'il est au pouvoir des hommes de lui donner.

JULIE.

Il est vrai que Marianne ne s'est jamais crue malheureuse.

Madame DE VALCOUR.

Parce qu'elle se faisait de justes idées du bonheur de cette vie. On lui avait appris à ne pas le faire dépendre de la situation où elle se trouverait, mais de l'habitude d'en remplir les devoirs.

ANNETTE.

Quelle différence entre la mère et la fille au commencement de leur infortune !

Madame DE VALCOUR.

Et pourtant elles avaient en apparence les mêmes raisons de s'affliger. Concluez de-là, mes chers enfans, que tout dépend du point de vue sous lequel on envisage les choses, et que la même infortune peut être aggravée ou adoucie, selon le caractère et les dispositions de celui qui la souffre.

JULIE.

Vous dites, maman, que tout dépend du point de vue sous lequel on envisage les choses : il me semble qu'il y a pourtant une exception à faire.

Madame DE VALCOUR.

Laquelle ?

JULIE.

Mais je crois qu'on ne peut jamais se rappeler, sans la plus vive douleur, la perte d'une mère, ou d'une amie qu'on a tendrement aimée.

Madame DE VALCOUR.

Le sage créateur nous a formés de manière qu'une douleur ainsi qu'une joie très-vive ne peuvent se soutenir long-tems au même degré. D'ailleurs, si la mère ou

l'amie que nous pleurons, s'est distinguée par sa piété et sa vertu, l'idée du bonheur dont elle jouit, vient mêler une douceur inexprimable au sentiment de sa perte. J'ai lu, il n'y a pas long-tems, que les Grecs modernes vont non-seulement par devoir, mais pour leur plaisir, passer de tems en tems une journée entière auprès des tombeaux de leurs parens.

ANNETTE.

Pour leur plaisir?

Madame DE VALCOUR.

Cela vous paraîtra moins étrange, lorsque vous saurez qu'en Grèce les tombeaux des personnes distinguées par leur naissance et leur fortune, sont placés dans des jardins plantés de divers arbres; que les murailles en sont tapissées de jasmins, de roses, de chèvre-feuilles, et où coule un ruisseau qui murmure doucement en faisant plusieurs détours. Le fils d'une dame grecque, que ses vertus ont rendue célèbre dans sa patrie, a fait placer le tombeau de sa mère dans un jardin pareil. On distribue des aumônes tous les samedis à la porte de ce jardin; et l'on peut dire de ce fils qu'il aimait véritablement sa mère; car le plus bel hommage qu'on puisse rendre à la mémoire d'une personne vertueuse qui nous a

été chère, c'est de faire encore du bien pour l'amour d'elle, après qu'elle a cessé de vivre. Je vais vous lire la prière et l'épitaphe qu'on a gravées en lettres d'or sur le tombeau de marbre où cette dame est ensevelie. J'ai copié aussi la description d'une espèce de fête où l'on se rappelle le souvenir de ses vertus.

Priere.

« Que le seigneur tout-puissant, créa-
» teur et seigneur de tout ce que l'œil de
» l'homme voit, et de tout ce que son
» esprit ne saurait comprendre, soit loué
» sans fin par ceux qui viendront et par
» ceux qui ne sont plus. »

Epitaphe.

« Ici repose le corps d'une ame juste, qui
» n'a jamais cessé de méditer la loi du
» seigneur durant sa vie, qui a été trop
» courte (elle n'a vécu que cinquante-sept
» ans). Pendant ce tems, elle a rassasié
» ceux qui avaient faim, et rafraîchi ceux
» qui avaient soif, et couvert ceux qui
» avaient froid; elle n'avait jamais rien dit
» qui pût affliger personne; elle a protégé
» la vertu et a eu compassion du vicieux;
» elle n'a point été attachée aux richesses,
» et même, après sa mort, elle les a sacri-

» fiées pour diminuer les peines des autres,
» autant qu'il a été en son pouvoir. Passans,
» priez pour elle et imitez-la. »

La veille de certains jours en été, on invite les parens et quelques amis à aller passer la journée dans ce jardin. En y entrant, tous s'approchent du tombeau; et le plus proche parent, les yeux et la tête baissés, s'incline respectueusement et lui adresse ces paroles:

« Mânes sacrés, qui reposez dans ce
» marbre froid, recevez l'hommage de
» notre souvenir, de notre respect, et de
» nos regrets, qui ne doivent finir qu'avec
» notre vie. » Après un moment de silence, on se répand dans les allées, chacun se promène; les uns y cueillent des fleurs, d'autres font l'éloge de la défunte. Le jardin lui-même invite aussi à faire des réflexions sur tout ce qui se présente aux yeux. Ces arbres, tout élevés et robustes qu'ils sont, un jour viendra où ils seront coupés, déracinés, étendus par terre sans fraîcheur et sans vie. Ces fleurs sont l'image de la vie: elles ne durent que l'espace de quelques instans, et passent pour ne plus revenir; car chaque année ramène des fleurs, mais ce ne sont pas celles que nous avons vu fleurir et disparaître.

Si, parmi les personnes réunies dans ce

jardin, il s'en trouve qui soient mal ensemble, on tâche de les reconcilier, et l'on y réussit toujours, à cause des bonnes dispositions que produit la vue du tombeau.

A une certaine heure, tout le monde s'assemble pour manger; on sert un repas abondant, mais sans beaucoup d'apprêt, au bord d'un petit ruisseau, sur l'herbe naissante; ce sont un ou deux agneaux cuits au four, farcis de pignons et de raisin de Corinthe; un poulet rôti pour chaque convive, des écrevisses de mer et d'autres coquillages, beaucoup de fruits et plusieurs cruches remplies de toutes sortes de vins grecs. Puis on chante, on danse, on s'amuse jusqu'à l'entrée de la nuit; alors l'assemblée se retire, et la bonne humeur se prolonge encore bien avant dans la nuit.

VIII. ENTRETIEN.

Madame de Valcour, Annette, Julie.

ANNETTE.

VEUILLEZ me dire, ma tante, pourquoi vous examinez avec tant d'attention cet horrible insecte dont tout le monde a peur.

Madame DE VALCOUR.

Tout dépend encore ici du point de vue sous lequel on envisage les choses.

ANNETTE.

Je crois pourtant que personne ne trouve l'araignée un insecte agréable.

Madame DE VALCOUR.

Cela se peut ; mais vous serez bien surprise quand je vous aurai dit qu'elle est pour moi un objet d'admiration, et que je retrouve dans chacun de ses fils l'empreinte de la puissance infinie du créateur.

ANNETTE.

En effet, vous m'étonnez beaucoup.

JULIE.

Maman, vous ne m'avez jamais fait la description de l'araignée, et ce que vous dites-là me donne envie de la connaître.

ANNETTE.

Je suis curieuse aussi de savoir ce qu'il y a d'admirable dans cet insecte.

Madame DE VALCOUR.

Je vais donc tâcher de vous satisfaire.

Il y a sept principales espèces d'araignées, mais je n'entreprendrai pas de vous les décrire toutes ; je me bornerai à celle que vous êtes à portée de voir, et qu'on

appelle l'*araignée domestique.* Son corps peut se diviser en partie antérieure et postérieure, et en pattes. La partie antérieure qui est dure, écailleuse, transparente, contient la tête, et la poitrine, qu'on nomme aussi *corcelet.* Les pattes ou jambes, au nombre de huit, tiennent au corcelet et sont dures comme lui, ayant chacune à leur extrémité deux grands ongles crochus. Il y a une petite pelote entre ces ongles, qui est comme une éponge un peu mouillée : c'est à l'aide de cette éponge que l'araignée marche et grimpe sur les corps les plus polis.

JULIE.

Maman, j'ai vu quelquefois courir des mouches sur un miroir; ont-elles donc aussi une éponge au bout de chaque patte ?

Madame DE VALCOUR.

Oui, les mouches ont cela de commun avec les araignées.

ANNETTE.

Mais veuillez nous dire pourquoi vous admirez tant le fil de cet insecte.

Madame DE VALCOUR.

Vous n'en serez pas surprise, mon enfant, quand je vous aurai dit que ce fil si

fin, si délié, est cependant composé de six mille fils.

ANNETTE.

Comment cela est-il possible ?

Madame DE VALCOUR.

L'étude de la nature offre à chaque instant des choses inconcevables pour l'intelligence humaine.

JULIE.

Je voudrais bien que vous eussiez la bonté de nous dire comment on s'y est pris pour faire ce calcul, et savoir au juste que le fil d'araignée est composé de six mille autres fils.

Madame DE VALCOUR.

J'aurai moins de peine à vous le faire comprendre, quand vous aurez vu ce que les tireurs d'or appellent *une filière*. C'est au moyen de cet instrument, qu'on étend l'or en lames très-minces et très-étroites. On nomme *filières* certaines parties du corps de l'araignée dans lesquelles se moule la liqueur gluante qui doit devenir de la soie, lorsqu'elle sera séchée après être sortie de ces filières. On en distingue six à l'extrémité du ventre de l'araignée, et chacune d'elles est composée de mille filières insensibles qui donnent passage à autant de fils.

Outre les huit jambes dont l'araignée se sert pour marcher, elle en a deux autres encore, plus courtes et plus proches de la tête, qui lui servent de bras et de mains pour manier et retourner la proie qu'elle tient dans ses *serres* ou *tenailles*, qui sont immédiatement devant sa bouche.

Comme les araignées n'ont point de cou et ne sauraient mouvoir la tête, le créateur y a suppléé par le nombre et la position de ses yeux.

L'araignée domestique en a huit placés sur son front en ovale. Ils sont petits, noirâtres, et tous à-peu-près de la même grandeur.

JULIE.

Et comment s'y prend-elle pour faire sa toile?

Madame DE VALCOUR.

Lorsqu'elle entreprend cet ouvrage dans le coin d'une chambre, elle fait sortir de ses filières, qu'on nomme aussi *mamelons*, une goutte de cette liqueur gluante, qui, en se desséchant, forme le fil: elle l'attache sur le mur; et en s'éloignant, le fil s'allonge. Arrivée au coin du mur opposé, elle fait la même opération; puis, elle applique tout près de-là un nouveau fil, qu'elle conduit au mur où elle avait appliqué le premier.

premier. Elle continue ainsi jusqu'à ce que la toile ait toute la longueur qu'elle veut lui donner. Ensuite elle traverse en croix ces rangs de fils, sur lesquels elle en applique d'autres : ces fils, fraîchement filés, sont gluans ; ils se collent sur les premiers, et c'est ce qui fait la fermeté de la toile d'araignée.

Quand elle a ainsi tendu des filets pour prendre sa proie, elle l'attend avec patience ; et lorsqu'un insecte vient à y tomber, elle en est aussi-tôt avertie par l'ébranlement de la toile. C'est ce qui a fait dire à un poëte, en parlant de l'araignée :

Que son toucher est vif, qu'il est prompt, qu'il est sûr !
Sur ses piéges tendus sans cesse vigilante,
Dans chacun de ses fils elle paraît vivante.

Quand la mouche qui tombe dans ce filet est petite, l'araignée la prend dans ses tenailles, et l'emporte dans son nid pour s'en nourrir. Si la mouche au contraire est grosse en comparaison de l'araignée, et qu'avec ses ailes et ses pattes elle puisse l'incommoder, son ennemie ne pouvant user de force, a recours à l'art : elle enveloppe la mouche d'une grande quantité de fils, et la garotte au point qu'elle ne peut remuer ni ailes ni pattes. Puis elle porte dans son nid la prisonnière et s'en nourrit en la suçant. Quelquefois la mouche est si

forte et si grosse, que l'araignée désespère de la vaincre : pour lors elle prend son parti ; elle déchire l'endroit de la toile où la mouche est retenue ; elle la détache, la jette dehors, et à l'instant elle répare sa toile.

Annette.

Les araignées font-elles des œufs comme les papillons ?

Madame de Valcour.

Oui, et elles en ont un soin extrême. Elles filent une soie plus forte que celle dont leur toile est composée, pour envelopper leurs œufs et les mettre à couvert du froid et des insectes qui pourraient les manger. Si on oblige l'araignée à fuir, elle emporte avec elle la coque qui renferme ses œufs. Aussi-tôt que les petits sont éclos, ce qui arrive au bout de vingt-un jours, ils commencent à filer et grossissent à vue d'œil. Lors même qu'ils n'attrappent point encore de mouches, ils grandissent chaque jour du double de leur grosseur, sans prendre aucune nourriture sensible.

Vous voyez, mes chers enfans, que les gens instruits ont bien de l'avantage sur les ignorans ; ceux-ci ne voient dans l'araignée qu'un insecte désagréable ; les autres

ont le plaisir d'admirer dans cet insecte la sagesse et la puissance de l'auteur de la nature.

IX. ENTRETIEN.

Madame DE *Valcour*, *Julie*, *Annette*.

JULIE.

MAMAN, vous n'avez pas oublié sans doute votre promesse d'hier?

Madame DE VALCOUR.

Voici, mes enfans, les contes dont je vous parlais. Lisez d'abord celui qui a pour titre:

L'HOMME RICHE,

Conte Oriental (1).

UN homme riche qui s'appelait *Zuta-Zarak* (2), et qui méritait de s'appeler ainsi, possédait en héritage une terre de

(1) Il est tiré d'un ouvrage de monsieur *Gleim*, destiné à être lu dans les écoles, et qui a pour titre: *Halladat oder das Rothe Buch.*

(2) C'est-à-dire, *celui qui porte le fouet.*

dix lieues d'étendue : tout le monde le nommait l'homme riche, et il avait tout ce que son cœur pouvait desirer. Le château où il fixait sa demeure était bâti sur un rocher élevé, et la tour que ses aïeux avaient fait construire touchait aux nues. Placé au centre de ses possessions, il pouvait d'un coup-d'œil en appercevoir la moitié. Aucun jour ne se passait sans qu'il montât sur la tour, et de-là il laissait tomber ses regards sur ses troupeaux et ses esclaves. Il examinait les travaux de ceux-ci, et quand l'un d'eux les suspendait pour un instant, on le voyait hors de lui-même, et sa colère ne gardait plus de mesure. Cinquante coups, déchargés par une main furieuse, étaient le châtiment de la faute, et lui-même, lui-même! se plaisait à l'infliger. Quel monstre qu'un pareil homme!.... Mais tu es juste, ô mon Dieu!.... *Zuta-Zarak* qui reposait sur le duvet, qui avoit reçu de toi dix lieues de pays, des hommes qui le reconnaissaient pour maître, et dont il refusa de se montrer le père.... *Zuta-Zarak* fut tout-à-coup privé de la vue ; et cependant il montait encore au haut de la tour, et y portait avec le tourment d'être aveugle, celui de ne pouvoir plus châtier ses esclaves. O Dieu! tu es juste! durant vingt

années, la joïe ne put s'ouvrir un passage jusqu'à son cœur, les sources du plaisir étaient fermées pour lui, ou ne lui en distillaient que quelques gouttes. Tout le tems qu'il vécut, si une pareille existence mérite le nom de vie, il ne connut ni la santé, ni la paix. Il buvait toujours dans sa coupe d'or les fruits de la sueur qui trempait le front de ses esclaves; mais de cuisantes douleurs déchiraient ses entrailles. Jamais ni sa demeure, ni la tour ne retentissaient des chants sacrés que les esclaves innocens et pieux faisaient monter vers toi, ô créateur! et il ne jouissait pas du doux sommeil qui venait récompenser les travaux de l'esclave, maintenant affranchi de ses regards tyranniques. O mon Dieu! tu es juste, je veux le prêcher à tes créatures, car *Zuta-Zarak* étant seul au lieu le plus élevé de la tour, fut frappé d'un éclair qui partait de ta main, et précipité tout-à-coup aux pieds de ses esclaves. Ils se rassemblent en foule, ils le plaignent, et t'adressent cette prière : « Ah! son ame, Dieu » juste! puisse ton éclair l'avoir atteinte » et refondue en une ame meilleure! » Telle fut leur prière. O hommes! il vaut mieux dans ce monde que Dieu a créé, être un esclave tel que ceux-ci, que d'être avec l'ame d'un *Zuta-Zarak*, maître de

mille esclaves. O hommes! si votre ame est riche en vertus, et si vous avez la santé, n'enviez le sort d'aucun *Zuta-Zarak*, qui fut un monstre parmi les hommes.

ROSALIE,

Conte (1).

LE noble chevalier Pharamond avait atteint la vieillesse et vivait solitairement dans son antique château avec Rosalie, sa petite-fille, seul enfant qui lui restât de neuf fils, de cinq filles, et de vingt-deux enfans dont il avait été l'aïeul. Il survivait à tant d'objets chéris, et lui-même avait porté le corps de ses enfans dans la fosse mortuaire, orné chaque tombeau d'une guirlande de fleurs, et planté tout à l'en-

(1) Ce conte, imité de l'allemand, est l'ouvrage d'une jeune dame que je voudrais pouvoir nommer, non-seulement pour avoir occasion de rappeler un nom illustre par une longue suite d'aïeux, et plus encore par des vertus et des talens distingués; mais pour ajouter un nouvel intérêt à cette ingénieuse production, en faisant connaître celle qui a puisé dans son ame tous les traits qui font admirer *Rosalie*. L'auteur m'a permis de faire à ce conte divers changemens, que j'ai cru nécessaires pour l'approprier à mes jeunes lecteurs.

tour de sombres cyprès. Son ame s'élevait au-dessus de la douleur en se fixant sur un heureux avenir. C'est ainsi qu'un captif entrevoit un rayon du jour au sein de son obscure prison, et se figure les scènes magnifiques dont jouit l'habitant des montagnes, au moment où l'aurore vient apporter à toute la nature la joie et la lumière. Les trois fils aînés de Pharamond étaient les seuls à qui il n'avait pu rendre les derniers devoirs : ils étaient morts loin de leur père en combattant contre les infidèles.

Souvent vers la fin du jour, il s'asseyait sous un haut châtaignier avec la jeune Rosalie, qui seule lui était restée pour le consoler de tant de pertes. Là il l'entretenait de la piété de sa mère, des vertus de son aïeule, et des belles actions qui avaient illustré la vie de ses enfans; alors la jeune fille pâle et le cœur agité, tombait entre les bras tremblans du vieillard et répandait un torrent de larmes. Quelquefois il la conduisait par un sentier étroit et tortueux jusqu'à la pointe d'un rocher, où il avait préparé pour elle un siège de mousse. Les vagues écumantes se brisaient au pied du rocher, et mugissaient avec fracas quand la redoutable tempête ébranlait la mer jusques dans ses fondemens.

Mais la tempête se faisait rarement sentir,

Souvent dans une belle nuit d'été, ou bien le soir d'un beau jour d'automne, lorsque la lune paisible brillait dans un ciel azuré, il conduisait Rosalie par la main, ou sur le sommet du rocher, ou bien sous l'une des voûtes garnies de lierre qui couvraient les cavernes du roc. Là, il contemplait la belle nature et sentait sa divine influence. Si la nuit de la douleur avait obscurci son âme, bientôt elle se dissipait, son esprit devenait serein comme un ciel sans nuage, son humeur était douce comme la lumière de la lune; il lui semblait aussi que ses bien-aimés du séjour brillant des étoiles jetaient sur lui des regards d'amour, et l'appelaient dans leurs heureuses demeures. Au milieu de ses saintes contemplations, la jeune Rosalie l'interrompait quelquefois par ses propos enfantins. Sa voix était celle de l'innocence, chacun de ses regards exprimait la tendresse et la bonté, et déjà toute sa physionomie annonçait une ame grande et noble. « Mon père! disait-elle, en pressant de ses lèvres la main du vieillard, » pourquoi as-tu l'air si sérieux et si triste? » Regarde-moi, mon père, vois comme » la lune me sourit, et cependant il s'en » faut bien que je l'aime autant que toi. Je » ne voudrais pas me trouver seule dans » la lune; mais avec toi, mon père, j'ai-

» merais à être seule quand tout serait » obscur autour de nous. » Alors le vieillard l'embrassait, la pressait contre son sein, et de ses paupières s'échappaient des larmes qui mouillaient les joues de roses de la jeune fille. Souvent après l'avoir ramenée dans le lieu où elle goûtait le repos de la nuit, il retournait, appuyé sur le bâton qui avait vieilli avec lui; et assis solitairement sur le rivage tranquille de la mer, il y restait jusqu'à ce que les étoiles perdissent leur éclat à l'arrivée de l'astre du jour. Il se retirait dans l'habitation de ses pères; un léger sommeil récréait sa vieillesse, et il se reposait des plaisirs et des peines de la solitude. Quand il se réveillait, il trouvait Rosalie occupée à préparer les mets et le breuvage dont il se nourrissait. Elle était bien jeune encore, mais son plus doux soin était de servir son aïeul, d'embellir ses jours et d'écarter les nuages de mélancolie qui venaient ombrager son front. La solitude où elle vivait disposait son ame aux pensées sérieuses et à tous les sentimens nobles et tendres; la nature autour d'elle était majestueuse et sauvage; tout concourait à donner à son imagination un essor élevé, que les récits du vieillard augmentaient encore. Ses regards étaient fixés sur ceux de Pharamond, quand

il lui racontait les grandes actions de ses ancêtres; comment l'un d'eux, à la tête d'un petit nombre de guerriers, avait bravé la mer et les assauts d'une troupe ennemie, pour délivrer un peuple étranger du joug de ses tyrans; comment un autre avait garanti des hameaux et des villes entières de la fureur des brigands; comment la sagesse de l'un d'eux avait réconcilié deux frères ennemis, et ramené des fils ingrats à l'obéissance envers leur père. Pharamond dans ce récit n'oubliait pas les hauts faits de sa jeunesse, sa captivité en Afrique, où pendant trois ans il avait vécu parmi les maures, et dont il s'était sauvé, bravant dans une légère nacelle la fureur des vents et des flots. Il racontait aussi comment il avait délivré de sa prison un noble jeune homme, que la jalousie d'un rival retenait dans les fers; comment il l'avait ramené auprès de sa belle amante, qui revoyant l'objet de sa tendresse, versa des larmes de joie aux pieds du libérateur.

Certains jours, comme l'anniversaire de leur naissance et de leur mort, étaient principalement consacrés à la mémoire des défunts, Rosalie, habillée de blanc et la tête ornée d'une guirlande de roses, était conduite par le vieillard dans le bois de cyprès. Pharamond voyait les derniers rayons du

soleil couchant éclairer les tombeaux. Souvent il y attendait le lever de la lune et celui de l'étoile solitaire du soir. Alors le vieillard chantait les beautés de la nature et les bienfaits de son auteur ; il s'élevait par la pensée vers les célestes demeures où règne une éternelle paix, séjour des ames heureuses qui ont aimé Dieu et la vertu plus que tous les biens de la terre. Rosalie écoutait en silence les hymnes du vieillard, et son cœur se remplissait d'une joie pure.

Elle atteignit ainsi sa quatorzième année ; mais alors un nouveau malheur menaçait le noble vieillard et sa jeune compagne. Durant une nuit orageuse et sombre, où la terre exhalait de malignes vapeurs, Pharamond, qui s'était trop fié aux forces qui lui restaient, épuisé de fatigue, se laissa tomber au pied d'un arbre. Un sommeil pesant ferma ses paupières, et à son réveil ses yeux furent ensevelis dans la nuit. Il lui semblait dormir encore quoiqu'il fût éveillé, et il s'étonnait que le soleil eût retardé sa carrière. Rosalie, surprise de l'absence du vieillard, apprend qu'il a passé toute la nuit hors du château, et sa crainte redouble. Inquiète, agitée, elle erre tour-à-tour dans les lieux où il a coutume de s'arrêter. Mais il n'était ni sous le châtaigner, ni dans la forêt de chênes, ni auprès de la source

rafraîchissante, ni parmi les cyprès, ni enfin sur le côteau fleuri. Rosalie courait çà et là, répandant des pleurs, et ne le trouvait pas. Elle était prête à violer la défense du vieillard et à gravir seule le rocher escarpé, lorsque dans le lointain elle entend le son d'une voix. Elle précipite ses pas, et reconnaît celle de son aïeul. Il avait entendu ses cris et ses gémissemens.

Elle le trouve, et s'effraie de le voir immobile, détournant son visage et gardant un morne silence. Elle tombe à ses pieds. « Est-ce toi, mon enfant? est-ce toi que » je serre entre mes bras, que je presse » contre mon cœur? sont-ce les joues de » ma Rosalie que j'arrose de mes larmes? » — « Ah! mon père, qu'est-ce donc? vis- » tu encore? que t'est-il survenu? » — « Je suis aveugle, mon enfant! la nuit » m'environne. Je ne te reverrai plus. Ni » la lumière du soleil, ni les beautés de la » nature ne viendront plus récréer mon » ame. Je ne verrai plus la vaste mer, ni » l'image du ciel dans le miroir des ondes. » Ton doux sourire, les tendres regards » de tes yeux bleus n'exciteront plus la joie » dans le cœur de ton père. » — Alors Rosalie versa des larmes telles qu'elle n'en avait jamais répandu, et néanmoins son cœur s'ouvrait encore à l'espérance. « Non,

» mon père, s'écriait-elle, tu n'es pas » aveugle! le brouillard d'une nuit d'au- » tomne a seulement troublé ta vue. » Penchant sa belle tête sur le front ridé du vieillard, elle essayait de dissiper par son haleine et le pressement léger de ses doigts délicats, le nuage qui couvrait les yeux de l'aveugle : — « Mon père, vois-tu à » présent? — Un sourire échappe au vieillard. « Je sens que tu es ma chère fille, » mais ces yeux ne te reverront plus. Non, » tant que je serai sur la terre, ils ne re- » verront plus mon enfant. » Après avoir répandu à côté de son père les larmes les plus amères, Rosalie réunit toutes ses forces pour aider le vieillard à se relever; appuyé sur son bras tremblant, et guidé par elle, il arrive dans les retraites silencieuses du château.

Pharamond vécut ainsi durant l'espace de deux longues années. Pour adoucir le chagrin que son état causait à Rosalie, il jouissait de tous les plaisirs qui survivent à la perte du sens qui lui était ravi. Aussitôt qu'il sentait la douce chaleur des rayons du soleil, ou l'aimable fraîcheur de l'aurore et les parfums qui s'exhalent avec la rosée, ou bien à l'heure où l'astre du jour lance ses derniers feux, quand le zéphire agitait l'air de son souffle, il se faisait con-

duire par sa fille dans les lieux dont l'aspect l'avait tant de fois réjoui. Il écoutait alors les concerts des oiseaux, et passait des journées entières sur le rivage de la mer. Le bruit des vagues plaisait à son oreille, retraçait dans son ame d'intéressans souvenirs, et le plongeait quelquefois dans un doux sommeil. Souvent aussi Rosalie lui faisait entendre les accents d'une voie mélodieuse; elle chantait les hymnes qu'elle avait apprises de lui.

Un jour qu'ils étaient assis sur le rivage, on apperçut quelques vaisseaux, qui, s'approchant de plus en plus, ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent atteint le bord. Un jeune homme, dont l'air était noble et la taille élevée, débarque avec une suite peu nombreuse. Il salue respectueusement le vieillard et la charmante Rosalie. La beauté de celle-ci, son air touchant et modeste font une vive impression sur le cœur du jeune homme; elle instruit son aïeul de la venue de l'étranger.

Au nom du chevalier Pharamond, on vit briller la joie dans les yeux du jeune guerrier. Son père était aussi un noble chevalier, qui jadis avait échangé son armure contre les armes de Pharamond; ils avaient éprouvé leurs forces dans un combat, et leurs forces s'étaient trouvées

égales. L'étranger montre les armes en saluant Paramond avec plus de respect encore, et le vieux chevalier l'accueille comme un fils. « Voilà donc les armes de » ma jeunesse, » disait-il, en les soulevant ; mais bientôt elles échappèrent de ses tramblantes mains. « Armes de ma jeu» nesse! s'écriait-il, vous ne servirez plus » à m'acquérir un noble ami, ni à me sou» mettre un audacieux adversaire ». . . . . Ici des pleurs coulèrent de ses yeux fermés. . . . . « Brillent-elles, ma fille, bril» lent-elles les armes de ton père ? — Oui, » mon père, elles brillent comme le soleil » levant ». . . . . Alors ils conduisirent au château le jeune homme et sa suite, et les traitèrent avec l'hospitalité en usage parmi les chevaliers. L'étranger raconta ses voyages; il arrivait des contrées d'Espagne, et devait poursuivre sa route pour remplir les ordres de son père. Il eût voulu passer sa vie avec l'aimable Rosalie; il la préfère à toutes les femmes, et d'un air timide et respectueux il ose le lui dire. Rosalie aimait aussi le vertueux jeune homme, et s'affligeait de devoir s'en séparer; cependant elle dit à l'étranger : « Ne m'aime point, » ô Rinaldo ! je ne puis, je ne dois point » te suivre. C'est mon respectable père que » je veux aimer, c'est à lui que je veux

» consacrer mes jours; rien ne pourra me » séparer de lui. Irai-je traverser des mers » et des contrées inconnues, et le laisser » seul, lui à qui je dois la vie, lui qui » prit soin de mes jeunes années, et dont » je puis consoler la vieillesse et adoucir » les malheurs? » En disant ces paroles, Rosalie se couvrait d'un voile pour cacher ses larmes. « Non tu ne l'abandonneras » point! dit vivement le chevalier : le père » suivra ses enfans. — Garde-toi d'y son- » ger, répondit-elle. Non, je ne puis con- » sentir à exposer sa vieillesse au danger des » mers. Pars, bon jeune homme, retourne » vers ton père qui t'attend, et dans ta pa- » trie à laquelle tu appartiens. Tu ne peux » rester dans ces lieux. »

Rinaldo partit, et sa jeune amante monta sur une colline, le vit s'embarquer avec sa troupe, et suivit des yeux son vaisseau. Le souvenir de Rosalie fut toujours présent à Rinaldo; il se hâta d'accomplir les ordres de son père, espérant obtenir de lui qu'il retournât dans l'heureuse demeure de Pharamond, pour s'unir à Rosalie, la conduire en Espagne, ou demeurer dans le château tant que le vieillard serait en vie.

Rosalie pensait à Rinaldo qu'elle croyait ne plus revoir; mais bien que le vieillard ne

ne fût plus l'unique objet de ses pensées, sa tendresse et ses soins pour lui ne se ralentirent jamais.

Un jour que, durant les chaleurs du midi, elle était assise au bord d'une source ombragée, elle vit tout-à-coup paraître une figure belle et gracieuse, qui répandit autour d'elle un doux éclat. Les cœurs purs ne sont point ouverts à la crainte ; Rosalie n'éprouva qu'un doux frémissement. Elle se lève, non pour fuir, mais par un sentiment de respect, et la figure brillante et gracieuse lui parle ainsi : « Rosalie, il » est en ton pouvoir de rendre la vue » à ton père, mais il t'en coûtera un » sacrifice. — Ah! quel est-il? répond » vivement Rosalie. Est-ce la vie? est-ce » la vue qui me sera ravie? je souffrirai » tout avec joie! tout! tout! — Non, ce » n'est ni la mort, ni la perte de la vue » qui te menace; tu vivras et ne seras » point aveugle. Mais peux-tu consentir à » perdre ta beauté, et ce qui est plus pré- » cieux encore, ta jeunesse? Veux-tu en » échanger les fleurs contre l'aride vieil- » lesse, qui ne t'atteindra point à pas lents, » mais qui t'assaillira tout-à-coup? Veux- » tu sacrifier ton amour pour Rinaldo, » dont les voiles enflées par les vents » traversent déjà les mers, pour arriver

» sur ces bords? Regarde tes longs che-
» veux, dont tu te plaisais tout-à-l'heure
» à voir jouer l'ombre dans la source; tu les
» perdras comme une rose atteinte du
» souffle de l'aquilon perd ses feuilles: ils
» ne serviront plus d'ornement à ton cou,
» ni de voile à ton beau sein. L'éclat de tes
» yeux se ternira comme les roses de tes
» joues. Regarde cette coupe, sa liqueur
» est amère; si tu la bois, tu seras ainsi
» transformée, mais les ténèbres qui en-
» vironnent les yeux du vieillard se dissi-
» peront. » — Donne cette coupe, dit aussi-tôt Rosalie. Elle prend la coupe, se mire un instant dans la source, élève ses yeux vers le ciel, et soupire en pensant à Rinaldo. Elle boit la liqueur amère, se regarde encore dans la source, recule en frémissant d'horreur. L'être céleste avait disparu; Rosalie donne quelques larmes à la perte de sa beauté et de sa jeunesse, puis elle se hâte d'aller joindre le vieillard pour être témoin de sa joie en revoyant la lumière du jour. Mais elle demeure cachée à quelque distance, afin que son père ne la voie pas si-tôt sous cette nouvelle forme: elle ne pensait pas qu'il pouvait la voir sans la reconnaître.

Après avoir entendu les cris d'allégresse de l'heureux vieillard, qui, sortant tout-

à-coup de la nuit, revoyait la nature dans son éclat, Rosalie retrouve à côté d'elle l'être céleste qui lui était apparu, et qui lui présente encore le même vase : « Bois » cette liqueur », dit-il ; Rosalie, sans faire de questions a vuidé la coupe, et aussi-tôt l'être céleste la conduit par la main vers son tendre père, qui revoit Rosalie ornée de tous les charmes de la jeunesse, plus belle qu'elle n'avait paru aux yeux de Rinaldo. Qui pourrait décrire cette scène de ravissement, de reconnaissance, d'amour filial et de tendresse paternelle ? Les habitans invisibles de la contrée en furent témoins, et versèrent des larmes de joie. Alors Rosalie tenant son aïeul par la main, quoiqu'il n'eût plus besoin de guide, le mena vers la source où la figure céleste lui avait apparu. Il étendait au loin ses regards, reconnaissait avec transport cette belle contrée si long-tems morte pour lui, et contemplait tous ces objets dans un respectueux silence. Plusieurs des lieux qu'il avait le plus chéris furent visités, et il revit les tombeaux de ceux qu'il avait tant aimés. Rosalie cueillit les plus belles fleurs, et les répandit sur les tombeaux dans ce jour solemnel.

Rinaldo arriva peu de jours après : Pharamond joignit les mains des deux amans,

leurs cœurs s'étaient déjà juré une fidélité éternelle. Il les bénit en élevant vers le ciel des yeux où brillaient la tendresse et la joie. Le digne vieillard et le noble couple vécurent quelques années sans mêlange de peines, dans une paix profonde. Mais un jour que Rinaldo et Rosalie s'apprêtant à célébrer l'anniversaire de la naissance de Pharamond, entrèrent chargés de fleurs dans le bois de cyprès où le vieillard avait devancé l'aurore, ils le trouvèrent étendu et les mains jointes sur le tombeau de son épouse. Rosalie pousse un cri et tombe aux pieds de son aïeul; mais ses gémissemens ne le réveillent pas. Longtems elle déplore sa perte, et Rinaldo partage sa douleur. Après une année révolue, ils partent pour l'Espagne, la patrie de Rinaldo. Combien de larmes ne versa-t-elle pas en quittant les lieux qui furent témoins des doux plaisirs de sa jeunesse! Sur-tout il lui en coûta de s'éloigner du bois de cyprès, qui renfermait avec tant d'autres tombeaux sacrés pour elle, le tombeau de son aïeul. Souvent en Espagne elle se retraçait le souvenir des beaux lieux qui l'avaient vu naître, et celui des jours paisibles de son jeune âge; il lui semblait errer encore dans ces contrées solitaires tenant le vieillard par la

main ; tantôt elle se croyait avec lui sur le sommet du rocher, tantôt sur le rivage de la vaste mer. Le tendre Rinaldo partageait chacun de ses sentimens, leurs jours s'écoulaient doucement comme un ruisseau où le soleil peint son image ; de joyeux enfans les entourèrent jusqu'au moment où la mort vint les conduire au sein du repos éternel, et les rejoindre aux ames de leurs bien-aimés.

JULIE.

Maman, je n'ai jamais rien lu de plus intéressant que ce dernier conte. O que j'aime cette Rosalie !

ANNETTE.

Je la trouve bien héroïque.

Madame DE VALCOUR.

Vous avez raison, mon enfant, toute sa conduite est pleine de délicatesse et d'héroïsme.

JULIE.

Et ce bon vieillard, je l'aime beaucoup aussi.... Comme j'étais affligée en lisant qu'il avait perdu la vue !

Madame DE VALCOUR.

Zuta-Zarak devenu aveugle t'a-t-il inspiré autant de compassion ?

JULIE.

Non certes, car ce méchant homme méritait d'être puni.

Madame DE VALCOUR.

Lequel de ces deux aveugles était le plus malheureux ?

ANNETTE.

Zuta-Zarak, car il ne lui restait aucune consolation.

Madame DE VALCOUR.

Leur exemple vous confirme ce que je vous disais il n'y a pas long-tems : *la même infortune peut être aggravée ou adoucie, selon le caractère et les dispositions de celui qui la souffre.* Et voici un nouveau contraste entre deux personnes placées dans la même situation. *Zuta-Zarak*, devenu aveugle, ne goûtait plus aucune joie ; Pharamond au contraire jouissait de tous les plaisirs qui peuvent adoucir la perte du sens de la vue. D'où peut venir cette différence ? De ce que Pharamond avait été vertueux ; sa conscience était donc tranquille, et quand l'ame est pure et paisible, on supporte l'infortune avec plus de constance, on est mieux disposé à recueillir toutes les consolations qui restent aux

malheureux. Mais *Zuta-Zarak* dominé par l'orgueil, ne pouvait trouver de bonheur en lui-même, ni goûter les plaisirs que la nature offrait encore à Pharamond. Le parfum des fleurs et le concert des oiseaux n'ont pas les mêmes charmes pour celui dont le cœur est dur et vicieux; la nature n'est pas aussi belle pour lui, que pour l'homme de bien qui partout y reconnaît l'empreinte et les bienfaits de son auteur. Pharamond se plaisait au chant des hymnes que sa fille avait apprises de lui; mais jamais dans la demeure de *Zuta-Zarak* on ne célébrait par des cantiques le créateur de l'univers. Heureux ou malheureux, l'homme de bien se plaît à élever ses pensées vers Dieu. Mais l'homme qui, abusant de son pouvoir, a fait gémir ses semblables, écarte l'idée et redoute la puissance de celui qui créa le maître et l'esclave.

JULIE.

Maman, je vous demandais un jour pourquoi Dieu qui est si bon permet qu'il y ait des pauvres; je vois à présent que les gens riches peuvent être très-malheureux, et plus à plaindre que les pauvres qui ont de la vertu et de la piété comme les esclaves de *Zuta-Zarak*.

Annette.

L'auteur a bien raison de dire « qu'il » vaut mieux être un esclave tel que ceux- » ci, que d'être, avec l'ame d'un *Zuta-Za-* » *rak*, maître de mille esclaves. »

Julie.

Il m'est venu une idée pendant que nous lisions le conte de *Rosalie*. Si Pharamond n'était point devenu aveugle, il n'aurait jamais connu le plus grand plaisir qu'il a peut-être goûté, celui de recouvrer la vue.

Annette.

Et moi j'étais si aise, si joyeuse le jour de mon arrivée ici! je n'aurais sûrement pas eu tant de plaisir, si je n'avais jamais été séparée de ma tante et de ma cousine.

Madame de Valcour.

Monsieur B. nous disait hier, que jamais le printems ne lui avait paru si agréable, la verdure si belle et le chant du rossignol si touchant, que lorsqu'il put jouir de la promenade après une maladie qui pendant six semaines l'avait retenu dans sa chambre.

JULIE.

Pour devenir tout-à-fait heureux, il faut donc ne l'avoir pas toujours été.

Madame DE VALCOUR.

Oui, mes enfans, et c'est-là une vérité très-importante, car elle doit aider à supporter le mal avec patience. Mais c'est sur-tout pour les gens de bien qu'elle est vraiment consolante. Non-seulement, comme je l'ai prouvé par divers exemples, ils sont moins à plaindre dans l'infortune que les gens vicieux, mais on peut dire chaque fois qu'un revers nous fait pratiquer une vertu, le mal est compensé, ou du moins qu'il le sera pleinement un jour. Un excellent homme, dont vous lirez bientôt quelques-uns des ouvrages, croit que des êtres bornés tels que nous, ne pourraient arriver à la souveraine félicité dans une autre économie, s'ils n'avaient passé précédemment par un état de privation et de peine; qu'ainsi par une suite de leur nature les hommes éprouvent quelquefois sur la terre des maux non mérités, mais qui contribueront à leur bonheur dans le ciel, par la comparaison qu'ils feront alors entre leur état présent et leurs peines passées.

JULIE.

Il y a certaines choses qui m'ont paru singulières dans le conte de Rosalie. Qu'étaient-ce donc que ces *habitans invisibles de la contrée, qui versèrent des larmes de joie, et cette figure brillante* qui fait des choses si merveilleuses?

Madame DE VALCOUR.

Je vous ai dit hier, mes enfans, de faire bien attention au style des deux contes que je vous lirais aujourd'hui. Y avez-vous songé?

JULIE.

Oui, maman, il me semble qu'ils ne sont pas écrits comme les autres morceaux que vous nous avez fait lire.

Madame DE VALCOUR.

Je vais vous en dire la raison : nous n'avons lu précédemment que de la prose; au lieu que *l'homme riche* est en vers dans l'original, et que l'autre conte est écrit d'un style poétique.

ANNETTE.

En vers aussi par conséquent?

Madame DE VALCOUR.

Non, en prose.

ANNETTE.

Mais les vers et la poésie, c'est la même chose.

Madame DE VALCOUR.

Vous vous trompez, mon enfant, il y a des vers où ne se trouve aucune poésie, et la prose peut être très-poétique.

JULIE.

Qu'est-ce donc qui fait la différence entre la poésie et le style ordinaire?

Madame DE VALCOUR.

Plusieurs caractères les distinguent. Le poëte, au lieu de désigner simplement un objet par son nom, se plaît souvent à le décrire, à le dépeindre par ses qualités, ses effets, ou les qualités qui l'accompagnent; il émeut, il intéresse par des images tantôt grandes, tantôt gracieuses, qui présentent une espèce de tableau à l'esprit. Cherchons-en un exemple dans les fables de la Fontaine..... Tenez, lisez les premiers vers de celle qui a pour titre, *le Cheval et le Loup.*

ANNETTE, *lit:*

« Un certain loup dans la saison,
» Que les tièdes zéphirs ont l'herbe rajeunie,
» Et que les animaux quittent tous la maison
» Pour s'en aller chercher leur vie:
» Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
» Apperçut un cheval qu'on avait mis au vert. »

Madame de Valcour.

Pour exprimer la même chose en style ordinaire, on se contenterait de dire : *Un loup vit au commencement du printems un cheval qu'on avait mis au vert.* Mais le poëte, dans l'intention de plaire, réveille dans notre esprit plusieurs images ; et sans nommer le printems, dépeint les effets qu'il produit : *les tièdes zéphirs* nous rappellent la douce température de l'air dans cette saison, et nous croyons voir *l'herbe rajeunie* et les animaux sortant de leur retraite d'hiver. Pour vous citer un autre exemple tiré du conte même de Rosalie, cherchons le passage où l'on décrit les plaisirs qui restaient encore à Pharamond.—

« A l'heure où l'astre du jour lance ses » derniers feux, quand le zéphir agite l'air » de son souffle, il se faisait conduire par » sa fille dans les lieux dont l'aspect l'avait » tant de fois réjoui. »

Dans le style ordinaire on supprimerait les ornemens de cette phrase, et l'on dirait tout simplement : « Il profitait de la fraî- » cheur d'une belle soirée, pour se faire » conduire par sa fille dans les lieux dont » la vue l'avait tant de fois réjoui. »

Je viens de lire un poëme, qui m'a rappelé la description du ver-à-soie que je vous

ai faite il y a deux ans. Vous la retrouverez avec les ornemens de la poésie dans les vers que je vais vous lire. Le poëte s'adresse aux compagnes de l'agriculteur :

« L'insecte qui nous file un riche vêtement,
» Vous rappelle et demande un nouvel aliment.
» De ce ver printannier la nombreuse famille,
» Eclose après huit jours, et murmure et fourmille.
» La feuille de Thisbé germe, s'ouvre, mûrit;
» Le ver croît avec elle : il croît, il s'en nourrit.
» A ce ver cependant la moitié de la vie,
» Par un triste sommeil, comme à nous, est ravie.
» De langueur accablé quatre fois il s'endort;
» Mais sorti quatre fois des ombres de la mort,
» Il reparaît vêtu d'une robe nouvelle :
. . . . . .
» Las de ramper sans gloire, il gravit un roseau,
» Où déployant d'abord un informe rézeau,
» Bientôt de sa filière il tire, il développe
» Un tissu qui, plus riche, en globe l'enveloppe;
. . . . . .
» L'insecte scelle enfin sa tombe jaunissante,
» S'assoupit; et son corps en nymphe transformé,
» Sous un habit de deuil languit inanimé !
» Mais, ô brillant prodige ! ô riante merveille !
» Dans la nuit du tombeau par degrés il s'éveille;
» Changée en papillon, la nymphe disparaît.
» Déjà du globe d'or qu'il habite à regret,
» Il frappe à coups pressés la jalouse clôture;
» Il la brise, il en sort, etc. . . . . (1).

Le grand art du poëte est donc de parler à l'imagination, en nous rappelant le souvenir des objets qui ont frappé nos sens, et de savoir embellir une pensée commune en la présentant sous une image ingénieuse. Je ne puis me refuser au plaisir de

(1) Ces vers sont tirés du poëme *des Mois*.

vous en citer encore un exemple. Rien n'est plus connu que cette maxime: *On retire de grands avantages de la société des gens de mérite;* le poëte *Sadi* l'a exprimée d'une manière agréable et neuve, dans des vers arabes qu'on a traduits ainsi:

« Qui es-tu, toi qui exhales un si doux » parfum? — Je ne suis qu'une plante » commune, mais j'ai vécu quelque tems » avec la rose. »

Un autre caractère de la poésie, est le mélange du vrai et du vraisemblable, de l'imaginaire et du réel.

JULIE.

C'est donc comme dans Télémaque, où vous m'avez dit qu'il y avait des choses vraies et d'autres qui ne le sont point.

Madame DE VALCOUR.

L'exemple est bien choisi; car Télémaque peut être appelé un *poëme en prose:* on y retrouve la fiction et le style de la poésie, et il ne lui manque que la mesure et la rime pour être un vrai poëme.

Vous comprenez sans doute à présent pourquoi l'auteur de *Rosalie* introduit cette figure brillante et gracieuse, qui vient opérer tant de merveilles. Il a usé du privilége des poëtes, et imaginé cette fiction pour rendre son ouvrage plus intéressant. Et

quand il parle des *habitans invisibles de la contrée qui versèrent des larmes de joie*, il désigne des créatures réellement existantes, et supérieures à l'homme en intelligence, en vertu et en pouvoir. La révélation, vous le savez, leur donne le nom d'*anges*, et nous apprend qu'autrefois messagers célestes, ils portaient sur la terre les ordres du très-haut; qu'ils s'intéressent encore aux humains, et qu'invisibles à nos yeux, ils nous entourent pour nous protéger.

Mais, puisque nous avons parlé de poésie, je dois vous dire un mot sur l'origine qu'on peut assigner à ce bel art. Il y a tout lieu de croire que la poésie, ainsi que la musique, ne servit d'abord qu'à célébrer la divinité, ses perfections, ses œuvres et ses bienfaits. Quand une ame tendre est fortement pénétrée d'un sentiment, ou remplie d'une grande idée, elle se plaît à exprimer ce qu'elle éprouve, son langage alors est plus vif, plus noble, plus élevé, il devient au langage commun à-peu-près ce que la musique est aux sons ordinaires que nous proférons en parlant. Et comme il n'y a point d'idée plus grande que celle de la divinité, ni de sentiment plus propre à toucher, à élever notre ame que le sentiment de ses bienfaits, le premier

poëte fut, sans doute, un adorateur du très-haut, doué d'une ame sensible et reconnaissante. Je vais vous donner un exemple de ce langage noble et touchant qu'inspire la contemplation de la nature, quand elle conduit l'homme à son auteur.

(1) « Le prince du jour paraît à mes » yeux dans un éclat vraiment divin ; son » aspect remplit mon cœur d'une joie mê- » lée d'admiration et d'étonnement. Je le » vois ce soleil, et je crois voir en lui le » grand être qui l'a créé. Je sens par lui » que ce créateur est la puissance et la » bonté même. Chaque rayon que ce bel » astre lance sur moi, me donne un vif » sentiment de la divinité, qui me rend » comme présentes ses perfections adora- » bles; c'est comme si je la voyais elle- » même. Je sais qu'elle n'est pas visible de » sa nature, mais si elle pouvait l'être, » elle serait de cette manière. On verrait » de cette source infinie se répandre sur » toutes les créatures la grace, la vie et la » paix, comme la lumière du globe so- » laire se répand par-tout. Heureux ceux » pour qui ce soleil ne se couche jamais ! » trois fois heureux ceux qui avec un

(1) Ce passage est tiré d'un ouvrage qui a pour titre *le Chrétien dans la solitude.*

» desir

» desir ardent et toujours satisfait, voient
» le sourire affable de la bonté dans la face
» de l'éternel. Ah! quand ce jour luira-t-
» il pour moi? quand se levera-t-il pour
» mon bonheur! Lorsqu'après la longue
» nuit de la mort, ce jour d'une éternelle
» durée apparaîtra; lorsqu'avec des yeux
» transformés et plus capables de le sou-
» tenir, je verrai pour la première fois la
» lumière rayonnante de la divinité rem-
» plir par son éclat immortel toute l'éten-
» due des cieux; que cet aspect sera ra-
» vissant pour moi! qu'il me sera facile
» d'oublier la perte du soleil qui frappe
» aujourd'hui mes yeux! La seule idée de
» ce spectacle ternit l'éclat du soleil le-
» vant; le seul espoir d'en jouir, quoi-
» qu'éloigné, me transporte; que ne fera
» pas sa réalité!.... J'éprouve la bonté
» divine dans la chaleur bienfaisante des
» rayons du soleil. Il me semble que cha-
» cun d'eux est un regard propice; que
» le créateur par-tout présent, jette gra-
» cieusement sur moi, sa faible créature,
» qui serait misérable et abandonnée, s'il
» n'existait pas. Il me voit, et sait que
» dans l'instant même je m'élève à lui; il
» me voit et connaît l'heureux sentiment
» qui inonde mon ame, quand je pense
» qu'il est mon créateur et que je suis son

» ouvrage. Pourrais-je lui déplaire dans ce
» moment? non je lui suis agréable, j'en
» suis assuré. Ma joie étant un effet de sa
» bonté, elle a son approbation. Le but de
» ma création est rempli, puisque je re-
» connais le bonheur de mon existence,
» et que je me sens heureux d'être créé
» de sa main. »

X. ENTRETIEN.

Madame DE *Valcour*, *Annette*, *Julie*.

ANNETTE.

Vous disiez, ma tante, en parlant de Rosalie, que sa conduite était pleine d'héroïsme et de délicatesse; quelle différence y a-t-il entre ces deux choses?

Madame DE VALCOUR.

Quand Rosalie se détermine à sacrifier sa jeunesse pour rendre la vue à son aïeul, elle fait une action *héroïque*; quand après cela elle se dérobe aux yeux du vieillard pour qu'il ne la revoie pas si-tôt sous cette nouvelle forme, c'est un trait de *délicatesse*. Elle veut qu'il goûte au moins pendant quelques instans un bonheur sans

mélange, bien sûre que la joie du vieillard sera troublée, quand il saura tout ce qu'il en a coûté à sa fille pour lui procurer le bien dont il jouit. L'héroïsme et la délicatesse supposent tous deux beaucoup de vertu; mais pour être héroïque, il faut faire de grands sacrifices, au lieu qu'on peut agir avec beaucoup de délicatesse sans qu'il en coûte autant. Je vais vous citer deux exemples de probité, et la manière dont vous les jugerez, me fera connaître si vous avez bien saisi ma pensée.

Dorval avait eu occasion de rendre un service important à Monrose, qui possédait une fortune considérable. Celui-ci la laissa en mourant à son bienfaiteur. Dorval riche lui-même pouvait se passer de cet héritage; mais d'un autre côté, il pouvait le recueillir sans injustice, puisque Monrose qui croyait n'avoir plus de parens, avait été le maître de disposer de son bien. Deux ans après sa mort, Dorval apprit qu'il était arrivé de Surinam une femme âgée et pauvre, qui se disait arrière-cousine de Monrose. Aussi-tôt il va la trouver et lui déclare que tout l'héritage de Monrose est à sa disposition; quand il m'a laissé sa fortune, ajouta-t-il, il ignorait que vous fussiez en vie; je serais coupable de profiter de son erreur.

JULIE.

Maman, il me semble que Dorval avait une probité bien délicate; mais je crois que ce n'est pas là de l'héroïsme. Le sacrifice ne pouvait être bien grand, puisqu'il était déjà riche.

Madame DE VALCOUR.

Et qu'il n'était point avare; car s'il l'eût été, l'action serait vraiment héroïque, parce qu'il aurait triomphé d'une passion. Voyons ce que vous penserez de l'autre trait que je vous ai promis.

Gelcour avait perdu par les artifices d'un ennemi un emploi honorable, et se voyait disgracié sans retour, quoiqu'il eût servi son prince avec une fidélité scrupuleuse. Il était né sans fortune, et n'avait pu retirer de ses épargnes qu'une somme très-modique, qu'il voyait sur le point de finir; mais il lui restait un ami et beaucoup de vertu. Pendant qu'il songeait aux moyens de sortir d'une situation qui allait devenir pénible, Versal, son ami, vient le trouver et lui dit, transporté de joie : « Vos mal-» heurs vont finir, je puis vous procurer » dans une cour voisine un poste plus » important, plus avantageux encore que » celui qu'on vous a enlevé; en un mot,

» il ne tient qu'à vous de faire l'éducation » d'un jeune prince. » — Je vous rends graces de l'intention, lui répondit Gelcour, ce poste, à la vérité, convient à ma fortune, mais je ne conviens pas à ce poste. — « Quoi! vous le plus vertueux des hom- » mes.... s'écria Versal. » — Les vertus que vous me supposez, interrompit Gelcour, séparées des talens et des lumières qui me manquent et que je n'ai pas le tems d'acquérir, ne suffisent pas ici : et le poste le plus obscur et le plus pénible, mais dont je puis me flatter d'acquitter les devoirs, me semble préférable au plus brillant, si je ne puis en remplir dignement les fonctions. — « Songez-vous, repartit » Versal, que c'est une occasion unique » que vous laissez échapper; je n'ai pas » d'autre moyen de vous être utile, ma » fortune est trop bornée pour suffire à » tous les deux. » — Je crains moins la pauvreté que les reproches de ma conscience. — « Ce refus m'afflige doublement, » reprit Versal, mon intérêt se trouvait » lié au vôtre; il m'importe de remplir » les vues d'un protecteur que j'ai à cette » cour, en lui indiquant un homme digne » par sa probité de l'emploi que je viens » vous offrir, » — A quelle épreuve je suis appelé! s'écria Gelcour : cependant,

je le répète, en acceptant votre offre, je m'obligerais à des devoirs que je ne puis remplir, et manquerais ainsi à cette même probité que vous vantez en moi. Mais, ajouta-t-il, après un moment de réflexion, il me vient une idée qui me console; au moins vous ne souffrirez pas de mes scrupules : choisissez Dorveil, il s'est distingué dans cette carrière.... Quoi! le fils » de votre ennemi! s'écria Versal. » — Oui, lui-même, je n'ai point le malheur de haïr celui qui m'a fait du mal; d'ailleurs le fils de mon ennemi joint aux vertus qui manquent à son père, tous les talens que je n'ai pas.

ANNETTE.

O! voilà de l'héroïsme.

JULIE.

Assurément; mais on regrette qu'un homme aussi vertueux n'eût point de talens.

Madame DE VALCOUR.

Il pouvait en avoir, et manquer cependant de ceux qu'exigeait l'état qu'on lui destinait.

JULIE.

Et quand Gelcour aurait été un homme tout-à-fait ordinaire du côté de l'esprit et

des connaissances, il n'en serait pas moins admirable.

Madame DE VALCOUR.

Je doute cependant qu'avec un esprit borné, on fût capable d'une pareille conduite.

JULIE.

Mais vous m'avez dit autrefois que les qualités du cœur étaient différentes de celles de l'esprit, et qu'elles sont quelquefois séparées.

Madame DE VALCOUR.

Cela est vrai, mais il y a des degrés dans la vertu; et pour agir comme Gelcour, il faut avoir une force, une élévation d'ame qui se trouve rarement chez les hommes d'un esprit ordinaire. Je conviens que les qualités du cœur et celles de l'esprit sont quelquefois séparées, mais plus souvent peut-être elles se trouvent réunies. Au moins en consultant mon expérience, je puis vous assurer que parmi les personnes avec qui je suis en liaison, celles qui sont les plus distinguées à l'égard des lumières et du génie sont au rang des plus vertueuses que je connaisse. En général, plus on est éclairé, plus on a lieu de se convaincre que l'unique moyen d'être heu-

reux est de perfectionner son ame et de contribuer au bonheur de ses semblables.

ANNETTE.

Mais, j'ai entendu dire que le savoir rend orgueilleux.

Madame DE VALCOUR.

Il y en a plus d'un exemple, et c'est une preuve que le savoir et le jugement ne vont pas toujours ensemble.

JULIE.

Les savans ne peuvent pourtant pas se dissimuler qu'ils valent mieux que les ignorans.

Madame DE VALCOUR.

Sans doute, ils leur sont supérieurs à quelques égards; mais vous savez qu'une ignorance modeste est cependant préférable à un savoir orgueilleux. Je vous ai dit aussi que tous les vicieux manquent de jugement, et je vais vous en fournir une nouvelle preuve. En quoi consiste l'orgueil?

JULIE.

Dans une trop haute opinion de soi-même, qui conduit à mépriser les autres.

Madame DE VALCOUR.

Les avantages dont les hommes se glorifient, de qui les tiennent-ils ?

JULIE.

Souvent c'est de la nature ou de la naissance ; et je sens bien qu'il est très-ridicule de tirer vanité de sa figure, de son rang et de ses richesses, car ce sont des avantages que nous ne sommes pas maîtres d'acquérir ; mais il me semble qu'il n'en est pas de même du savoir : c'est par nos propres efforts que nous parvenons à devenir habiles.

Madame DE VALCOUR.

Tu crois donc que tous les hommes pourraient se distinguer dans les sciences, et qu'ils n'auraient qu'à le vouloir pour y réussir ?

JULIE.

J'aurais tort de le croire, car vous m'avez dit qu'il n'appartient qu'à un petit nombre de personnes de se livrer à la culture des sciences.

Madame DE VALCOUR.

Et pourquoi l'étude convient-elle à ce petit nombre de personnes ?

JULIE.

Parce que Dieu leur a donné des talens qui manquent au commun des hommes.

Madame DE VALCOUR.

Il faut donc quelque chose de plus que *nos propres efforts* pour devenir savant.

JULIE.

Maman, vous avez raison.

Madame DE VALCOUR.

Ainsi, un homme qui a réussi dans la culture des sciences, n'est pas en droit de mépriser un honnête laboureur qui n'a cultivé que son champ.

ANNETTE.

Pas plus que le laboureur n'est en droit de mépriser le savant, parce qu'il est moins fort et moins robuste que lui.

Madame DE VALCOUR.

Un homme sage et vraiment éclairé ne méprise aucun de ceux qui remplissent leur destination; et il estimera bien plus un cultivateur laborieux, qu'un savant qui fait un mauvais usage de ses connaissances, ou qu'un prince qui abuse de son pouvoir.

JULIE.

Cela me rappelle, maman, ce que vous m'avez conté de ces deux voyageurs de vos amis, si habiles, si savans, et qui aiment tant les habitans des montagnes, parce que ces gens sont simples, bons et heureux.

ANNETTE.

Mais puisque c'est un avantage d'avoir beaucoup de connaissances et des talens distingués, d'où vient n'y a-t-il qu'un petit nombre de personnes qui puissent les acquérir?

Madame DE VALCOUR.

Au lieu de vous répondre directement, ma chère Annette, il faut que je vous raconte une petite histoire. Un jeune prince qui ne savait à quoi employer son argent, fit venir un jour le plus habile horloger du pays, pour lui commander une montre. « Je ne veux point qu'elle ressemble aux » autres; en examinant l'intérieur de la » mienne, j'y vois une petite chaîne et » d'autres parties encore qui ne sont que » d'acier: je n'aime point cela, je veux » une montre plus belle; ainsi n'employez » pour la faire que de l'or et des diamans. » — Il m'est impossible de vous obéir, ré- » pondit l'horloger, car on ne saurait se

» passer d'acier dans la construction d'une
» montre. L'or, bien qu'il soit plus pré-
» cieux et plus éclatant, ne peut suppléer
» à son usage ; et les aiguilles enrichies de
» brillans qui vous indiquent les heures et
» les minutes, sont bien moins essentielles
» à la perfection de la machine, que le res-
» sort d'acier qui la fait mouvoir. Prince,
» ne méprisez jamais l'utile, et ne vous
» laissez point éblouir par l'éclat. Si le roi
» votre père n'avait dans son royaume que
» des courtisans, des poëtes, des savans
» et des artistes, qui voudrait cultiver ses
» campagnes, fabriquer en étoffes la laine
» et la soie, lui construire des palais et des
» vaisseaux ? »

Annette.

Je vous remercie, ma tante, de cette petite histoire ; elle répond très-bien à la question que je vous ai faite.

Madame de Valcour.

Concluez, mes enfans, de ce que je vous ai dit, qu'un homme distingué par ses talens ou ses lumières, serait déraisonnable en méprisant un homme ordinaire, mais qui remplit dans la société les fonctions auxquelles il est propre ; et que celui-ci aurait un tort non moins réel, s'il portait envie à l'homme supérieur.

JULIE.

Les envieux aussi manquent de jugement, car ils se tourmentent fort mal-à-propos.....: Vous m'avez fait un jour, maman, le portrait de trois sœurs, dont l'une avait le malheur d'être envieuse.

ANNETTE.

Voulez-vous bien me faire connaître ces trois sœurs ?

Madame DE VALCOUR.

Volontiers.

Isabelle, c'était le nom de l'aînée, voyait avec peine que sa sœur Eléonore était plus aimable et plus aimée qu'elle : tous les jours elle entendait faire l'éloge de sa cadette : l'un vantait son application, l'autre son intelligence, un troisième les graces de son maintien, et tous ensemble la bonté de son caractère ; en un mot, les parens des trois sœurs, les maîtres qui les instruisaient, et tous ceux qui avaient occasion de les voir, s'accordaient à dire qu'Eléonore avait un mérite et des talens extraordinaires. Blanche, c'est ainsi qu'on nommait la plus jeune des trois, bien différente d'Isabelle, était charmée d'entendre les louanges que recevait Eléonore ; elle l'aimait tendrement, et se réjouissait de ce que tout

le monde aimait sa sœur et son amie. Quand Isabelle montrait de l'humeur, Blanche en devinait la cause, et tâchait de lui faire entendre raison. Est-ce notre faute, disait-elle, si nous ne sommes pas nées avec les avantages et les talens qui distinguent notre sœur! Pourquoi donc nous en affliger? La nature ne nous a pas donné une figure aussi noble, une voix aussi mélodieuse, un esprit aussi pénétrant. Jamais nous ne pourrons chanter, peindre, ni écrire comme elle; mais ne pouvons-nous pas imiter sa douceur, sa piété, son goût pour le travail, son attachement à tous ses devoirs? Il est sûr que nous ne serons jamais admirées, mais il ne tient qu'à nous d'être estimables. La réputation d'Eléonore était parvenue à la cour, elle y fut invitée aux fêtes les plus brillantes, et une jeune princesse conçut tant d'amitié pour cette aimable fille, qu'elles devinrent inséparables. Isabelle en tomba malade de chagrin, et Blanche eut beau lui représenter qu'on pouvait être heureuse à la ville comme à la cour, rien ne pouvait la consoler. Mécontente d'elle-même et des autres, la souffrance et l'ennui se peignirent sur son visage, et son ame abattue devint insensible aux caresses de ses sœurs, et aux tendres soins de sa mère. Elle mourut

avant d'avoir atteint sa vingtième année.

Eléonore continua de vivre à la cour, où elle épousa un grand seigneur, qui la rendit malheureuse par la violence de son caractère. Accoutumée à recevoir un tribut d'amour et de louanges de tout ce qui l'environnait, elle eut besoin d'un effort de vertu pour supporter et cacher à tous les yeux les torts de son époux.

Blanche, mariée à un gentilhomme de campagne, moins aimable en apparence que son beau-frère, mais bien plus digne d'être aimé, n'avait à remplir que des devoirs faciles, et jouissait du sort le plus doux. Heureusement elle ignora les peines de son amie, cette connaissance eût troublé son propre bonheur. Eléonore réfléchissant sur sa destinée et sur celle d'Isabelle et de Blanche, se disait quelquefois : « Les envieux sont bien insensés, car » les avantages qu'ils voudraient posséder » sont souvent la source de bien des maux. » Combien de fois ne m'a-t-on pas répété » que la nature m'avait prodigué tous ses » dons. Isabelle m'enviait ces louanges ; » mais à quoi m'ont-elles servies ? L'habi- » tude d'en recevoir m'a rendue sensible » à l'excès au moindre tort que j'essuie ; » mon rang et ma fortune me font paraître » heureuse, et mes larmes coulent en se-

» cret. Isabelle croyait mon sort bien pré-
» férable à celui de Blanche; combien elle
» se trompait! Mais l'amitié, ce sentiment
» consolateur, vient adoucir mes peines.
» Autrefois, aimable Blanche, on ne s'avi-
» sait pas de te louer, mais tu jouissais des
» louanges que recevait ton amie; aujour-
» d'hui, je ne suis pas heureuse, mais je
» sais jouir de ton bonheur. »

L'histoire de ces trois sœurs ne vous a-t-elle pas convaincue, ma chère Annette, que les envieux manquent de jugement?

ANNETTE.

Sans doute, et je vois qu'Isabelle avait eu doublement tort: si elle avait pris le parti d'aimer sa sœur, les louanges qu'on donnait à celle-ci, bien loin de lui causer du chagrin, lui auraient procuré du plaisir. D'un autre côté, elle lui enviait des avantages qui ont fini par la rendre malheureuse.

JULIE.

Oui, si elle eût été moins jolie, moins spirituelle, moins admirée, elle n'eût pas épousé ce grand seigneur dont le caractère la faisait souffrir.

Madame DE VALCOUR.

Vous voyez, mes chers enfans, qu'on s'épargnerait

s'épargnerait le honteux tourment de l'envie, si l'on nourrissait dans son cœur une tendre bienveillance pour tous ses semblables; et qu'ainsi le plus sûr moyen d'augmenter son propre bonheur, serait d'apprendre à jouir de celui des autres.

L'exemple d'Eléonore vous montre aussi combien les apparences de bonheur sont trompeuses. En général, mes chers enfans, il y a plus d'égalité qu'on ne pense dans le sort des hommes, et je crois qu'ils ne sont pas aussi heureux ni aussi malheureux qu'ils le paraissent; les uns ont des peines secrètes qui nous échappent, les autres ont des consolations qu'on ignore.

JULIE.

Blanche avait bien raison de dire : *qu'il ne tient qu'à nous d'être estimées*, car il ne faut pour cela que bien remplir ses devoirs.

Madame DE VALCOUR.

Il ne tient qu'à nous d'être estimables, disait-elle, cela est plus vrai encore, car tout le monde ne sait pas apprécier le mérite; mais, quand personne ne rendrait justice à l'homme vertueux, au moins on ne saurait le priver du premier des biens, qui est *l'approbation de sa conscience*. L'envieux est donc l'être le plus

insensé, puisqu'il desire des avantages que tout le monde ne saurait acquérir, des avantages frivoles, passagers, souvent même trompeurs, et qu'il néglige un bien supérieur à tous les autres et à la portée de tous les hommes.

Mais, nous nous sommes écartées insensiblement de notre premier sujet; nous parlions de la différence qu'il y a entre l'héroïsme et la délicatesse, et il me reste à vous dire que ce ne sont pas des vertus particulières, telles que la reconnaissance, la probité, la bienfaisance, la générosité, etc., mais que, suivant les circonstances, l'héroïsme ou la délicatesse accompagnent ces vertus quand on les possède à un haut degré.

JULIE.

Cette madame de *Sérange*, cousine du riche indien dont vous nous avez conté autrefois l'histoire, prouve qu'on peut être bienfaisante jusqu'à un certain point et manquer de délicatesse. Quand l'honnête Bertrand, cet ancien domestique de son père, implora son assistance, elle lui promit un peu d'argent, mais à condition qu'il vînt le chercher toutes les semaines avec les autres pauvres à qui elle donnait

l'aumône en plein jour, à une heure marquée.

Madame DE VALCOUR.

Tu as raison : un bienfaiteur manque de délicatesse quand il n'évite pas avec le plus grand soin d'humilier l'objet de ses dons. Je vous ai déjà dit, mes chers enfans, qu'il y a bien des degrés dans la vertu, et de la différence entre une *bonne* et une *belle* action. L'une et l'autre, à la vérité, partent du même principe, du desir de faire le bien, ou d'exercer une vertu; mais ce qui distingue une *belle action*, c'est qu'elle suppose que celui qui la fait, consent à quelque sacrifice, ou s'expose à quelque danger.

ANNETTE.

Une belle action est donc en même-tems une action héroïque ?

Madame DE VALCOUR.

L'on dit souvent l'une pour l'autre. J'aurais pu me dispenser tout-à-l'heure de recourir à l'imagination, pour vous présenter un modèle de vertu dans la conduite de Gelcour; en consultant ma mémoire, je me serais rappelé plusieurs beaux traits qui ont le mérite de la vérité.

JULIE.

Je vous prie, maman, de nous en conter quelques-uns.

Madame DE VALCOUR.

Monsieur S...., officier au service de la république d'Hollande, avait eu depuis peu de semaines le malheur de se casser la jambe. Il était seul, couché dans un fauteuil devant une cheminée, lorsqu'un enfant s'approche de lui, glisse et tombe dans le feu. *Si je me lève*, dit monsieur S...., *ma jambe se cassera de nouveau*; cependant il n'hésite point, sauve l'enfant et se casse la jambe pour la seconde fois.

ANNETTE.

L'excellent homme que cet officier!

Madame DE VALCOUR.

Si moi, qui, Dieu merci, ai l'usage de mes jambes, je m'étais trouvée près de cet enfant au moment de la chûte, et que je me fusse empressée à le secourir, aurais-je fait une action remarquable?

JULIE.

Non : vous eussiez fait simplement une *bonne* action; mais celle de l'officier est belle puisqu'il s'exposait à un danger.

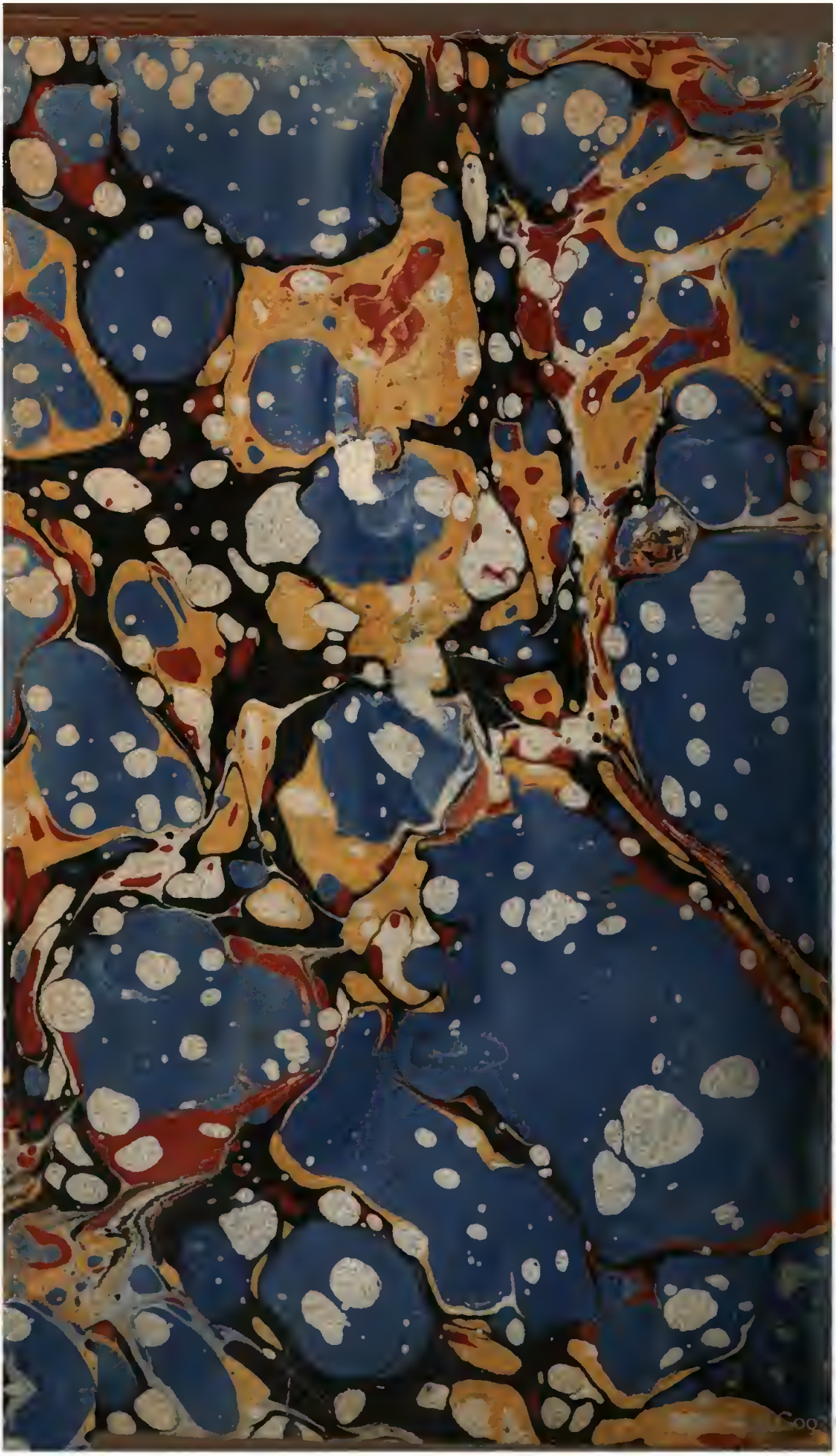
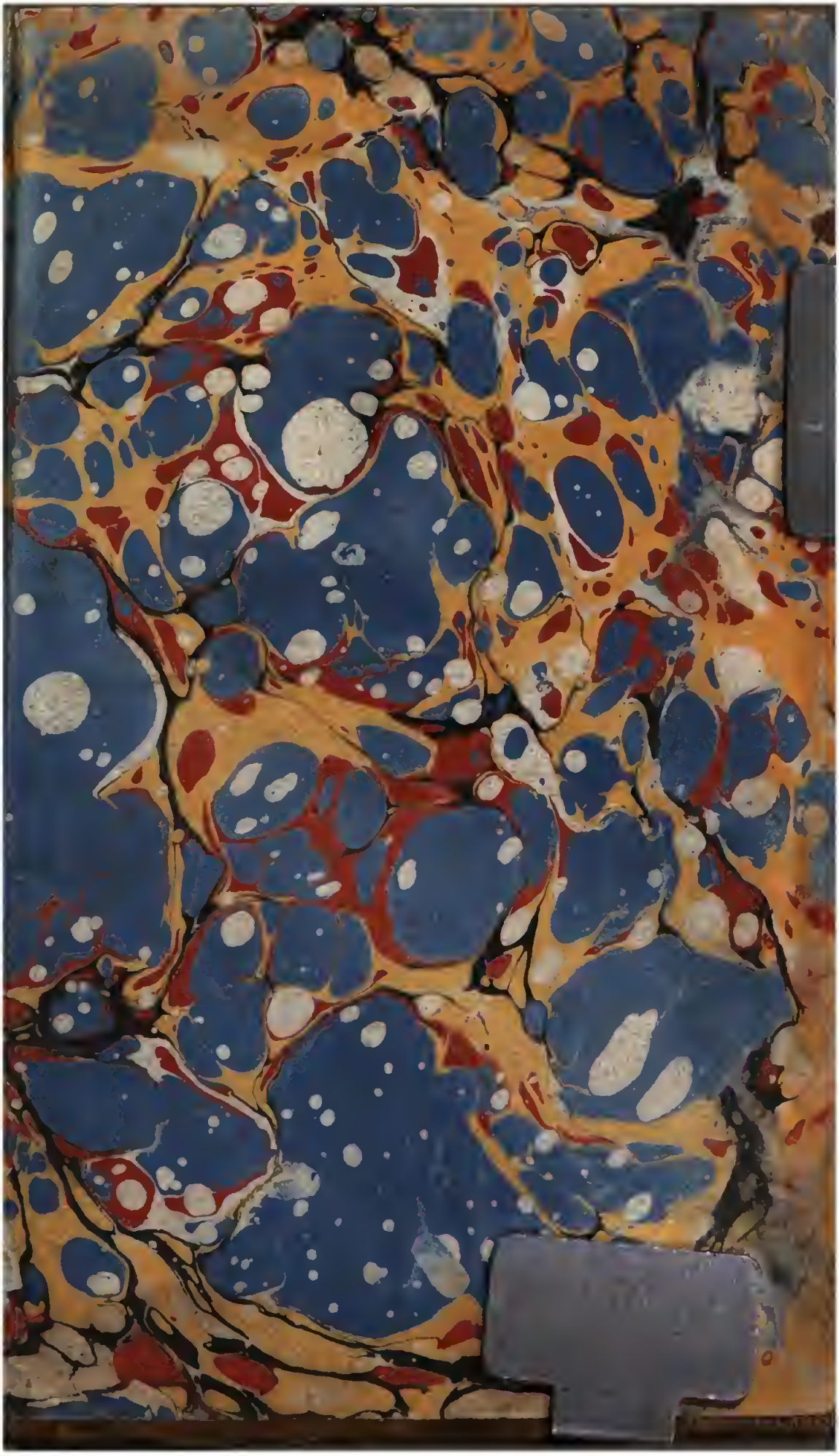
Madame DE VALCOUR.

Les riches qui emploient leur superflu à soulager les pauvres, sont assurément dignes d'estime. Ceux qui pour adoucir la misère d'autrui, se privent de quelques commodités ou de quelques plaisirs, sont plus estimables encore ; mais on a fait plus, et la bienfaisance a été portée jusqu'à l'héroïsme. J'ai lu dans un ouvrage moderne, qu'un français, nommé Duprat, s'était consacré avec sa sœur au service d'une troupe de malheureux, renfermés dans une maison de force à cause de leur mauvaise conduite. Le frère et la sœur jouissaient, l'un et l'autre, de dix mille livres de rente ; mais chacun d'eux n'en retenait que trois cents livres pour son usage. Les dix-neuf mille quatre cents livres étaient annuellement distribuées aux pauvres. Monsieur Duprat, habillé de la manière la plus simple, procurait aux malheureux une nourriture meilleure que la sienne, et une petite mesure de vin deux fois le jour. Soir et matin, il les engageait par son exemple à rendre hommage à l'auteur de leur existence ; et plusieurs de ces hommes grossiers, qui, durant le cours d'une longue vie, n'avaient peut-être jamais pensé aux grands intérêts de

leur ami, versaient des larmes de repentir à la vue du bon Duprat prosterné au milieu d'eux, demandant pardon à Dieu pour des fautes qu'il n'avait pas commises, et le remerciant du bonheur qu'il avait de servir les pauvres. La sœur de cet homme angelique en agissait de même, dans un endroit de la maison où l'on tenait renfermées des femmes très-coupables.

Un exemple de vertu aussi extraordinaire, un pareil renoncement à tous les plaisirs qui font aimer la vie, prouvent combien la religion peut avoir d'empire sur le cœur des hommes; et quand on voit un tel héroïsme, on n'est plus tenté de se glorifier des vertus faciles qu'on est dans le cas d'exercer.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

Bibliotec. Nazionale
FONDO
PALATINO
Napoli

183823